

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

No. 4 - AVRIL 1882.

L'ALBUME

DES

FAMILLES

REVUE MENSUELLE.

Littérature, Histoire, Voyages et Légendes.

AVEC UNE

GALERIE NATIONALE

DE

Portraits Historiques, Politiques
et Littéraires.

DEUX PORTRAITS CHAQUE MOIS.

ABONNEMENT: 82 PAR ANNEE.

Bulletin des Annonces.

AGENTS DU CANADA.

Montréal.—M. Ignace St. AMOUR,
No. 334. rue Amherst.

Trois-Rivières.—M. P. L. HUBERT,
Notaire.

Québec.—M. Etienne LÉGARÉ, No.
378, rue St. Joseph, St Roch

☞ Ce sont les seuls Agents autorisés pour recevoir les abonnements et accepter les Annonces.

AUX ANNONCEURS D'ONTARIO.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No. 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des Annonces pour cette REVUE Littéraire Illustrée, à **TORONTO.**

ALBUM

DES

FAMILLES

publie le premier de chaque mois

AVEC

PORTRAITS HISTORIQUES, POLITIQUES

ET LITTÉRAIRES,

— ET —

UNE PRIME ANNUELLE,

LE TOUT POUR

☞ **\$2.00 PAR ANNEE.** ☞

PAYABLE D'AVANCE.

AGENTS A L'ETRANGER.

A Londres (Angleterre) chez MM. Henry F. GELLIE & Cie., 449, Straud.

A Paris (France) chez M. A. SAUTON, libraire, 41, rue du Bac.

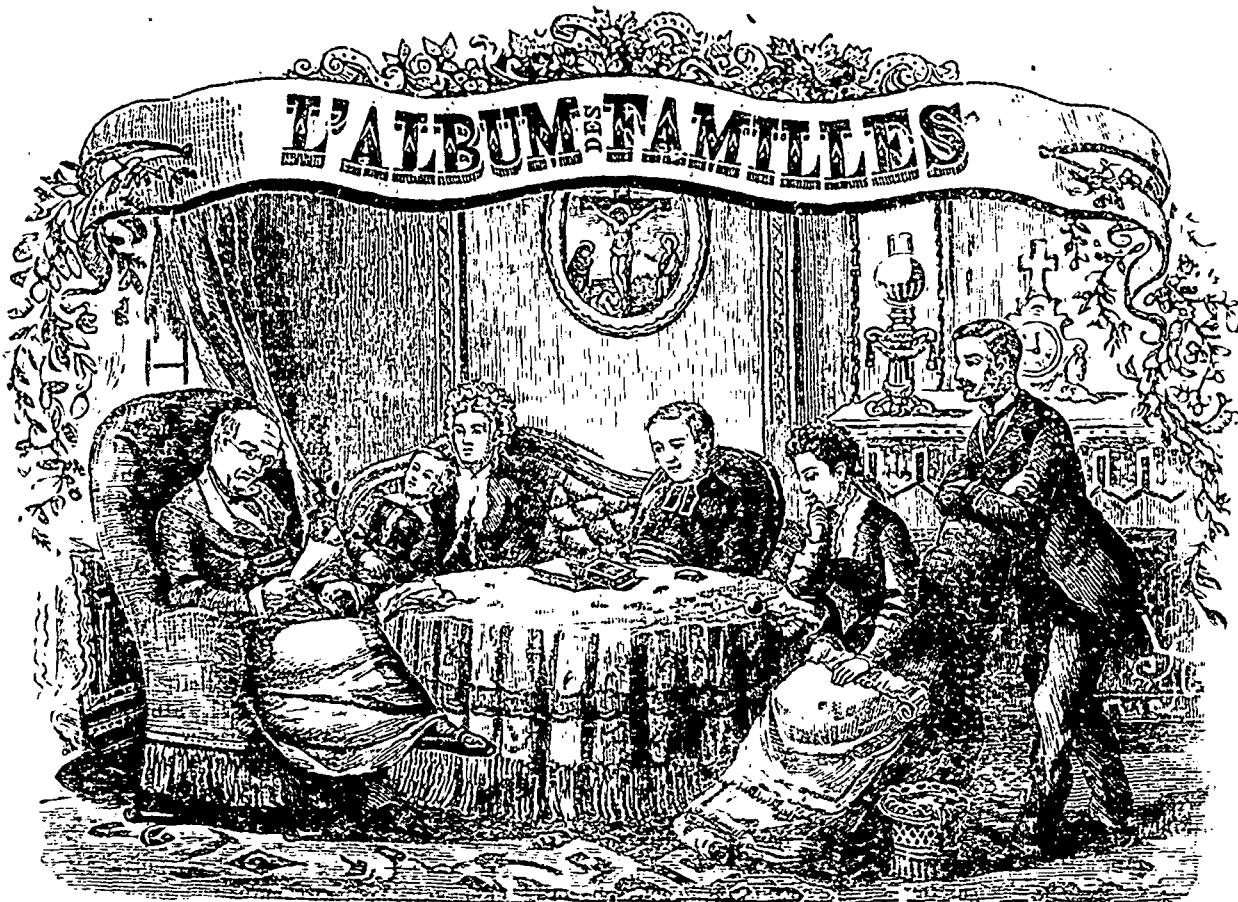
☞ Lesquels Agents sont autorisés à accepter les Annonces et le prix des Abonnements.

AUX ANNONCEURS DES ETATS-UNIS.

L'Album, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouvent au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL et Cie., No. 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des Annonces pour cette REVUE, à **New-York.**

Sommaire des Matières (1er Avril 1882.)

	PAGES.		PAGES.		PAGES.
Bulletin Religieux.		Reproduction.		Collaboration.	
La Lampe du Sanctuaire, par M. A.	97	Brief exposé des Guérisons merveilleuses obtenues par l'intercession de la Vénération Mère Marie de l'Incarnation, première Supérieure des Ursulines de Québec (Suite)	116	Crémazie, par F. X. R. SAUCIER	123
Littérature.		Critique.		Maximes et Pensées.	
Florida, (Esquisse de mœurs) (Suite), par Eugène L'ÉCUYER	98	Piperie, par ZACHARIE	119	Pensées diverses. 113—116—119—122—123	
Les Chevaliers de la Croix Blanche, (Suite) par Chas. BUEF	105	Biographies.		De la Pensée, par H. E. C.	123
Poesies.		L'hon. Wilfrid Laurier, député de Québec-Est, par Chas. OUMET	121	Partie Editoriale.	
Qu'est-ce que l'amour? par Thérèse LANDE	111	L'hon. H. J. Joly, député de Lotbinière, par Chas. OUMET	121	Institut des Beaux-Arts, à Montréal	125
Le Retour du Printemps fait aimer le Bon Dieu, par Chs. OUMET	112	Monographies.		Aux Abonnés	125
A Léon XIII, par un MISSIONNAIRE	113	Ville de Joliette	124	Longfellow	125
A une Tête de Mort, par Anaïs SÉGALAS	113	Village de Laprairie	125	Aux Agents	126
Archeologie.		Agriculture.		Agent-Voyageur	126
Les Catacombes de Rome (Suite), par Chas. BORNEL	114	Brief Cours d'Agriculture, à l'usage des Ecoles et des Cultivateurs, (Suite et Fin) par le Dr J. M. PAQUIN, M. D	119	Chronique.—L'Apostolat dans la Famille	126
Sciences.		Conseils aux Cultivateurs	120	GRAVURES (Hors texte).	
Deux Cas de la transfusion du sang	122			Portrait de l'hon. Wilfrid LAURIER, député de Québec-Est	
Œuvres Musicales de M. l'Abbé E. A. Giély	128			Portrait de l'hon. H. J. JOLY, député de Lotbinière	



Litterature, Histoire, Archeologie, Biographies, Voyages et Legendes.

REDIGE PAR UN COMITE D'ECRIVAINS CATHOLIQUES.

Tout ce qui concerne la Redaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit etre adresse a " M. le Directeur de l'ALBUM DES FAMILLES, P.O., Boite 1012." Les lettres d'argent doivent etre enregistrees.

7e ANNÉE.]

OTTAWA, 1ER AVRIL 1882.

[NUMÉRO 4

Bulletin Religieux.

LA LAMPHE
DU
SANCTUAIRE.

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE,
toi qui brilles pour Dieu seul loin du
bruit et de l'agitation du monde, dis pour
nous nuit et jour : " Loué et adoré soit à
jamais le Très-Saint-Sacrement ! "

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE,
image de la flamme de l'esprit, en te con-
sumant devant Dieu, dis pour toute âme
qui vit et qui pense : " Loué et adoré soit
à jamais le Très-Saint-Sacrement ! "

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE,
symbole des feux du cœur; toi qui brûles
vive, pure et fidèle, toi qui ne t'éteins ja-

mais, dis pour nous : " Loué et adoré soit
à jamais le Très-Saint-Sacrement ! "

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE,
hommage de la nature au Dieu tout-puis-
sant qui, le premier jour de la création, a
dit : " Que la lumière soit ! " répète pour
nous : " Loué et adoré soit à jamais le
Très-Saint-Sacrement ! "

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE,
reflet de ce soleil qui se lève sur tous les
points de la terre pour saluer son Créa-
teur et répandre la vie, dis pour nous :
" Loué et adoré soit à jamais le Très-
Saint-Sacrement ! "

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE,
dont la lueur tranquille s'unit dans les
ombres de la nuit aux rayons argentés de
la lune, offre à Dieu nos nuits et nos
jours, et dis pour nous : " Loué et adoré
soit à jamais le Très-Saint-Sacrement ! "

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE,
étoile de nos églises aux heures du silence
et de l'abandon, répète pour nous autant

de fois qu'il y a, d'étoiles au firmament :
" Loué et adoré soit à jamais le Très-
Saint-Sacrement ! "

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE;
joyau brillant de l'église du village comme
de l'humble chapelle et de la cathédrale
majestueuse, sois la prière de tous et dis
pour nous : " Loué et adoré soit à jamais
le Très-Saint-Sacrement ! "

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE,
symbole d'adoration, de prière et d'amour,
rappelle à nos yeux distraits, à nos cœurs
indifférents que Dieu est là pour nous, à
côté de nous, parmi nous, et dis en notre
nom : " Loué et adoré soit à jamais le
Très-Saint-Sacrement ! "

PETITE LAMPE DU SANCTUAIRE;
flambeau de l'Eglise universelle, toi qui,
d'un pôle à l'autre, brûles sans cesse de-
vant Dieu, dis au nom de tous les peu-
ples, de toutes les tribus, de tous les siè-
cles et en toutes les langues : " Loué et
adoré soit à jamais le Très-Saint-Sacrem-
ent ! "

M. A.

Littérature.

[Pour l'Album des Familles.]

FLORIDA.

ESQUISSE DE MŒURS.

PAR

EUGÈNE L'ÉCUYER.

(Suite.)

XIII



ous avons dit, en commençant ce récit, que M. Mollard avait ses préoccupations, ses anxiétés. C'est que, quelques jours avant sa mort, Madame Mollard lui avait fait une terrible révélation, également pénible pour celle qui la faisait et celui qui l'écoutait. Un personnage sinistre, comme il

n'en apparaît que trop souvent dans les familles, un spectre dont M. Mollard ignorait l'existence, qu'il était loin même de soupçonner vivant, lui avait été révélé soudainement par son épouse. Et pour quoi avoir attendu ce suprême moment de la mort pour dévoiler cet effrayant mystère ? C'est Madame Mollard elle-même qui va nous le dire.

— Mon cher Jules, avait-elle dit à son époux, tu sais que mes jours sont comptés. Dans quelques heures peut-être j'en aurai fini avec les soucis, avec toutes les choses de ce monde. Je ne sais si j'ai bien rempli envers toi mes devoirs d'épouse, mais une chose dont je suis certaine, c'est que j'ai cru faire les choses pour le mieux. Si je me suis trompée, que le bon Dieu qui va bientôt me juger me pardonne. Et toi, me pardonneras-tu aussi, mon cher et bien-aimé Jules ?

M. Mollard ne parla pas, les sanglots l'en empêchèrent, mais se penchant sur la pauvre malade, il déposa sur son front déjà froid, un long, un bien long baiser.

— C'est qu'il faut que tu le saches enfin, mon cher Jules, j'ai en ce moment un secret terrible à te dire.

— Un secret ! s'écria M. Mollard, et...

— Je sais ce que tu voudrais me dire. Oui, un secret que j'aurais dû peut-être te dévoiler depuis longtemps, et si j'ai hésité ce n'est pas manque de courage, ce n'est pas manque de confiance en toi ; mais, attends, il y a des circonstances atténuantes et puis il faut que tu m'écoutes avant de me juger. Apprends donc que j'ai un frère qui, jusqu'à présent, a été la désolation de ma famille et l'opprobre de la société. Ne m'interromps pas. Ce frère, tu ne le connais pas, tu ne l'as jamais vu. Oh ! quelle triste vie a été la sienne, mon Dieu ! Vers l'âge de sept ans, il a déserté la maison paternelle et puis on ne l'a plus revu qu'une fois, longtemps après, quelques mois avant notre mariage. Il était dans la plus grande détresse, dans le plus profond dénûment. Où avait-il été ? Qu'avait-il fait durant son absence ? Mystère ! On n'a jamais rien su. Mon père était d'une grande bonté, d'une excessive crédulité. Il crut aux promesses de l'enfant prodigue qui, disait-il, voulait aller chercher de l'or et de l'argent au Mexique où l'attendait, prétendait-il, une excellente situation. Il paraissait si sincère, si résolu, si repentant, que mon pauvre père se laissa toucher et lui avança les fonds nécessaires pour le conduire à destination. Rien de lui depuis son dernier départ. Était-il mort ? Ah ! disais-je, si le bon Dieu lui avait fait miséricorde et l'avait retiré de ce monde dont il n'a pas su, le malheureux enfant, mériter la considération. Enfin, mon cher Jules, soyez fort comme vous l'avez toujours été... tenez, dit Mme Mollard en prenant une lettre sous son oreiller et la présentant à son mari, voyez vous-même ; ce n'est pas long, mais c'est affreux. Je n'ai pas la force de relire une pareille infamie :

“ Votre frère a déserté sous accusation de vol considérable. Il s'est évadé de la prison ; les autorités sont à sa poursuite.”

M. Mollard foudroyé, tomba à genoux au pied du lit de sa femme en s'écriant avec une indicible angoisse. O mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de moi, ayez pitié de mon enfant.....

Il n'y avait pas de signature à cette lettre affreuse.

— Et maintenant, dit Mme Mollard, me pardonneriez-vous, mon cher Jules ?

M. Mollard ne répondit pas ; il n'avait pas entendu.

— Ah ! Dieu sait, continua la malade, que si je n'ai révélé plus tôt l'existence de cet indigne frère, c'était uniquement en considération de l'amour que je n'ai cessé d'avoir pour toi, c'était pour ne pas troubler l'union si douce, si bienfaisante, qui régnait entre nous. A quoi eût servi, au reste, cette révélation après notre mariage ? Et avant, peut-être l'eût-elle empêché. Et je t'aimais tant, mon cher mari ! mais tu ne dis rien, Jules, tu m'en veux ?

— Non, ma chère, non ! dit M. Mollard prenant la main glacée de la mourante. Je ne suis pas de ceux qui tiennent responsables les gens des fautes de leurs proches. Que ton âme soit en paix, ma chère femme ; mais qu'il ne soit plus question de cette triste et déplorable affaire.

— Une dernière grâce, mon cher Jules : que notre chère et innocente Florida n'apprenne jamais.....

— As-tu besoin de me faire cette recommandation ? encore une fois, sois en paix. Et, maintenant, où s'était réfugié le frère coupable ? Qu'était-il devenu depuis la mort de sa sœur ? On n'en avait eu aucune nouvelle. Mais qui sait si un jour il ne reparaitrait pas pour jeter le trouble et la désolation dans l'asile de son beau-frère.

On sait maintenant la cause des sombres préoccupations de M. Mollard.

XIV

Le jour approchait où Claude allait laisser le logis de M. Mollard, et Dieu sait avec quelle tristesse lui et Florida le voyait arriver ce jour fâcheux. On avait d'abord commencé par compter les jours ; puis on allait bientôt compter les heures, probablement les minutes aussi, et jusqu'aux secondes peut-être, qui sait ? Hélas ! qui pouvait assurer que la séparation ne serait pas éternelle ? Claude allait partir pour la France. Reviendrait-il ? Oui, sans doute, si cela ne dépendait que de sa volonté. Mais qui pouvait répondre des éventualités du voyage ? Autrefois, avant de laisser Québec pour Montréal, on faisait son testament, tant les communications étaient lentes, difficiles. Elles l'étaient moins, sans doute, à l'époque où se passent les événements que nous racontons ; mais ce n'étaient pas les larmes, d'ordinaire calmes et inoffensives de notre bon Saint-Laurent, qu'allait affronter notre jeune homme ; mais les vagues beaucoup moins endurantes et beaucoup plus rébarbatives de l'Océan, surtout quand elles sont dans leur mauvaise humeur, ce qui arrive assez souvent.

D'un autre côté, Claude Toigny se disait sensément que retarder son départ ce serait abuser gravement de la bonté de ses hôtes. Et puis, peut-être, finirait-on par s'impatienter, en France, au sujet de la succession à régler.

Enfin, il était de l'intérêt de Claude de savoir au plus tôt à quoi s'en tenir à cet égard, car, si le succès l'attendait à Rouen, il revenait de suite et demandait la main et le cœur de sa chère Florida ; et si la demande était bien accueillie, — il osait ne pas en douter, — eh ! bien, c'était le bonheur !...

Toutes ces considérations, — la dernière surtout, — ne contribueraient pas peu à adoucir les regrets de la séparation. On entrevoyait déjà les joies du retour et puis après ? Après, la réalisation de tous les

jolis rêves que caressent les fiancés !....

M. Mollard entra un matin dans la chambre de sa fille, en sautant comme un gamin en liesse. Il était d'une humeur radieuse. Toutes les rides de son front avaient momentanément disparues ; tous les nuages qui assombrissaient son front étaient dissipés comme par enchantement.

— Eh ! dis donc, mon enfant, dit-il en la pressant dans ses bras, as-tu pensé que c'est après demain l'anniversaire de ta naissance ?

— Oh ! c'est vrai, papa ; c'est vrai, dit Florida en redoublant les caresses de son père.

— Eh ! bien, ma chère, ces anniversaires, on les fête quelquefois.

— Comme vous pensez à tout ! comme vous êtes toujours bon ! cher père.

— Alors, invite pour la soirée ta petite amie Céline avec son amant. Comment l'appelles-tu ?

— M. Joseph Lavoie.

— C'est cela, avec M. Joseph Lavoie et puis Madame Millet. Moi, j'invite mon brave ami Mongeau. Mais, dis donc, je ne sais si je dois demander Pierre Valois ?

— Ah ! certes, oui, Papa ; ne serait-ce que par considération pour notre bonne Mie-Toinette.

— Tu as raison et vive la joie !...

Pauvre vieillard, laissons lui sa gaité.

XV

Le même soir, M. Mollard et Florida entraient dans l'établissement de Madame Millet afin d'y faire quelques petites emplettes, nécessitées par la célébration de l'anniversaire dont nous venons de parler. Pierre Valois les avait vus entrer et avec une satisfaction qu'il ne se dissimulait pas. La Toinette doit être seule, se dit-il, c'est le bon temps pour régler nos petites affaires. Et, quelques minutes après, il se présenta chez la vieille fille. Mais avant, pour se donner du ton, de la hardiesse, du *fini*, comme il disait, il avait, dans un restaurant voisin, ingorgité coup sur coup quelques verres de cognac de première force, qui ne tarda pas à faire son effet et à surexciter notre homme beaucoup plus qu'il le fallait. Jusqu'à ce jour, il s'était toujours tenu dans les bornes du respect le plus timide avec la vieille fille ; parce que, d'abord, il ne s'était jamais trouvé seul avec elle et qu'elle n'aurait pas manqué, il le savait, d'appeler dans le cas où il eût franchi ces limites. Et Pierre Valois craignait beaucoup M. Mollard ; car le vieillard avait toujours été avec lui d'une réserve plus que froide.

Mie-Toinette s'aperçut, à première vue, que Pierre Valois n'était pas alors dans son assiette ordinaire, et elle trouva de suite l'explication de ce changement dans une bouffée d'alcool que lui envoya Valois en pleine figure et qui faillit li suffoquer.

— Pierre, dit-elle avec un souverain dégoût, vous avez bu ; retirez-vous.

— Eh ! ma chère ! dit Valois. Pour une fois que cela m'est arrivé, vous êtes bien sévère. Histoire de trinquer avec un ancien ami de jeunesse que j'ai rencontré. Allons, ma douce faisons l'accord et embrassons-nous.

— Monsieur, dit la gouvernante en rechignant avec terreur, si vous osez encore, je me sauve. Profiter ainsi du moment où je suis seule pour m'outrager ! C'est indigne ! Êtes-vous susceptible de rougir, monsieur ?

Pierre Valois ne s'attendait pas à être aussi durement malmené ; il n'était pas patient, c'était le moindre de ses défauts. Cette réception sévère et bien méritée l'exaspéra.

— Ah ! ah ! dit-il la face empourprée, les dents serrées et les poings fermés, c'est sur ce ton-là que vous le prenez, la vieille ?

— Insolent ! dit Mie-Toinette qui se réfugia vers la porte pour fuir.

— Pas de ça, mademoiselle, vous allez vous asseoir sur cette chaise et m'entendre. Et, tenez, j'ai été un peu vif ; mais c'est passé. Je vous ai offensée, c'est la première fois et ça n'arrivera plus. Voulez-vous me pardonner ?

Mie-Toinette ne répondit pas.

— Serez-vous assez cruelle, dit Pierre en s'essuyant les yeux comme s'il avait cru y trouver des larmes, serez-vous assez inexorable pour me condamner pour une première faute ? Est-ce que, jusqu'à ce soir, je n'ai pas eu pour vous tous les égards possibles ?

Silence obstiné de la gouvernante.

— Faut-il donc se mettre à genoux ? Soit. Et Pierre Valois s'agenouilla.

— Relevez-vous, dit Mie-Toinette avec un air solennel, on ne se met à genoux que devant Dieu. Relevez-vous ; mais laissez-moi et partez !

Partir ?

— Et que tout soit définitivement rompu entre nous, M. Valois. Vous m'entendez, c'est bien clair, n'est-ce pas ?

— Certes, oui, je vous entends ; mais cela ne sera pas ainsi, non, de par Dieu...

— Vous blasphémez, Monsieur.

— Ah ! vous croyez... mais parlons doucement. Vous croyez, mademoiselle, que cela peut finir comme cela, vous ? Il y a plus de six mois de relations entre nous deux, relations que vous avez permises, parce qu'elles étaient honnêtes ; il y a six mois que nous caressons tous deux le même espoir et vous croyez que, soudainement, par caprice, vous pouvez tout anéantir. Ah ! bien, non, on ne se jure pas ainsi d'un homme, entendez-vous, mademoiselle ?

— Avez-vous fini ? dit Mie-Toinette avec un calme, atterrant.

— Oui, pour le moment.

— Eh ! bien, vous m'écoutez bien à votre tour, n'est-ce pas ?

— Sans doute, parlez, j'ai toujours aimé à vous entendre ; seulement...

— Seulement, quoi ?

— Qu'il ne soit plus question de rupture.

— Alors je n'ai plus rien à vous dire.

— Vous persistez ?

— Pour le moment, oui.

— Et voilà six mois que vous chantez cela. Quelles sont donc vos raisons pour toujours remettre ainsi ? car, absolument, vous avez des raisons où vous me permettez de croire que votre conduite ne serait guère justifiable.

— Mes raisons ?

— Oui ; mais qu'elles soient bonnes, solides.

— D'abord, Monsieur, je ne vous connais pas...

— Diable ! combien vous faut-il donc de temps, à vous, pour connaître un homme ? Et, d'ailleurs, s'il faut croire le qu'endira-t-on, jamais on ne se connaît avant de se marier. Alors il n'y aurait jamais de mariage. Eh ! bien, voilà une touchante théorie, dit Valois en riant aux éclats.

— Plaisantez autant que vous voudrez ; mais, avant de se décider, une femme doit avoir des renseignements sur la conduite de celui qu'elle épousera.

— Qu'avez-vous à dire contre la mienne ?

— Et, continua sans répondre Toinette, des informations sur vos antécédants, des informations sur votre famille...

— Ma famille est des plus honorables, mademoiselle.

— Je ne veux pas en douter ; enfin, des informations sur les ressources matérielles que vous possédez.

— Ah ! oui, je comprends : c'est-à-dire que vous voulez faire du mariage simplement une spéculation ?

— Pas du tout : je voudrais seulement savoir d'une manière certaine que vous pouvez m'assurer une existence certaine, durant votre vie, et m'assurer la même existence après votre mort, si je vous survis ; une existence sûre et indépendante de tous les risques, de toutes les éventualités ? Telle que je suis, je me trouve très bien, et je ne crains pas l'avenir ; j'ai toute certitude à cet égard et vous concevez que ce serait folie pour moi de changer une position certaine pour une incertaine.

— Peuh ! dit Valois, je vois que M. Mollard vous a fait la leçon et que vous l'avez apprise.

— Laissez donc M. Mollard, que ce soit lui, ou tout autre qui m'a fait la leçon, comme vous dites ironiquement, la leçon est excellente et je dois la mettre à profit.

Les raisons de Mie-Toinette étaient excellentes. Valois en convenait bien en lui-même ; mais ces raisons ne faisaient pas son affaire. On demandait beaucoup plus qu'il n'était capable de donner, ainsi que nous le verrons bientôt,

—Et votre conclusion, demanda-t-il à Mie-Toinette ?

—Est celle-ci, répondit-elle avec un calme parfait, une grande dignité : que toute relation doit cesser entre nous jusqu'à ce que vous puissiez me fournir, dans le sens le plus favorable pour vous, les informations dont je viens de vous parler.

—Et c'est votre dernier mot ? dit Pierre Valois en trépignant de colère.

—Mon dernier ! dit la gouvernante en s'éloignant effrayée.

—Oh ! ne craignez rien pour le moment, dit Pierre en appuyant sur ces mots, pour le moment, entendez-vous ! Mais écoutez bien ce que je vais vous dire, ce sera mon dernier mot, moi aussi : C'est que si vous ne devenez mon épouse, il arrivera des malheurs.

Et Pierre Valois sortit en fermant violemment la porte.

Et la pauvre Mie-Toinette se mit à pleurer.

—Seigneur, ayez pitié de moi ! dit-elle, ayez pitié de lui aussi, car il ne sait pas ce qu'il fait.

XVI

Nous allons maintenant entrer et rester quelques instants dans le repaire du vice, du brigandage, du crime. Nous prions instamment nos lectrices, surtout, de nous pardonner cette affreuse visite.

Après la mort du fameux brigand Cambray, de triste célébrité, et la dispersion de sa bande, on put goûter un peu les douceurs du repos, sans crainte d'être épouvantablement réveillés par de sinistres cris de meurtre, de pillage. Cependant, on aurait eu tort de croire à une parfaite sécurité ; car la justice n'avait pas fait main-basse sur tous les assassins, sur tous les voleurs. Il en existait encore qui avait vécu et appris sous Cambray, et qui, à leur tour, avaient fait et instruisaient des recrues.

C'est quand la nuit était orageuse et bien noire qu'on allait causer des prouesses du passé, et tramer de nouveaux attentats pour l'avenir, sous les combles d'une petite maison bâtie près des chantiers de construction navale, à Saint-Roch. Le jour, cette maison n'offrait rien d'étrange. Elle était habitée par une femme, entre les deux âges, et un petit garçon, d'une quinzaine d'années au plus. On vivait comme on pouvait. Ostensiblement, on était bien pauvre ; cependant on ne manquait de rien. Pour sauver les apparences, la femme était lavandière ; le petit garçon commissionnaire. L'hiver, on se chauffait avec des copeaux et autres débris amassés sur la grève et dans les chantiers. On appelait la femme la Boulonne et le petit garçon Mic. On ne leur connaissait pas d'autres noms.

Il était dix heures du soir. Tout le monde dormait aux alentours. Il faisait noir comme dans un four ; il a plu à tor-

rents toute la journée et l'on patageait dans la boue jusqu'aux mollets. Pas un seul bruit dans l'air ; rien que le hurlement d'un chien égaré ; rien que la petite rivière St. Charles qui clapote sur les bois flottants, attachés sur la grève.

Entrons chez la Boulonne. On y étouffe ; le poêle est chauffé jusqu'à blanc, car la femme est dans ses grandes lessives. Dans un coin, dort le petit garçon que les sueurs abondent et que la vermine dévore. Rien de plus désolant que cet intérieur. Le grabat du petit, la couchette de la mère, deux ou trois chaises et une table boiteuses, puis un vieux coffre, voilà pour le mobilier. Dans un angle, une planche sur laquelle quelques bribes de vaisselles, quelques tessons de bouteilles. Rien qui rappelle Dieu dans ce misérable galeas ; pas un crucifix, pas la moindre image, rien ! Et l'on vit dans cela, à peu près comme la brute, pour manger et boire, quand on en a, et pour dormir. Délicieuse existence !...

Montons aux mansardes. Là il y a un peu plus de confort, une meilleure apparence. Mais n'y va pas qui veut. Mais nous, nous avons le privilège d'aller partout. La première chose qui frappe d'abord, en entrant, c'est une grossière enluminure—une caricature plutôt—qui a la prétention de représenter un naufrage. Devinez où cela peut venir ? nous vous le donnons en mille. Il y a une grande table qui traverse tout l'appartement et de chaque côté des bancs de bois. Mais, luxe extraordinaire, tout est tapissé avec du papier peint, assez joli.

Deux hommes sont attablés, éclairés par une vieille lampe suspendue aux poutres. L'un est un vieillard, de six pieds au moins, qui a dû être dans son temps d'une force athlétique, regard sombre, physionomie repoussante, geste bestial. L'autre est plus jeune, sans inspirer beaucoup plus de sympathie. Le premier est appelé Molosse, par ses camarades ; le second, Rapp. Ce sont des pseudonymes que les bandits prennent en s'affiliant à la bande, soit que ces surnoms répondent à l'idée de quelqu'avantage physique, ou à quelqu'incident remarquable.

Hola ! la mère, cria Molosse, c'est un temps à prendre la goutte.

—Et ce qu'il y a de malheureux, mon cher, c'est que Dame-Jeanne est à sec.

—Il en faut pourtant. Fais monter le petit.

—Pauvre mioche, pensa la mère, lui qui dort si bien. Alerte, Mic.

—Je n'irai pas, dit l'enfant qui savait ce qu'on allait lui demander.

—Pourquoi que tu n'iras pas, fiston ?

—Pourquoi, que j'ai peur, il fait trop noir dehors et la dernière fois la Miche m'a tapé.

—Pourquoi qu'elle t'a tapé ?

—Parce que je l'ai réveillée.

—Ah ! elle t'a battu ? Faudra voir.

Elle est bien riche donc aujourd'hui, la Miche.

—Hoh ! répéta Molosse.

—Vas-y, mon petit, tu sais qu'il est mauvais, le vieux ; mais s'il est mauvais, il est généreux aussi. Monte.

Et l'enfant monta en rechignant.

—Qu'as-tu, Mic ?

—J'ai peur

—Peur ! la bonne farce ! A ton âge, je n'aurais pas eu peur du diable.

—Et vous n'en avez pas plus peur à présent, dit Mic naïvement.

—Tiens ! Il est gentil le garçon. Al-lons, file. Tiens, vois-tu ce bijou ? Tu le mettras dans ta poche quand tu seras revenu.

—Une blanche ! dit Mic en sautillant.

—Oui, file ; mais file donc.

Dix minutes après les vœux amis donnaient une première accolade à Dame-Jeanne. En même temps le vent souffla la lampe.

—Hé ! la Boulonne, de la lumière.

—Est-il ahurissant, tout de même, ce vieux voyou ! fit la mégère en montant avec une bougie.

—Le vent est impertinent ce soir, mère Boulonne, dit Molosse. Dis donc, maman (en bonne humeur, Molosse se permettait cette caressante familiarité), est-il venu quelqu'un dans la journée ?

—Oui, Toupie ; il a dit qu'il reviendrait ce soir.

—C'est bon, va te coucher.

—Quand je voudrai.

—Quelle nuit il fait ! cela me rappelle le bon vieux temps, dit Molosse. C'est qu'il y avait de la besogne en ces jours, acrebleu ! et du butin, et du riche ! Et puis des bombances ! oh ! mais des bombances à n'en plus finir ! Ah ! mon pauvre Rapp, on dégenère. Quels travailleurs alors ! la race est éteinte.

—Pardons, dit Rapp, vous nous restez, digne Molosse !

—Non, je ne suis plus qu'un triste et misérable débris propre à être jeté à la voirie. C'est égal, j'ai fuit mon temps, acrebleu. Oui, mille morues, je l'ai fait, et si Cambray vivait, mille bombes, s'il vivait..

—Tout finit, en ce monde, dit philosophiquement Rapp.

Toupie entra. Petit homme très finet, très mince. On l'avait surnommé la Bellette, sans doute par allusion à la facilité avec laquelle ce petit animal s'introduit dans les ouvertures les plus étroites.

—Eh ! bien, Toupie, dit Molosse, beau temps, hein !..

—Un beau temps fini, si nous pouvons l'avoir demain soir ?

—Parbleu ! je l'espère bien. Et puis... mais prends donc quelque chose. Dame-Jeanne est très aimable ce soir.

—Ça réchauffe, ça stimule, dit Toupie, faudra en avoir demain.

—Oui, mais pas avant le coup. Ça va-t-il marcher ?

—Comme sur des roulettes. Rien qu'une fenêtre à ouvrir au rez-de-chaussé.

—Sans bruit ?

—Sans bruit ; d'ailleurs la maison est isolée, les voisins sont loin.

—Et toi, Rapp, dit Molosse, es-tu certain que le bourgeois couche seul ?

—Seul ; le jour il a une femme pour le servir ; mais le soir... vous comprenez, *on jaserait*, diable !

—C'est correct ; mais tu pars déjà, Toupie ?

—Oui, j'ai promis à Gouache de le rencontrer ; l'heure est fixée, bonsoir.

—Bonne chance. C'est une fine mouche que ce Toupie. Pas supérieur dans l'exécution, mais impayable dans l'organisation.

—Il en faut pour toutes les besognes.

—C'est vrai, et quelquefois si nous ne l'avions pas, mon cher Rapp, pour aller aux renseignements...

—Vous me flattez, Molosse.

—Acrebleu ! non, je dis rondement ce que je pense et je donne à chacun son mérite. Là-dessus je ressemble un peu au défunt Cambray. Minuit ! mille sabbords ! vite, finissons-en avec Dame-Jeanne.

—Je voulais pourtant causer avec vous au sujet de certaines affaires...

—Oui, je sais, mais plus tard.

XVII

Que sont devenues toutes nos jolies fêtes canadiennes ? toutes nos bonnes coutumes nationales, toutes nos pieuses traditions de famille ? Enfin, qu'est devenu le *bon vieux temps* ? Dieu veuille au moins que nous n'en perdions jamais le souvenir ! Dieu veuille que ces suaves réminiscences des joies du passé ne s'éteignent jamais.

Que de jolies petites fêtes de famille alors ! le Gâteau des Rois, les réveillons de Noël, les agapes des jours gras, le premier de l'an ; les visites, les relations de la nouvelle année, la Sainte-Catherine, les *épluchettes* de blé-d'inde, la grosse gerbe, la plantation du mai, les anniversaires et le reste. Tout cela disparaît graduellement et n'existera plus bientôt qu'à l'état de légendes. Des choses surannées, des vieilleries jetées au rebut.

Au commencement de l'année, on va chez l'imprimeur, on commande quelques cents de cartes ; on prend le laquais ou le charretier ; on lui donne le paquet de cartes et il en jette une à chaque servante ou portier, et puis la visite est faite ! C'est admirable ! Dans ce siècle d'affaires, où tout marche par la vapeur, il faut être expéditif partout. C'est le Progrès ! Vive le Progrès !...

Il y avait illumination extraordinaire chez M. Mollard. La fête, pour être paisible, n'en était pas moins délicieuse. Il ne manquait qu'un invité ; mais son absence ne faisait de mal à personne.

—Vous avez invité Pierre Valois, de ma part, avait demandé M. Mollard à Mie-Toinette.

—Non ; d'ailleurs il ne serait pas venu.

—Et pourquoi ? Les causeries seraient-elles brouillées ?

Mie-Toinette n'avait pas répondu et M. Mollard ne s'en était pas inquiété.

On était à table, à déguster toutes les choses dont elle était surchargée, c'est-à-dire au plus beau, au plus intéressant de la fête, lorsque tout à coup on entendit une voiture s'arrêter, puis, immédiatement après, frapper à la porte avec la précipitation d'une personne qui ne veut pas perdre son temps.

—Qui peut nous arriver à cette heure ? dit M. Mollard visiblement inquiet.

—Un monsieur qui désire vous voir, pour affaire importante, dit Mie-Toinette. Il vous attend dans votre chambre.

Le visiteur était un beau vieillard, mis avec une grande distinction.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir, dit M. Mollard en lui présentant un fauteuil.

—Je vous dérange, monsieur, dit l'étranger. L'heure est indue, je le sais ; c'est pourquoi, avant tout, je vous prierai de vouloir bien m'excuser en considération du motif qui me presse dans votre propre intérêt et aussi un peu pour le mien.

—Monsieur, soyez persuadé que vous êtes tout excusé, et si je croyais bien faire, je vous invitais à partager le modeste goûter que j'offre ce soir aux amis de ma famille, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Je n'ai pas l'honneur ni le plaisir de vous connaître, mais tout me fait croire que vous venez ici comme un ami.

—Et vous ne vous trompez pas, M. Mollard.

—Vous savez mon nom ; il n'est pas indiscret, je pense, de vous demander le vôtre ?

—Nullement, je m'appelle Barthélémy Landeau. Vous avez la bonté de m'inviter à votre fête de famille, que je suis bien fâché de troubler ; je vous prie de le croire, j'accepte, M. Mollard. Seulement, il sera peut-être un peu tard, après la veillée, pour vous donner les explications que vous êtes en droit de me demander et il me faudra prendre sur vos heures de repos...

—Ne vous arrêtez pas à cette considération, Monsieur ; il y a un lit pour vous ici ; demain matin, à l'heure que vous voudrez, vous serez libre de vaquer à vos occupations.

—Vous êtes excessivement aimable, M. Mollard. J'accepte encore une fois et je vous remercie.

XVIII

Minuit était sonné. Florida faisait sa toilette de nuit en causant avec Mie-Toinette. Naturellement on causait de la

veillée et la conversation ne tarda pas à tomber sur le nouvel hôte de M. Mollard.

—Quel beau vieillard ! n'est-ce pas, Mimie ?

—Dis-le donc. Quelle mine d'empereur il a !

—Et puis si tu savais combien il est aimable ! comme il est encore jeune à son âge !

—Plus je le regardais, dit la vieille, il me semblait que sa figure ne m'était pas inconnue.

—Tu crois l'avoir déjà vu ?

—Oui, en France, chez le père de votre défunte bonne mère. Oh ! mais il y a déjà bien longtemps de cela ! mais oui, je suis certaine à présent de l'avoir rencontré. Il a bien vieilli ; mais, vois-tu, ma petite, il a un de ces sourires si bons qui ne s'oublie pas. L'as-tu remarqué, Florida, quand il souriait ?

—Et ses beaux yeux, Mie-Toinette ; quels regards ! Oh ! il doit être bien bon, ce vieillard. J'ai hâte de savoir son nom. Papa m'a dit que déjà il était un de ses amis ; il sera aussi le mien. Mais, n'est-il pas vrai que nous avons eu une charmante petite fête. Tout le monde était-il donc aimable ! Il n'y avait que toi qui ne paraissais pas t'amuser, Mie-Toinette ? Est-ce parce que Pierre Valois n'y était pas ? Pourquoi n'est-il pas venu, Pierre Valois ?

Mie-Toinette ne répondit pas.

—Tu me caches quelque chagrin, dit Florida. Depuis quelques jours tu es sombre, triste. Ce n'est pas bien d'avoir des secrets pour ta petite Florida qui t'aime tant.

Mie-Toinette pleura.

—Tu vois que je ne me trompe pas ; tu pleures. Dis ce qu'il faut que je fasse pour t'empêcher de pleurer ? Eh ! bien, je vais pleurer, moi aussi.

Et la gracieuse enfant couvrit de baisers le visage de sa bonne gouvernante.

—Mais tu ne veux donc pas parler ?

—Plus tard, un peu plus tard, pas à présent. Repose bien, ma bonne petite, repose avec de beaux rêves, cher ange.

Et Mie-Toinette se sauva. Pourquoi, pensait-elle, troubler le bonheur de cette enfant ?

—Que peut-elle donc avoir ? se demandait Florida.

XIX

—Maintenant, dit M. Mollard, nous sommes bien seuls et personne ne viendra nous troubler. Vous n'avez pas d'indiscrétion à craindre ; vous pouvez parler en toute sécurité.

—M. Mollard, j'espère que vous serez courageux, parce que ce que j'ai à vous dire n'ai pas gai ; parce que je sais que je vais ouvrir des plaies qui commencent à se fermer, à se cicatriser. Mais je crois que c'est pour moi un devoir, et, si pénible qu'il soit, je l'accomplirai. Je ne me

considérerais pas comme digne de votre amitié si j'hésitais.

—Parlez, monsieur, mon cher ami ; je serai fort. Dieu me le dit et je le crois.

—Je vous dirai d'abord que j'ai bien connu votre épouse autrefois, autant du moins que l'on peut se connaître à l'âge que nous avons alors. Nous étions bien jeunes et nous nous sommes perdus de vue par suite de circonstances dont je vais vous parler. Mon père et celui de Madame Mollard étaient intimes et presque voisins. J'étais enfant unique et votre épouse n'avait qu'un frère.

—Je le sais, dit M. Mollard.

—Et vous savez quelle misérable vie...

—Je le sais, répéta M. Mollard avec une inexprimable douleur.

—Alors, mon cher ami, vous me soulagez beaucoup, car vous abrégez considérablement ma tâche ; il me reste peu à vous dire. Mon père avait un frère qui faisait des affaires assez considérables au Mexique. A force de sollicitations et de promesses, mon père céda enfin à mon oncle qui me désirais comme commis dans son établissement. Quand je laissai la France, votre épouse avait à peu près seize ans, et je crois encore la voir dans toute sa ravissante beauté...

—Chère Elmire, soupira M. Mollard.

—Depuis longtemps on n'avait eu d'informations au sujet de votre malheureux beau-frère. Un jour, au Mexique, j'étais seul dans le magasin de mon oncle, qui était parti la veille pour une excursion sur ses terres, à une assez grande distance, et aussi un peu pour s'occuper des affaires de son négoce. Je vis entrer un jeune homme qui, de prime abord, me fit pitié et presque horreur à la fois... Oh ! pardon, mon cher ami, pardon de ces expressions.

—Vous êtes tout pardonné, mon cher monsieur, continuez.

—Le pauvre jeune homme me regarda en rougissant. Vous ne me reconnaissez pas, demanda-t-il.

—J'avoue que je ne me rappelle même pas de vous avoir vu.

—Et cependant nous nous sommes connus.

—C'est possible.

—Votre père et le mien étaient amis, leurs habitations se touchaient presque. Enfants, nous avons joué bien souvent ensemble.

—Alors vous seriez ?...

—Alfred Montclair.

—Le frère de ma femme, s'écria M. Mollard. Hélas ! je l'avais deviné. Continuez, mon cher ami.

—Vous me voyez, mon cher monsieur, poursuit le jeune homme, dans une bien triste position. A l'heure où je vous parle, je suis absolument sans ressources. — Mais ne pouvez-vous pas vous adresser à vos parents en France ? à votre père ? — Mon père est mort. — Et vous aviez une sœur. — Ma sœur est mariée. — A qui ? — A un nommé Mollard. Eh ! bien, que ne vous

plaignez-vous à votre sœur ; il me semble qu'elle était bien bonne votre sœur et je suis bien certain... — Je n'ose, monsieur. — Et pourquoi ? Alfred baissa la tête et garda le silence. Je présentai de suite que le malheureux enfant avait de grandes fautes sur la conscience. — Mon pauvre ami, lui dis-je, il ne m'appartient pas de scruter votre conduite, mais... — Mais vous avez à mon égard des soupçons peu avouables ? — C'est vrai, lui dis-je. — De sorte que vous n'êtes pas disposé à m'assister ? à me tendre la main ? — Sachez, d'abord, que je ne suis pas maître ici et que mes ressources personnelles sont bien modestes. Cependant, que pourrais-je faire pour vous ? — Eh ! bien, je vais vous dire la vérité : j'ai ici un ami qui fait un petit commerce en marchandises sèches ; en ce moment il se trouve gêné et aurait besoin d'un peu d'argent pour rencontrer un billet. Je deviendrais son associé, si je pouvais lui avancer ce qu'il demande. — Et quelle est la somme ? — Une bagatelle, monsieur : trente piastres. — Diable ! lui dis-je, il paraît que votre ami ne fait pas un gros commerce. — Il commence, monsieur. — Ecoutez, lui dis-je, je veux croire que vous ne me trompez pas. Si vous m'abusez, tant pis pour vous. En considération des bonnes relations qui ont existé entre nos deux familles, je tâcherai d'intéresser mon oncle pour vous.

—C'était généreux de votre part, M. Landeau, et je vous remercie au nom de ma chère Elmire.

—Vous le dirai-je, M. Mollard, je ne crus pas un mot de l'histoire d'Alfred qui, cependant, eut les trente piastres demandées. Je fus un an sans entendre parler de lui et je l'avais presque oublié, lorsqu'un jour je le vis...

M. Landeau n'acheva pas de suite.

—Parlez, parlez, cher ami ; je serai courageux, ne craignez rien.

—Je le vis à l'une des fenêtres de la prison.

—Oh ! mon Dieu ! fit M. Mollard.

—Et j'appris du geôlier qu'il était devenu sous accusation de vol avec effraction. Quelques jours plus tard les journaux nous apprirent qu'il s'était évadé.

—Alors, monsieur, c'est donc vous qui avez écrit à ma pauvre femme ?...

—Moi, monsieur ! Je n'ai jamais écrit à madame Mollard.

—Mais cette lettre qui lui annonçait précisément l'évasion de son frère ?...

—Elle l'a donc apprise ? la pauvre femme ! Croyez-vous donc, monsieur, que j'eusse pu ainsi briser son cœur ?

—Pardou, mon cher ami ; mais quel est donc l'auteur de cette lettre ?

—Mais la signature ?

—Il n'y en avait pas.

—Ah ! voilà. Je suppose qu'une fois incarcéré on l'a fouillé et qu'on a trouvé ses papiers ; il les portait toujours sur lui : c'étaient son extrait de baptême, plusieurs recommandations et autres do-

ouments. Probablement que quelque officieux s'est cru en devoir d'en informer la famille. Il existe toujours des gens qui sont pressés quand il y a quelque mauvais nouvelle à apprendre.

—Et maintenant, où est-il, le malheureux ?

—Où il est ? c'est pour vous le dire que je suis venu vous troubler hier soir, presque en arrivant du Mexique. Alfred Montclair est dans le Canada.

—Vous croyez ?

—J'en suis certain,

—Et dans quelle partie du Canada ?

—Ici, à Québec.

—Oh ! ne le dites plus... Et vous le connaissiez, si vous le voyiez.

—Oui, à moins qu'il ne fit disparaître certaine marque de naissance qu'il a sur le cou.

—Mais, comment êtes-vous sûr.

—Il a été vu par un de mes amis du Mexique, qui l'a bien connu. Je n'ai aucun doute, je vous le répète. Et maintenant, mon cher monsieur Mollard, il est de notre devoir à tous deux de le trouver et d'essayer à le retirer de la fange où il croupit et où il mourra, si Dieu ne lui fait miséricorde. Vous concevez quelle élaboussure ce serait pour vous, pour cette charmante Florida que vous aimez tant ! J'ai fini avec le Mexique où j'ai réglé toutes mes affaires. Je m'établis à Québec ; je n'ai plus rien à faire qu'à vous aider, mon cher ami, à ramener au bercail cette pauvre brobis égarée.

—Digne et généreux ami, dit M. Mollard en ouvrant les bras, venez sur mon cœur, vous le sentirez battre d'amour et de reconnaissance pour vous. Et maintenant vous avez besoin de repos ; que Dieu vous accorde une bonne nuit. Cependant, permettez-moi une question encore : Vous saviez donc que j'étais dans le Canada ?

—Il y a quelque temps, j'ai écrit en France à un parent du côté maternel, lequel m'a appris la mort de madame Mollard et votre départ pour Québec.

—Mais d'ici à ce que vous soyez installé, est-ce que vous ne me ferez pas le plaisir d'être mon hôte ?

—Je vous remercie infiniment, tout a été prévu et demain je serai chez moi où j'aurai, je l'espère, le plaisir de vous voir souvent.

—A condition du réciproque ?

—C'est entendu.

Voilà donc, dit M. Mollard, mes sentiments qui s'accomplissent ! Voilà la tempête que je craignais tant ! Seigneur, mon Dieu ! que la foudre ne tombe que sur moi ; qu'elle épargne cette pauvre enfant qui vous aime tant et je vous bénirai, mon Dieu !.....

XX

Le lendemain était le dernier jour de grâce pour nos pauvres fiancés. Claude

Toigny devait s'embarquer le soir. Il avait laissé quelques jours avant l'habitation de M. Mollard. Il est bien temps de dire que le bon père savait depuis longtemps la nature des relations qui existaient entre Florida et Claude. S'il avait jusqu'à présent feint de les ignorer, c'était pour laisser plus de liberté à ses chers enfants, certain qu'il était qu'il n'en abuseraient pas.

Le matin de ce triste jour du départ, il était entré dans la chambre de Florida et l'avait vue qui pleurait. Il avait pris un siège et de sa voix la plus caressante, la plus paternelle, il l'avait appelée et assise sur ses genoux.

—Tu pleures, ma chère enfant; c'est bon, laisse couler ces larmes en abondance, elles sont douces à ton cœur.

—Oh! papa, s'il allait ne plus revenir?

—Il reviendra, enfant, tu l'aimes tant!

—Vous le savez donc?

—Oui, je le sais. Mais pourquoi ne l'avoir pas dit à ton père? avais-tu peur de moi.

—Peur de vous, qui avez toujours été si bon! oh! ne le croyez pas, mais..

—Mais quoi?

—Claude devait vous le dire pour moi, aujourd'hui, ou plutôt nous devions vous le dire ensemble. Il nous semblait que ce serait plus doux pour nous trois.

—Chers enfants! Mais voyons, Florida, c'est assez pleurer pour le moment, il te faut encore quelques larmes tantôt, ne les prodigue pas. Tu les verseras quand il sera parti. Le voilà qui va arriver, montre-toi ferme, énergique, afin de ne pas l'affliger davantage.

Claude entra, en effet, sur les entre-faites.

—Et ton capitaine, est-il de bonne humeur? demanda M. Mollard.

—D'une humeur superbe.

—Il m'a l'air d'un brave homme, ce capitaine-là.

—Vous l'avez vu?

—Comment donc; il doit dîner avec nous aujourd'hui. Je veux qu'il ait bien soin de toi. Et puis voici quelque chose qui va avoir son influence. Prends, Claude.

—Qu'est-ce?

—Le prix de ton passage, parle-le.

—Ah! monsieur Mollard..

—Prends donc, te dis-je. Mais vous êtes logés comme des princes dans ce navire. Si je n'étais pas si vieux, que diable si je ne ferais pas le voyage. Ah! ça, nous avons encore une autre petite affaire à arranger pourtant. Florida, donne ta main à Claude. Et le vieillard pressant ces deux mains dans les siennes et les mettant sur son cœur, il dit: Je vous bénis, mes enfants! quand tu seras revenu, Claude, le curé vous donnera au pied de l'autel la bénédiction nuptiale. Amen.

Et Claude et Florida tombèrent aux genoux du bon père, et puis ils se donnèrent le chaste baiser des fiançailles.

—Bien, ajouta M. Mollard, voilà ce que j'appelle faire de l'ouvrage. Il y a longtemps que je n'ai fait aussi bonne journée. Mie-Toinette, embrassez vos enfants.

—Eh! bien, ma Florida, dit la bonne vieille, suis-je bonne prophétesse,

—Jusqu'à présent, oui, ma bonne Mimie.

—Et qu'as-tu donc prédit? demanda M. Mollard.

—Demandez à Florida?

—Elle a prédit toutes vos bontés, cher père.

—C'est bon, c'est bon, mes enfants. Ah! ça, Toinette, il faut se préparer à bien recevoir notre brave capitaine.

—Claude, dit Florida, que faut-il faire pour remercier le bon Dieu? Veux-tu que nous allions à l'église?

—J'y pensais, dit le jeune homme.

XXI

Un matin, deux hommes paraissaient causer avec beaucoup d'animation en face de chez M. Mollard. En quelques instants il se fit auprès de ces deux causeurs un attroupement en partie, composé d'hommes et d'enfants. Probablement que l'événement dont il était question avait beaucoup d'importance et faisait sensation, car les hommes gesticulaient avec menaces, les femmes se lamentaient, les enfants criaient. M. Mollard voulut en avoir le cœur net et se mêla au groupe.

—Voilà, disait un des interlocuteurs, le temps des bandits qui va commencer.

—Oui, ajouta un virago, le temps des assassinats et des pillages, tantôt il sera bien difficile de dire si nous pourrions passer la nuit sans être égorgés ou dévalisés.

—Mais qu'y a-t-il donc? demanda M. Mollard?

—Comment vous ne savez pas, vous?

—Ça ne sort pas, ce monde-là, dit une des femmes; ça reste dans son trou.

—Et, madame, dit M. Mollard, il y en a déjà trop qui sortent pour la paix des autres.

—Bon, bien payée, la vieille, dit un gamin.

—Vous ne savez donc pas qu'avant hier la nuit, on a défoncé chez M. Mongeau?

—Il fallait donc que ce fut bien à bonne heure, car M. Mongeau a veillé chez moi ce jour-là.

—Ah! voilà l'affaire, dit une autre femme, on laisse la maison toute seule, crainte de payer quelqu'un pour la garder, je suppose. Il ne faut pas tenter ainsi les malfaiteurs.

—M'est avis, dit M. Mongeau qui apparut dans le moment, m'est avis, que vous connaissez peut-être un peu les dispositions de ces messieurs?

Il se fit un silence parfait. On croyait probablement que M. Mongeau allait faire la narration de l'événement. Il n'en fut rien, au grand désappointement de

l'auditoire. M. Mongeau prit M. Mollard sous le bras et tous deux s'éloignèrent.

—Est-ce donc la vérité, dit M. Mollard?

—Rien de plus vrai, mon ami.

—Sainte-Vierge du bon Dieu! s'écria Mie-Toinette.

—Oh! il ne faut pas jeter les hauts cris, dit M. Mongeau en souriant, nous ne sommes pas encore morts et l'affaire n'a pas été aussi désastreuse que vous pourriez le croire.

—Contez-nous cela, mon ami. Florida n'est pas entrée, Antoinette?

—Non, monsieur.

—C'est bon. Vaut mieux qu'elle soit absente. Cette enfant, voyez-vous, mon cher Mongeau, est si impressionnable!

—Je le sais. Donc, poursuivit M. Mongeau, vous savez que je vous laissai hier soir vers les onze heures. Je m'en retournais en pensant encore au plaisir que nous avait procuré votre bonne et charmante petite soirée. De semblables réunions rappellent le beau temps passé et regaillardissent le cœur.

En entrant chez moi j'aperçus, à ma grande surprise, comme vous pouvez vous l'imaginer, la fenêtre de ma chambre à coucher toute grande ouverte et battant au vent. Il faisait une noirceur à ne rien distinguer. Est-ce que, pensais-je, j'aurais eu l'imprudence d'oublier les targettes et le vent aurait-il fait le reste? C'était possible. J'allumai la lampe et je vis que tout était bouleversé dans la maison: meubles, lits et le reste; les tiroirs sortis des armoires et des commodes; on les avait ouverts sans difficulté, car je ne portais les clefs.

—Imprudence, dit M. Mollard.

—C'est vrai. Je m'approchai de la fenêtre et je vis que les vitres près des targettes, en haut et en bas, avaient été brisées; la brisaille était encore visible. Il y a eu effraction, me dis-je. Je me mis à faire la visite. J'avais quelques menues pièces d'argent dans un tiroir, c'est tout ce qu'on pouvait enlever, car heureusement, quelques jours avant, j'avais prêté mon argent. Je m'aperçus qu'on avait volé aussi une petite lampe d'argent et tout mon set de coutellerie et de vaisselle de même métal. Il est probable que je découvrirai plus tard quelqu'autre vol, quand j'aurai fait des perquisitions plus minutieuses; mais j'avais hâte de venir vous faire part des circonstances, persuadé que les cancans ne manqueraient pas d'amplifier.

—Et je vous remercie de cette prévenance, mon cher ami, j'allais justement me rendre chez vous lorsque vous êtes arrivé.

—Ah! dit M. Mongeau, attendez; voici que, dans mes recherches, moi aussi j'ai trouvé quelque chose qui pourrait bien avoir sa valeur plus tard. Puis il tira de

la poche de son paletot un mouchoir de soie à carreaux rouges et blancs.

Mie-Toinotte, en voyant ce foulard, jeta un cri perçant et tomba inanimée sur le parquet.

—Mais c'est affreux, dit M. Mollard, et Florida qui n'est pas ici pour nous aider.

—De l'eau, du vinaigre, dit M. Mongeau. Une syncope, quoi !

Mie-Toinette, cependant, reprit bientôt ses sens ; mais elle divaguait et disait des paroles incohérentes.

—Mon Dieu ! j'ai peur, dit M. Mollard, si elle était folle.

—Oh ! non, elle est encore sous l'influence de la secousse qu'elle a éprouvée. Ça se passera.

—Mais y comprenez-vous quelque chose ? mon ami. Serait-il possible... mais non, pensa M. Mollard, ce soupçon est trop horrible.

—Ce n'est rien ; voici qu'elle ferme les yeux et se tranquillise. Après tout, un évanouissement, ça se voit souvent. Laissons-la reposer. Ce soir, je reviendrai chercher des nouvelles.

—Bien, mon cher ami, dit M. Mollard en lui tendant affectueusement les deux mains.

XXII

Les événements se succèdent avec tant de rapidité qu'il nous faut retourner le même soir chez la Boulonne. Nous y retrouvâmes les mêmes personnages que nous avons déjà rencontrés, Molosse, Rapp et Toupie, en compagnie, cela va sans dire, de Dame-Jeanne.

—Coup manqué, mes enfants, dit Molosse.

—Pas tout à fait, dit Toupie.

—Pouah ! fit le vieux cynique, avec une grimace horrible, de belles niaiseries que nous avons apportées ! Du temps de Cambay on eut jeté cela aux mendians.

Et ce qu'il disait là était monstrueusement vrai pourtant. S'il était donné à toutes les victimes de cette épouvantable compagnie appelées les "Brigands du Cap Rouge," de sortir de leurs tombes et de nous exhiber les produits de tous genres des crimes de cette bande, on reculerait d'épouvante, d'horreur.

—Et, poursuivit Molosse, voilà que le monde va avoir maintenant la puce à l'oreille. Comme s'il ne fallait pas que tous vivent, ajouta-t-il avec le rire de Satan. Mais vous aurez beau faire, mes bourgeois, on trouvera encore le moyen de vous soulager de l'argent que vous avez de trop, mes ladres. Entassez, entassez l'or ; vous ne savez pas en user, ni pour vous, ni pour les autres ; nous le mettrons à profit, nous. S'il le faut, on vous égorgera sur cet or que vous adorez ; ce sera votre dernière consolation ; et, si nous avons le temps, nous jeterons vos corps à la voierie.

Et le vieux maudit était si effrayant en prononçant ces horribles paroles, si effrayant, que ces complices ne purent s'empêcher de frémir.

—Eh ! la Boulonne, cria-t-il, as-tu quelque chose à nous mettre sous la dent ? Je suis éœuré. C'est du poison que Dame-Jeanne a dans le ventre, ce soir.

—Ça va-t-il payer un peu ?

—Emporte toujours ; a-t-on l'habitude de marchander ? Qu'as-tu à nous offrir ?

—Une côtelette à l'ail, du propre, que je vous dis.

—Apporte ton propre.

—Moi, je vous laisse, dit Toupie.

—Attends, tu vas goûter au fricot de la vieille.

—Impossible ; vous savez qu'il faut que je surveille...

—C'est vrai, j'oubliais ; va, bonne chance. Maintenant, à toi mon garçon, dit Molosse à Rapp.

—Il faudrait pourtant en finir avec ce mariage ?

—Tu y tiens beaucoup ?

—Comme à ma vie.

—Iuh ! la vie, dit dédaigneusement Molosse ; qu'est-ce que la vie ?

—C'est quelque chose pour moi.

—Quand tu seras mort, mon fiston, on t'entertera ; encore c'est douteux que l'on prenne cette peine-là.

—Ne plaisantez pas, Molosse, dit Rapp.

—Eh ! bien, soit, parlons du sérieux. Dis-moi, franchement, est-ce pour les beaux yeux de la vieille ? Alors, permets-moi de te féliciter ; tu n'es pas difficile.

—Encore, dit Rapp...

—As-tu l'espérance d'avoir un peu de roulant en faisant ce mariage ?

—Un peu.

—Elle a donc des ressources cette vieille fouine ?

—Je crois qu'elle a un petit amas quelque part.

—Eh ! bien, marie-la et grippe l'amas, c'est bien simple.

—Oui, mais il manque une chose.

—Laquelle ?

—Son consentement.

—Ah ! bigre ! c'est-à-dire que tu n'as encore que la corde sans la vache.

Et Molosse jeta un éclat de rire qui fit trembler les combles.

—Et pourquoi ne consent-elle pas ?

—Elle ne me connaît pas assez, dit-elle.

—M'est avis, dit Molosse malicieusement, que si elle te connaissait mieux, tu n'en serais que moins avancé. Toujours, tu penses que la vieille est riche ?

—Non, pas riche...

—Alors, mon pauvre garçon, je ne vois pas pourquoi tu ne la plantes pas là, cette mijaurée ? une de perdu dix de retrouvées.

—Hem ! dans ma position, c'est douteux, risqué. D'ailleurs, en la mariant, j'aurais encore une autre espérance.

—Ah ! oui, le bonhomme passe pour riche ; il doterait peut-être la future ! Tu

me l'as déjà dit. Et quo ne le forces-tu, le bonhomme ?

—Comment ?

—Mais avec le moyen dont tu m'as parlé. Je le crois excellent.

—Heu ! fit Rapp.

—Essayé toujours, acrebleu. Si ce moyen ne réussit pas, un autre, mille bombes !

—J'essayerai, dit Rapp.

XXIII

Le 28 mai 1845, vers onze heures et demie du matin, le tocsin se fit entendre à l'église Saint-Roch. Le vent soufflait avec violence du sud-ouest, ce qui n'empêchait pas la chaleur d'être atroce. En vingt endroits ; le service des pompes était devenu insuffisant ; la population était affolée, incapable d'agir. Presque toutes les bâtisses étaient en bois et, si nous pouvons nous servir de cette expression, presque calcinées par la sécheresse des jours précédents. Six heures après la première alarme, tout Saint-Roch était en cendres ! Douze à quinze cents maisons anéanties et dont on ne voyait plus que les cheminées noires et carbonisées qui, le soir, apparaissaient comme des spectres ! Des milliers de personnes sur le pavé, n'ayant pour abri que la voûte du ciel ! Partout la désolation, le désespoir. Ah ! qui oublierait jamais cette épouvantable journée. Il faut avoir été témoin du spectacle navrant que présentait, après le désastre, ce beau quartier quelques heures avant si vivant, pour en avoir seulement une idée. Nous ne nous sentons pas le courage de répéter ici tous les détails de cette terrible conflagration. Ceux qui voudraient se les rappeler, n'auraient qu'à feuilleter les journaux du temps. Et cependant que de profondes misères, que de poignantes angoisses, que de pertes irréparables les journaux n'ont pas connues, n'ont pas dites !...

Qu'étaient devenus les personnages de ce récit ? Où s'étaient-ils réfugiés ?

M. Mollard était à la Haute-Ville, chez son nouvel ami, M. Landeau, qui s'était empressé de lui ouvrir sa maison. Pour ne pas trop gêner, Florida s'était placée avec sa chère petite compagne, Céline Millet, au faubourg Saint-Jean, chez un oncle de cette dernière, qui était seul avec son épouse, lesquels, hélas ! devaient se trouver sur le pavé à leur tour un mois plus tard, jour pour jour. Madame Millet était traversée à la Pointe-Lévis et avait emmené Mie-Toinette. M. Mongeau pensionnait à l'hôtel, en attendant. Et Pierre Valois, on ignorait ce qu'il était devenu.

Qu'on s'imagine combien de gêne, d'embarras, de privations de toutes sortes, combien de séparations cruelles avaient nécessitées cette malheureuse dispersion. Tous avaient perdu ; ou à peu près, leurs effets. On les avait peut-être sortis des bâtiments en feu ; mais-ils avaient brûlé

dans l'endroit où on croyait les avoir mis en sûreté ; ils avaient même brûlé dans les mains de ceux qui essayaient de les sauver, tant le fléau dévastait rapidement. Et puis, faut-il le dire ? comme toujours— en pareille circonstance—des êtres, qui ne méritent pas le nom de chrétien, ne s'étaient pas fait faute de piller... impunément, car, dans ce grand et épouvantable tumulte, on avait assez de soi à songer. Celle qui avait le plus souffert, matériellement, était Madame Millet, qui n'avait absolument rien sauvé de son établissement.

Et combien de malheureux comme elle ! Heureusement qu'en ces temps de désolation la charité fut grande, sublime !...

—Ainsi donc, disait le lendemain M. Landeau et M. Mollard, vous laissez Québec ?

—Oui, mon cher ami ; mais je vais tâcher de ne pas trop m'éloigner. Je vous avouerai, du reste, qu'il y a longtemps que je désire aller finir mes jours à la campagne. On y est plus en paix ; moins exposé aux tumultes, aux accidents que dans les grands centres.

—Vous avez raison, mon cher ami, et il est bien probable qu'un jour je suivrai votre exemple. Si j'avais le plaisir de devenir votre co-paroissien ?

—Ce n'est pas impossible. En attendant, quand vous aurez des nouvelles du malheureux ?...

—Je comprends, dit M. Landeau, soyez persuadé que vous en serez informé.

—Ah ! dit M. Mollard, cet homme finira par me faire mourir de chagrin !.....

—Du courage, ami, du courage. Bien que cela puisse paraître bien dur parfois ; il ne faut pas nier que ce que Dieu fait est bien fait.

—C'est vrai, dit M. Mollard.

—Alors jetez-vous dans ses bras.

—On va donc se laisser, Florida, disait Céline. Comment allons-nous faire pour ne pas mourir, une fois séparées ?

—Console-toi, ma chère petite sœur. Papa m'a dit que nous nous reverrions souvent, bien souvent. Car il t'aime bien aussi, va, mon papa, et il estime bien ta bonne maman.

—Et quand tu seras là-bas, Florida, n'oublie pas de te dire dans ton cœur, et cela à toute heure, à toute minute : Céline pense à moi. Et j'en dirai autant. Comme ça nos pensées se croiseront en chemin. N'est-ce pas que ce sera gentil !

—Mon Dieu, oui.

—Et puis, embrassons-nous tant que nous pourrons, en attendant.

(A continuer.)

LES CHEVALIERS

DE LA

CROIX BLANCHE

PAR

CHARLES BUET.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

VIII

Quatorze de dames.



DEPUIS longtemps déjà Palerme était éveillée, lorsque Raphaël quitta le palais Palmaverde.

Il s'arrêta, en passant, devant le comptoir chamarré de rubans et de verroteries, où l'aquajolo Trojano débitait à ses nombreuses pratiques une eau fraîche parfumée d'essence d'anis : il

paya d'une piécotte, à la jolie *foraja* Deidamia un gros bouquet de roses moussues, puis il s'éloigna du Cassero, et avant de rentrer chez lui, entra dans une église pour faire sa prière.

Il avait besoin de demander conseil au bon Dieu.

Il s'agenouilla au fond d'une chapelle où la flamme des cierges piquait d'étincelles brillantes les dorures des fresques.

Il se releva consolé et très calme. Consolé de s'être abandonné trop étourdiment au courant des aventures, et très calme, parce qu'il était résolu à ne point s'écarter de la droite voie, quoiqu'il pût arriver.

Le soleil répandait ses flots de lumière sur la ville déjà pleine de mouvement et de bruit, lorsque Raphaël rentra dans son petit logis : un vaste salon décoré de peintures du grand siècle, mais d'un aspect glacé, et une chambrette plus élégante.

Il se coucha, s'endormit, s'éveilla vers midi, dispos et gai.

Alors il réfléchit, comme s'il avait toute sa liberté d'esprit, il se livra solitairement à un assez long monologue dont nous rapporterons les fragments principaux ;

—Je veux, se dit-il donc, savoir bien où je vais, et ne rien faire qui ne soit délibéré. Il semble que ma vie, depuis vingt-quatre heures, s'est transformée, et qu'elle prend un but déterminé, non plus par ma volonté propre, mais par la volonté de gens auxquels j'obéis sans les connaître. Quels sont ces gens ? Que veulent-ils de moi ?

Les Chevaliers de la Croix-Blanche me protègent.

Evidemment, je suis lié à leur association par un secret de famille. J'ai promis de ne point révéler ce que j'ai vu et entendu cette nuit ; je ne suis pas engagé au-delà. Il me reste le droit de chercher à pénétrer ces mystères.

Où m'a-t-on conduit ? Hors de la ville, sans doute. Ce n'est que dans un château, une villa qu'on peut déployer un tel faste, sans que personne s'en aperçoive, les initiés exceptés.

Je retrouverai cette maison. Au retour, on m'a laissé sur la piazza del Papiro, et M. de Palmaverde qui me suivait, était à pied. Donc on a fait faire un détour à la voiture, et le prince avait calculé qu'il me rejoindrait plus tôt.

C'est aux environs de la porte Neuve, et probablement sur le chemin de Monreale qu'est situé le palais mystérieux des Neuf. Je vais prendre mon attirail de paysagiste et parcourir la Conque-d'Or. Peut-être découvrirai-je...

Et ce Palmaverde ? Quel homme étrange !... Un excentrique à la manière anglaise : un byronien ; le scepticisme d'un blasé, et toutes les ardeurs d'un poète ! J'aime ces caractères-là. Toute cette misanthropie est une surface.

Au fond, don Philippe est un cœur excellent... Son regard était pénétré de respect et de tendresse, lorsqu'il s'est fixé, un fugitif instant, sur cette gracieuse enfant, sa sœur !...

Je suis plus riche qu'hier, puisque j'ai un ami. Je suis plus pauvre, puisque j'ai des maîtres. Libre !... je partirai, voilà tout, si le joug m'est trop lourd.....

Que me voulaient ces deux bandits ? Bizarre façon d'assassiner les gens : on leur demande, au préalable, pardon de la liberté grande ! Me voici un personnage !... Noyé dans les aventures : les Neuf, l'Argentino, Palmaverde !... Et cette lugubre histoire des Rocheraye, qui me poursuit, comme si j'y étais mêlé... Qui sait ?

Il endossa un élégant costume de touriste, prit sa boîte à couleurs garnie de plusieurs pinceaux, d'une palotte et d'un album, glissa des pistolets dans ses poches, et sortit en fredonnant.

Au bas de l'escalier, sur les marches de la porte, un mendiant vautre au soleil, dormait enfoui dans ses haillons dont les déchirures laissaient apercevoir sa peau basanée.

Au moment où Raphaël passait, les yeux levés sur le balcon où, la veille, s'accoudaient les filles du comte de Peyl, cet

homme souleva légèrement la tête, puis, appuyant sa joue sur son bras replié, modula un coup de sifflet prolongé.

Aussitôt Zeno le corfiote, la veste de velours sur l'épaule, et coiffé d'un bonnet rouge tout neuf, déboucha derrière le palais Militello. Il se dandinait, un gros bouquet de cyclamens à la main, et roucoulant une romance.

Raphaël le reconnut :

— Hé ! camarade, lui dit-il, te voilà moins hardi que la nuit dernière ? Si j'appelais un garde de police et que je te fisse arrêter...

Zeno l'interrompit effrontément par un bruyant éclat de rire. Puis, prenant une mine contrite :

— Excellence, dit-il d'une voix mielleuse, avec un geste patelin, vous ne voudriez pas faire arriver malheur à un pauvre diable qui avait envie de gagner quarante ducats... Une goutte de votre noble sang vaut plus que cette somme, je le sais... Mais...

— Drôle ! tu iras coucher en prison !...

— Non. Je n'aime pas dormir sur la paille humide... Et votre Excellence, au lieu de me dénoncer, me prendra pour la journée à son service.

— Pourquoi faire ? demanda Raphaël, que cette impudence fanfaronne amusait.

— Un si noble seigneur peut-il se promener chargé d'un fardeau tout ainsi qu'un *popolano* ? dit Zeno en désignant la boîte que le peintre portait. Je connais des endroits où il y a de beaux arbres, des jardins...

— Et je prendrais pour guide un garçon qui manie si lestement le couteau ?

— Certainement.

— Déguerpis, garnement !

— J'ai pourtant une bonne recommandation auprès de votre Excellence.

— En vérité ? Parle.

— Oh ! deux mots suffisent : *Victoire... Croix...*

Raphaël, surpris, regarda fixement Zeno, qui souriait, en prenant des airs câlins.

Il lui donna sa boîte, lui enjoignit de le suivre à cinq pas, et se dirigea vers la place Royale, tandis que Zeno, triomphant, se cambrait avec fierté, échangeant çà et là une parole badine avec les nombreux amis qu'il comptait au sein de la plèbe palermitaine, plèbe qui vit dans la rue, tant que le soleil est sur l'horizon.

Le mendiant se leva, lorsque Raphaël se fut éloigné, et disparut dans une ruelle du voisinage, d'où ressorti un instant plus tard un paysan à la chevelure ébouriffée sous un vaste chapeau de paille, poussant devant lui un âne chargé de pastèques, et d'oranges, qui prit le chemin de la campagne, du côté de Sainte-Agathe.

Mendiant et paysan ne faisaient qu'une seule et même personne, et Zeno eut applaudi à la prestesse avec laquelle son ami Giacomuccio se déguisait : Arlequin

n'endosse pas plus vite la souquenille de Pierrot.

La Conque-d'Or est une plaine immense qui descend en pente douce jusqu'à la mer, des montagnes auxquelles elle se joint par un pli admirable. Ces montagnes sont des masses énormes de rochers, d'une nudité absolue, et que la lumière, en y variant ses feux, colore des nuances les plus tendres ; la rose s'y marie au violet et quelques brins de sumac verdissent la pierre, là où croit cette unique végétation. La plaine est le jardin des Hespérides.

La grande Conque se ferme par la courbe immense de Palerme et de la mer bleue. Les douces ombres vertes nuancées à l'infini, les jardins, les orangers, les oliviers, ne s'arrêtent qu'aux maisons de la ville dont les clochers, les coupoles, les toits en désordre se découpent sur le grand voile bleu de la mer. Les montagnes, qui forment comme un cirque colossal, dorment dans leur repos solennel ; nulle forêt ne hérissé leurs arêtes roses, taillées dans le marbre ; les ombres bleues, qui descendent en lignes droites se détachent si nettement que l'œil peut suivre toutes les sinuosités, comprendre toutes les formes. La chaîne s'étend comme un collier de perles fines sur une robe verte aux beaux plis. Toutes sortes d'images gracieuses et tendres traversent l'esprit. La ligne circulaire de la Méditerranée se borde, à droite, de taches vaporeuses ; ce sont deux des îles Lipari. Il semble que l'azur du ciel attire celui de la mer, que la puissante lumière porte et soulève les montagnes. Dans la pleine lumière chaude, qui doucement vibre et frémit, tout prend une âme, se revêt de beauté, d'allégresse, d'une douceur paradisiaque (1).

Zeno le corfiote cheminait avec l'heureuse insouciance des gens pour qui la vie n'a de but que la satisfaction des appétits ; le plus beau paysage du monde l'eût moins ébloui qu'un de ces vallons sauvages de la Californie, obstrués de roches et fangeux de boue, mais où les roches recèlent des petites, et la boue des paillettes d'or.

Il chantait à pleine voix une barcarolle, qu'il interrompait selon sa fantaisie, pour faire à Raphaël quelque réflexion saugrenue.

Le jeune peintre, lui, sans oublier qu'il ne parcourait point la Conque-d'Or pour y faire une simple promenade, admirait avec l'enthousiasme d'un artiste les sites ravissants qui se succédaient à chaque détour du chemin.

C'étaient de larges prairies, ondulées, ceintes de haies vives, où grimpaient des guirlandes de roses ; des touffes de glaïeul rouge, des bouquets d'orchis à la fleur bizarre ; des parterres de fleurettes blanches diapraient l'herbe épaisse.

Puis venaient des bois où se mariaient le vert brillant de l'oranger, le feuillage noir et dru du cyprès, les branches dente-

lées, d'un gris d'argent de l'olivier, les massifs arrondis en boule du buis, d'où jaillissaient, panaches de pourpre violâtre, les cimes touffues de l'arbre de Judée.

Le caroubier, le chêne vert et le magnifique laurier, aux grappes de fleurs d'une rose sanguinolente, se groupaient aux angles des jardins, enlacés des lianes flexibles du jasmin et du chèvre-feuille.

De toutes parts couraient de clairs ruisseaux ; des eaux limpides jaillissaient en des vasques de marbre, coulaient en cascade écumeuses sur les marches polies des fontaines. Des statues peuplaient ces vastes jardins, blanches à l'ombre des feuilles, debout sur les piédestaux de granit, où paresseusement couchées sous l'abri des grottes profondes.

Chaque villa avait son enclos, et la campagne n'était qu'un parc immense, tout semé de châteaux, de pavillons, de clochetons, de kiosques et de temples ! Une vallée de tempé civilisée, une ville faite de princières demeures, aux colonnades imposantes, aux balustres sculptés, réalisant les rêves fous d'un architecte épris d'impossible fantaisie.

Raphaël et son guide suivaient un chemin un peu encaissé, qui les conduisit dans un repli de terrain où le plus merveilleux paysage apparut.

Au bord du chemin, un casino, n'ayant qu'une seule ouverture sur sa quadruple façade, selon la mode orientale. On eût dit un bloc gigantesque du paros le plus pur. Le soleil miroitait le stuc diapré de mica dont les murailles étaient revêtues jusqu'à leur couronnement où régnait une terrasse, entourée d'une balustrade en arabesques découpées à jour.

Ce dé lourd et massif se mirait dans une pièce d'eau, où nageaient des cygnes noirs, dont le bec de corail fouillait l'enchevêtrement des larges feuilles de nénuphar et de plantes aquatiques, à longs rubans rayés blanc et vert.

Sur la marge de mousse qui bordait cet étang, luisant comme l'acier, d'une transparence cristalline, des flamants roses se tenaient gravement immobiles, tandis que deux paons, ouvrant en éventail leur queue mordorée, faisait la roue, posés sur la branche torse d'un colossal citronnier aux émanations lourdes.

Au delà d'un bouquet de palmiers, balançant à la brise leur plumail déchiqueté, derrière un rideau de bambous, dont le gracile feuillage se doublait de l'opaque frondaison de peupliers noirs, s'élevait un palais, aux assises de pierre alternées, rouges et noires ; vieille forteresse normande, réparée par les Sarrasins, et conservée dans sa massive et somptueuse majesté.

Enfin, tout un bois de platanes, de frênes, et de trembles, formait à ce tableau magnifique un fond d'ombre qui en laissait ressortir les lignes lumineuses.

— Ma foi ! se dit Raphaël, voilà qui est beau ! Je veux garder le souvenir de

(1) *Lauzel* : Notes de voyage.

ce lieu enchanteur... Au surplus, depuis deux heures que nous battons la campagne, je n'ai pas retrouvé le moindre indice, et mes recherches seraient, sans doute, infructueuses. Je ne suis plus le fureteur qu'attire la curiosité, mais l'artiste qui découvre un modèle parfait. Aux pinceaux !

Il s'assit sur un tertre au pied d'un vieux laurier gris de poussière, disposa un panneau sur ses genoux, fit sa palette, et tout en commençant à esquisser par de légers frottais le casino, l'étang, les oiseaux et les arbres, il dit à Zeno, qui s'était étendu avec un plaisir manifeste sur le frais gazon, et fumait une cigarette :

— À qui donc appartient cette villa, seigneur Zeno ?

Le corfiote daigna répondre sans se déranger de sa pose indolente :

— C'est le palazzino de la signora Stella.

— Stella ? c'est un nom de baptême. La princesse...

— Oh ! ce n'est point une princesse.

— Une fée ?

— Pas davantage. Une dame très riche, très belle, très avare, qui ne va point à la messe, qui demeure enfermée chez elle, que personne ne connaît et qui ne connaît personne.

— Jeune ?

— Peut-être. Mais puisque vous êtes l'ami de l'Altesse Palmaverde, interrogez-le. Il a souvent franchi le seuil de cette porte encadrée de colonnes torsées dont vous reproduisez si finement les sculptures.

— Veux-tu entrer à mon service tout à fait, Zeno ? demanda Raphaël, flatté du compliment.

— Merci. Mais j'ai un maître, dont je suis content.

— Qui donc ?

— Moi-même : je n'en trouverais pas de meilleur ! Le pauvre Zeno n'a de sequins que ceux qu'il vole.

— Il vole souvent ?

— Le sage ne perd aucune occasion. Mais le pauvre Zeno de Corfou possède le plus précieux de tous les biens : la liberté.

Le travail du peintre avançait : sur un ciel d'outre-mer pur, le fond du bois saillait, et au premier plan, le casino, avec la nappe d'eau brillante, le plumage lustré des cygnes, et le corps haut perché des flamants, couleur de conque marine.

Une voix, dont le timbre avait l'éclat vibrant d'une cloche d'argent résonna soudain :

— Enfant, ce que tu fais est beau !... Et ton nom, illustré déjà par huit siècles de gloire, sera plus illustre encore par ton génie.

Raphaël, effaré, tourna la tête ; il vit derrière lui une femme, debout, le visage voilé d'une mantille de dentelle, à travers le réseau serré de laquelle luisait le double éclair de ses yeux noirs. Deux gros rubis tremblaient à ses oreilles, semblables à de larges gouttes de sang.

Il fut grandement troublé par cette apparition, et se leva, très ému. Zeno était déjà sur pied, l'échine arondie, en cerceau, et balayant le sol du gland de son bonnet.

— Madame... balbutia Raphaël.

— Sois courageux, enfant ! Aie patience et confiance... Quelques jours encore et ta destinée aura changé.

Elle baissa la voix, et murmura :

— Au revoir... *monseigneur* !

D'un pas tranquille elle traversa la route, et poussa de sa main mignonne la porte du casino, qui se referma sur elle.

— C'est la signora Stella ! dit Zeno redevenu hardi. Votre besogne est achevée, Excellence, allons-nous-en.

Le jeune homme, songeur, enferma le panneau dans sa boîte ; il jeta un long regard sur la maison arable, toujours silencieuse. Puis poussant un soupir, il suivit Zeno, qui avait repris son éternelle chanson.

Au lieu de rentrer à Palerme par la porte Neuve, ils firent un détour sur la gauche pour gagner celle de Sainte-Agathe, à travers les jardins.

Ils croisèrent un paysan, qui piquait de sa gaulle les flancs d'un âne chargé d'oranges et de pastèques, lequel paysan salua l'étranger d'un retentissant *Dieu garde* ! et fit un signe amical à Zeno. Celui-ci dit modestement :

— Tous les gens de ce pays m'ont une sincère estime !... J'aurais pu demander une pincée de ducats à la dame aux étoiles... Mais qu'arrive-t-il à ces gens qui sont là-bas ?

Il montrait du doigt une voiture, semblable à celle qu'on nomme *volante* à la Havane : une caisse exigüe posée sur deux roues légères, d'un diamètre de six pieds.

La *volante*, emportée par deux étalons algériens, que guidait un postillon nègre, courait, rebondissait, se heurtait aux talus. Les deux femmes qu'elle contenait, enlacées, poussaient des cris aigus.

Les chevaux avaient le mors aux dents. affolés, ils fonçaient droit devant eux, la fumée jaillissait de leurs naseaux, leurs sabots arrachaient des étincelles... cailloux. Quelques instants encore, et l'équipage disloqué, allait être mis en pièces.

Raphaël, sous l'impression d'une bravoure irrésistible, se jeta au milieu de la chaussée : à la vue de cet obstacle les chevaux effrayés, eurent un mouvement de recul ; le nègre, avec une remarquable présence d'esprit, profita de cette seconde d'hésitation, s'empara des rênes, qui lui avaient échappé, tandis que Raphaël d'un côté, et Zeno de l'autre saisissaient les deux nobles animaux au collier.

Mais le choc fut si violent que tous les deux, entraînés, ne purent leur salut qu'à un puissant effort ; la *volante*, arrêtée net se rompit aux ressorts.

Une jeune fille sauta lestement à terre. Le jeune homme reconnut la princesse Cléonice, pâle mais souriante.

— Merci monsieur, dit-elle en français, vous nous avez sauvées.

Elle tendit la main pour aider sa compagne à descendre. Dona Liberata Mirabel, honorable duègne, d'une prestance noble que ne déparait pas un léger embonpoint jugea convenable de perdre les sens en touchant le sol.

Raphaël se trouva fort embarrassé, en présence de la princesse qui réprimait à grand-peine une colère nerveuse, de la vieille dame évanouie, de Nechad, qui dételait tranquillement ses chevaux subitement calmés, de Zeno qui multipliait les révérences, lorsque deux amazones vêtues de noirs parurent sur le théâtre de cette scène.

— Mesdemoiselles de Peyl ! murmura-t-il.

Il salua, perdant toute contenance.

Les deux jeunes filles s'approchèrent :

— Madame, dit l'une d'elle à Cléonice

de Palmaverde, voulez-vous prendre nos chevaux, nous rentrerons à pied ? Notre demeure n'est pas éloignée. Cléonice jeta sur elle un regard hautain, dont un gracieux sourire corrigea aussitôt l'expression altière, et répondit vivement :

— Je vous remercie, mademoiselle ; mais il faut d'abord secourir ma pauvre Mirabel, à qui l'émotion a fait perdre connaissance.

— Je suis guérie, princesse, intercala d'une voix plaintive dona Liberata qui se releva en gémissant.

— Eh bien ? fit Esther de Peyl, en fronçant le sourcil, car le langage, l'accent, l'accueil même qu'on leur faisait déclaraient une sorte d'hostilité. Partons, ma sœur.

Noémy de Peyl, s'adressant à Cléonice :

— Voulez-vous, madame, que nous retournions à Palerme de compagnie ?... Nos gens, qui sont à vingt pas d'ici, ramèneront vos chevaux et les nôtres...

— Mademoiselle de Peyl, répondit Cléonice d'un ton affectueux mais décidé, nous sommes à dix minutes à peine des portes de la ville. Je ne veux point vous donner ce souci.

Elle dit quelques mots en arabe à Nechad, et prenant le bras de dona Liberata, elle s'éloigna, après avoir salué d'un signe de tête les deux jeunes filles, et Raphaël d'un geste familier de la main.

IX

Uno mero.

Elle était jeune encore, mais depuis longtemps déjà une douleur presque surhumaine avait flétri sa beauté, ravagé ses traits, blanchi ses cheveux. Elle portait sur son visage livido l'empreinte auguste de cette douleur. Deux sillons creusés par les larmes rayaient ses joues amaigries, et ses yeux, brûlés par une fièvre incessante, brillaient au fond d'une orbite cave, marquée de larges taches violâtres. Toujours enveloppée des voiles noirs d'un deuil éternel, elle passait dans la vie

comme ces fantômes rigides et silencieux qui traversent les rêves des nuits d'insomnie. Jamais on n'avait vu ses lèvres sourire ; elle parlait à peine.

Elle ne sortait que pour aller du *palazzino* de la place del Carmine à l'église voisine de St-Nicholas de l'Albergaria. Elle vivait renfermée dans ses appartements, ne voulant s'occuper de rien, comme si rien n'existait plus pour elle.

Quelques patriciennes de la haute noblesse palermitaine cherchèrent à pénétrer auprès d'elle, mais en voyant cette femme hautaine, d'un abord glacial, cette figure désolée, en attendant cette voix sèche, àpre, la duchesse Renzana, les princesses de Valguarnera et de Camporeale avaient reculé d'effroi.

Cette grande désolée fut dès lors abandonnée à son isolement, et nulle âme compatissante ne songea plus à consoler l'âme blessée, désormais indifférente aux choses de la terre.

Qui donc aurait pu reconnaître dans cette malheureuse, cette brillante comtesse de Peyl, dont la grâce et l'esprit avaient autrefois séduit les fiers survivants de la société de l'ancien régime et conquis, à la fille d'un pauvre général de l'empire, droit de cité dans les aristocratiques salons du faubourg St-Germain ?

La comtesse de Peyl était seule dans une salle, peinte à la fresque, tendue d'étoffes de couleur sombre, où elle passait toutes ses journées.

Le seul ornement de cette retraite était un crucifix d'une expression sublime, chef-d'œuvre d'un artiste inconnu, qui avait réussi à matérialiser dans toute son intensité la suprême souffrance du christ expirant. L'ivoire saillait de l'ombre, sur un grand carré de velours pourpre, dont les reflets lui donnaient, pour ainsi dire, l'apparence de la vie.

Au-dessous, un prie-dieu sans coussins ni tapis ; et tout auprès, en pleine lumière, une vitrine renfermant une robe de baptême, aux broderies fanées, un hochet, une tasse de vermeil.

Assise dans l'embrasure d'une fenêtre, la comtesse feuilletait d'une main distraite un livre ouvert devant elle, mais elle ne lisait pas. Elle regardait parfois ses filles qui, enlacées l'une à l'autre, se promenaient à pas lents dans le petit jardin du palazzino, que de vieux orangers couvraient de leur ombre.

—Elles ne sont pas heureuses ! murmura Mme de Peyl. Elles n'ont pas la douce gaieté des jeunes filles. Toute joie est bannie de cette maison... Suis-je coupable d'imposer à ceux qui m'aime le fardeau de ma tristesse ? Mon Dieu, pourquoi ne m'arrachez-vous pas cette pensée qui me hante sans trêve, et qui fait mon malheur et le malheur des autres ?... Pourquoi ne m'envoyez-vous pas la résignation, au lieu de cette douleur farouche et violente qui mène au désespoir et qui conseille la haine ?...

Elle détourna les yeux du parterre, le reporta sur le livre, le Nouveau Testament, et la page où ils se fixèrent commençait par ces mots :

“ On a entendu une voix dans Rama, des plaintes et des cris lamentables ; c'était Rachel qui pleurait ses enfants, et qui n'a pas voulu se consoler, parce qu'ils ne sont plus !...”

—Et qui n'a pas voulu se consoler ! répéta la comtesse de sa voix morne... Moi, je ne veux pas être consolée !... Rachel, au moins, pouvait pleurer sur une tombe !... Est-ce que je sais si mon fils est vivant ou mort ? Et qu'en a-t-on fait ?

Un sanglot souleva sa poitrine, et ses doigts crispés lacèrent la page du livre saint.

La portière fut soulevée, une voix irritée cria :

—Vous pleurez encore !... Je ne puis donc entrer ici une fois, sans voir des larmes jaillir de vos yeux, sans entendre vos cris et vos sanglots ?... Ah ! Bathilde, vous me brisez le cœur ! Triste folie !... Et pourtant, vous êtes chrétienne, vous ! C'était le comte Lancelot. Ses traits contractés, ses gestes fébriles, trahissaient une émotion vive. Il s'approcha, il surprit la main de la comtesse pour la baiser. Mais elle la retira aussitôt, et reprit son attitude hautaine :

—Bathilde ! fit Lancelot, blessé de cette répulsion si apparente.

—Si mes pleurs vous offensent, pour quoi venez-vous les épier ? dit-elle. Je vous ai prié de vous faire annoncer avant d'entrer chez moi... Je vous épargnerais plus facilement le spectacle d'un chagrin qui vous importune. Je ne vous demande rien, que de me laisser dans ma retraite, seule et libre. Que voulez-vous de moi ?

Le comte prit une chaise et s'approcha en face de sa femme.

Il se recueillit un moment, puis, avec un accent d'affectueux respect :

—Ma chère Bathilde !... commençait-il.

Elle eut un geste d'étonnement et murmura :

—Monsieur !...

—Oui, depuis bien des années nous avons oublié le doux langage de la tendresse, poursuivi M. de Peyl dont un sourire navré effleura les lèvres. Mais si nous avons cessé d'être amis, nous ne sommes pas encore ennemis. Je viens donc, ma chère Bathilde, vous demander une preuve de... l'attachement que vous me... que l'épouse doit à l'époux. C'est un sacrifice que je sollicite... Il le faut... j'aurais voulu ne point troubler votre solitude...

—Parlez sans ambages, l'interrompit Mme de Peyl, sèchement. A cœur loyal, parole franche !

Lancelot de Peyl réprima un geste d'impatience. Il redoutait cette lutte sourde, cette rébellion qu'il pressentait. Ce fut donc avec l'accent résigné du joueur

qui s'attend à perdre la partie qu'il ajouta :

—Don Fosco de Novellara, vice-roi de Sicile, offre dans quelques jours une fête magnifique aux patriciens de Palerme. Il m'a fait l'honneur de m'y inviter, en me disant qu'il comptait vous présenter à la princesse, sa femme.

—Et vous avez cru un seul instant que j'irais à cette fête ?

—Oui, madame. Votre présence fera taire certaines rumeurs... Et j'ai besoin pour la réalisation de certains projets que ces rumeurs absurdes...

—Certains bruits ! Certains projets !... Que signifient ces mots, et qu'importe à une recluse ? Non, monsieur, n'insistez pas. Je n'irai pas chez le vice-roi...

—Même si je vous en priais ?

—Monsieur, vous êtes bien tenace !

—Même si j'ordonnais, comme j'en ai le droit ?

La comtesse tressaillit, et toisant son mari avec une hauteur presque dédaigneuse, elle riposta :

—Surtout si vous l'ordonniez.

Le comte fit quelques pas dans la salle, allant et venant avec une agitation à grand-peine contenue.

Puis sa colère, tout à coup, éclata. Il se croisa les bras sur la poitrine, et, d'une voix irritée :

—Vous avez tort, je vous jure, de tâcher à lasser ma patience ! s'écria-t-il. Songez bien, madame, que mon supplice dure depuis vingt ans, et qu'après tout il suffit d'une goutte d'eau pour faire déborder la coupe ? Je vous aimais, vous vous êtes éloignée de moi... Je souffrais autant que vous, Dieu m'en est témoin ! et vous retourniez le poignard dans la blessure, au lieu de la panser. Vous deviez être mon guide, mon soutien, mon conseil. Vous vous êtes réfugiée dans le monstrueux égoïsme de votre douleur. Mes larmes, vous ne vouliez pas les voir... Mes angoisses, mon désespoir, mes supplications, rien enfin ne put amolir votre cœur. Ah ! vous êtes une Niobé... une Niobé de marbre !

—Prenez garde ! monsieur, vous allez m'insulter, cria la comtesse, frémissante.

—Vous me torturez bien, vous ! pendant vingt ans !... Avez-vous compté combien de jours, combien d'heures, combien de minutes ronferment vingt années ? Pas un jour ne s'est écoulé, pas une heure, pas une minute, que je ne voie se dresser devant moi l'accusation muette de vos cris, de vos sanglots, de vos gémissements. Toujours des larmes pleines vos yeux ! Toujours le stigmate flétrissant d'une douleur inconsolée sur votre visage ! Toujours l'amertume et le courroux dans vos paroles ! Toujours ces vêtements noirs, ce deuil, ces voiles, ces crêpes, qui font de vous un spectre !... Ah ! tenez, je vous l'ai dit et je le répète : c'est de la démence : Vous êtes folle, et je n'ai même plus le droit de me plaindre...

—Lancelot !... Vous me faites bien du mal, monsieur. M'obliger à évoquer le plus cruel souvenir qui puisse tordre un cœur de mère !... Mais qu'êtes-vous donc pour rester insensible à cet effroyable malheur qui nous a frappés tous les deux ?

Elle se leva d'un bond, ouvrit la vitrine, y prit avec un emportement de tigresse la robe de baptême, et couvrant cette robe de baisers fougueux :

—C'est tout ce qui me reste de lui ! cria-t-elle avec une exaltation voisine du délire. J'avais un fils... Un fils, mon premier-né, mon Jocelyn, le sang de mon sang... Et je l'aimais... Et je n'ai pas su le garder ! Il y a des mères qui sont dix fois, cent fois mère : leur enfant ne les quitte ni le jour ni la nuit. Et chaque jour et chaque nuit, ces mères-là donnent un peu de leur propre vie à l'enfant de leurs entrailles. Moi, je ne savais pas. Je croyais qu'il suffisait d'aimer, pour être mère... Je voulais que mon enfant fut beau, et fort, et joyeux, et les fatigues de la maternité me rebutaient : je payais des mercenaires pour qu'ils eussent les caresses, les sourires de mon fils... Oh ! oui, folle ! C'est alors que je l'étais, monsieur !...

—Calmez-vous, Bathilde !

—Eh ! laissez-moi, que j'enfonce encore une fois dans mon sein les sept glaives de mon châtement. Une nuit... Nuit terrible, où l'aîné de votre maison périssait de la main d'un meurtrier...

Le comte Lancelot poussa un soupir d'angoisse, et s'affaissa, tremblant, sur un fauteuil.

—Où sa jeune femme, si noble et si belle, mourrait d'une horrible mort, où l'héritier du nom disparaissait... Mon Jocelyn, on me le volait !... Et qui ?... Des Bohémiens, n'est-ce pas ? Des bandits nomades... Impossibles à retrouver jamais, et qui ont porté cette proie dans leurs tanières, les lâches !... pour la dévorer ?... Et vous le père de cet enfant, de ce fils unique, en qui s'éteint l'un des noms les plus glorieux de la monarchie française !... Et qu'est-ce que cela me fait, à moi, votre nom ?... Mais lui, son cœur, son corps, son âme qui m'appartenaient, son amour qui m'aurait fait heureuse, on me les a volés... Et vous ne voulez pas que je garde ce deuil misérable, quand je devrais me vêtir d'un sac et me couvrir de cendres ?... Et vous prétendez me trainer dans vos fêtes ? Je suis une seconde Rachel : Je ne veux pas être consolée.

Ces mots proferés avec une sauvage éloquence, avec une ardeur de passion qui eut fait reculer une bête féroce, Lancelot de Peyl les écouta comme un condamné à mort son arrêt.

Bathilde ne pleurait plus ; la rougeur de la fièvre enflammait son visage, et ses prunelles dilatées luisaient comme des étincelles.

—Vous m'accusez injustement, reprit-il d'une voix étouffée, avec une douceur

d'accent qui révélait un sentiment sincère. Moi aussi, je l'aimais... Et Dieu sait quelle affliction sa porte...

—Ah ! taisez-vous, taisez-vous ! Vous n'étiez que son père !... Oui, plus tard, vous eussiez été fier de votre fils.. Vous renaissiez en lui. Vous espériez en lui : il continuait la race, il représentait le nom. Voilà ce qu'un père aime en son fils !... Cela fait pitié !... Moi, je l'aurais chéri difforme, infirme, laid, sans attendre rien de lui... sans lui demander rien en échange. Est-ce que jamais on paie sa mère de la tendresse qu'elle prodigue ?... trésor inépuisable...

Le comte se leva, et montrant du geste les deux jeunes filles, assises sur un banc de gazon, sous un gigantesque figuier :

—En vérité, madame, dit-il avec une ironie méchante, vous eussiez dû réserver quelques parcelles de ce trésor pour celles que Dieu vous a laissées. Quoi ! peu de jours après la disparition de Jocelyn, Dieu vous envoie deux anges, et vous les maudissez !... Quoi ! ces enfants grandissent auprès de vous, et vous n'avez pour elles aucun de ces élan maternels qui vont tous à l'absent ? Vous comprimez leurs expansions généreuses ; vous condamnez leur adolescence à la noire tristesse qui vous dévore. Elles ont peur de vous. Elles n'osent vous offrir ces caresses dont les autres mères sont si avides. Elles voient bien que vous êtes aveugle, sourde, insensible, et que vous les haïssez !

La comtesse eut un mouvement de révolte. Elle courut à la fenêtre.

—Ne flétrissez pas leur innocente sérénité par l'odieuse spectacle de nos querelles, madame ! reprit le comte à bout de forces.

Elle se retourna, pâle de colère.

—Vous osez me dire en face que je les hais ! s'écria-t-elle... Allons donc ! mais je suis jalouse pour mon Jocelyn de tous les baisers qu'elles lui ravissent. Je les vois, j'en repais ma vue... Et lui, privé de sa mère, lui qui n'a peut-être jamais prononcé ce mot de mère, si suave pour les heureux, si doux et si terrible pour les orphelins... Ah ! vos filles ne sont pas à plaindre, monsieur ! Elles m'accablent de leur tendresse, et je pense à celui qui m'eut tant aimée...

—Toujours lui !

—Vos filles seront duchesses et pourront faire de leurs maris des ducs. N'est-ce pas le but de vos ambitions ? Elles seront très-riches. N'est-ce pas le but de ces menées souterraines, de ces intrigues auxquels vous avez tenté vainement de m'associer. Que souhaitez-vous de plus ?... Et puisque l'occasion est venue, je veux aussi vous dire, moi, ce que vous avez fait depuis vingt ans.

—Toute explication est inutile, madame, se hâta d'interrompre le comte, résolu de battre en retraite. Je vous ai exprimé un désir, avec le respect qu'un gentilhomme doit à une femme. Vous étiez in-

flexible. Je le serai.—Je veux—comprenez ce mot, c'est la première fois que je le dis devant vous,—je veux que vous assistiez au bal du vice-roi, dussiez-vous y paraître...

—Assez ! Vous m'entendez. Vous me reprochez de détester mes filles... Oui, elles souffrent. A qui la faute ?... Dès leur naissance vous me les avez arrachées. Il a fallu que je les fisse baptiser en secret, et, malgré moi, vous leur avez imposé ces noms d'Esther et de Noémie, qui sont des noms juifs... car vous avez hérité de la haine de votre mère, la juive Respha, contre tout ce qui est chrétien.

—Vous descendez à ces minuties ?

—Il n'est rien de si petit qui soit petit pour une mère. Vous les éloignâtes de moi ; elles furent élevées hors de la maison, par des étrangères, je ne sais où... Je les voyais deux fois l'an : elles, tremblant devant moi, comme des biches effarouchées. Moi, défilant, voyant qu'on leur prenait leur cœur... C'est affreux ! Puis un beau jour vous les avez amenées ici, et vos domestiques leur ont appris que leur mère était folle, qu'elle vivait dans un rêve effroyable, qu'elle s'abimait dans un espoir chimérique et que cette obstination à pleurer un enfant perdu, il y a longtemps, alors que tant de mères ont si vite oublié, était signe de démence. Voilà ce que vous avez fait.

—Le monde a jugé comme votre mari... et comme vos filles, madame. Lorsque la douleur s'affiche avec une telle exagération... Cependant tout espoir n'est pas perdu, balbutia le comte, effrayé du courroux terrible qui se peignit sur les traits de sa femme, à ces paroles cruelles. Qui vous dit que Jocelyn est mort ?

—Plût au ciel qu'il le fût ! s'écria Mme de Peyl dans un transport d'exaltation. Aveugle, qui ne voyez pas que c'est d'incertitude que je meurs !... D'incertitude et de crainte. Si j'avais pu m'agenouiller sur sa tombe, si de mes mains je l'avais enseveli dans le cercueil, j'aurais été consolée en pensant que mon Jocelyn chantait là-haut les louanges de Dieu, parmi les chérubins et les anges... Mais on m'a pris cet enfant, ce lys de pureté, qui bégayait à peine des mots confus, dont l'âme reflétait encore la divine innocence de l'Agneau... Et qu'en a-t-on fait de ce bijou sans tache ?

Lancelot de Peyl frissonna. Bien souvent sa conscience l'avait ainsi interrogé.

—Voilà ce qui m'épouvante, reprit-elle, éperdue. Le galérien que nous voyons passer, la chaîne au bras, les entraves aux pieds, frappé à coups de bâton par d'ignobles gardes-chiourmes, c'est peut-être notre fils ! Ce condamné à mort, sans nom, venu on ne sait d'où, et dont l'implacable justice prend la tête, qui vous dira si ce n'est pas notre fils !... Il peut être voleur, bandit, assassin, et vous plonger son couteau dans la gorge... Horreur !...

—Vous vous forgez à plaisir les plus

sanglantes chimères, murmura le comte d'une voix à peine distincte.

—Mais si on ne l'a pas dépravé, perverti, savez-vous, monsieur, qu'il peut être encore ce mendiant sans feu ni lieu auquel nous jetons une aumône méprisante... Ce vagabond errant sur les routes, la main tendue... Ce misérable makade suant son agonie sur un grabat d'hôpital... Et que de toutes les révoltes de son orgueil, de toutes les violences de ses passions, de toutes les ardeurs de ses convoitises, de toutes ses fautes, de tous ses crimes, de toutes ses souffrances, nous en sommes responsables devant Dieu et devant les hommes !

Ce fut un coup de foudre. Le comte, se levant tout à coup, les dents serrées, la voix sifflante, rugit :

—Que dites-vous ?

—Enfin la pierre s'émeut !... la statue s'anime ! poursuivit la comtesse en levant les yeux au ciel. Oui, responsables. Moi, parce qu'au lieu de veiller sur le dépôt sacré qui m'était confié, je l'abandonnais à des mercenaires. Vous ..

—Parlez donc, malheureuse !

—Vous !... Que sais-je ? A quelles ténébreuses besognes employez-vous votre existence depuis vingt ans ?... A quelle domination occulte obéissez-vous, qui vous fait errer par le monde ? Vous me reprochez ma tristesse : elle éclate au grand jour. Vous, quel redoutable secret vous ronge ? Quelles terreurs vous ont pâli, vieilli, cassé ? Impie, incrédule, blasphémateur, presque sacrilège, on vous a vu parfois frappant du front les dalles d'une église... Contempteur des hommes, vous vivez parmi eux cachant sous un masque d'insouciance joie les déchirements de votre âme... Il vous faut la lumière... Les ténèbres vous font peur !... On dirait que des fantômes hantent votre couche, et que le remords inexorable vous écrase... Et quand on pense aux fatalités qui se sont tout à coup déchainées sur votre famille, la parole de Dieu monte aux lèvres : "Caïn, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?"

Lancelot de Peyl porta les mains à sa face exsangue, poussa un grand cri, cri d'effroi, de rage impuissante, de honte et d'angoisse.

Il tourna sur lui-même, étendit les bras, et s'abattit comme foudroyé.

X

Jeunesse, printemps de la vie.

Esther et Noémie de Peyl étaient sœurs par le sang, par le visage et par l'âme. L'une ressemblait à l'autre, comme une rose à une rose fleurie sur la même tige. Leurs cheveux avaient le même reflet de cuivre sur leurs ondes crespelées, et dans leurs yeux bleus brillait le même regard, tantôt alangui et comme noyé de larmes,

tantôt resplendissant d'ardeur et d'audace juvénile.

Mais on ne souriait pas à les voir passer, graves et froides, n'ayant plus l'insouciance bruyante des fillettes, ni leurs rires perlés, ni leur gaieté sereine. Elles pâlis-saient de mélancolie et d'ennui, au fond de ce vieux palais, où ne pénétraient point les bruits du monde.

Elles allaient, d'un pas nonchalant sous les arbres du jardin : orangers séculaires, mouchetés de l'or des fruits et de l'argent des fleurs, sycomores aux feuilles poussiéreuses, acacias aux blanches grappes, lentisques et lataniers, épanouis en gerbe d'éventails verts.

L'allée contournait un parterre, où foisonnaient les fleurettes odorantes du printemps, et du sein de cette moisson rouge et bleue, jaillissait dans une vasque d'albâtre un filet d'eau pure, qui grésillait en gouttelettes et jetait sa fraîche rosée aux pétales de velours.

Sous un berceau de chèvre-feuilles et de jasmins, une vierge de marbre se dressait sur un piédestal chargé de guirlandes, et la blanche statue, dans cette niche sombre, apparaissait comme une céleste vision.

Lorsqu'elles revenaient, longeant la haute muraille de granit où la vigne vierge et la glycine entrelaçaient leurs arabesques, les yeux des deux sœurs se levaient vers une fenêtre de la maison voisine, ouverte sur un balcon, mais close d'une tente en toile rayée qui parfois s'agitait, comme si quelqu'un se fut caché dans cet abri aérien.

Esther et Noémie regardaient, toutes deux, puis leurs regards, sans qu'elles se fussent entendues, revenaient à l'autre fenêtre dont une main fluette soulevait parfois les rideaux de guipure, laissant voir derrière la vitre claire un visage pâle entouré de voiles noirs.

Silencieuses, elles glissaient sur le sable gris où le soleil découpait en dentelle déliée l'ombre des feuilles ; elles erraient ainsi, enlacées, les mains à la taille, souriant à leur pensée, du sourire triste des recluses.

—A quoi songes-tu ma sœur ? demanda soudain la douce Noémie.

—Et toi, mignonne, à quoi songes-tu ?

Leurs paupières à toutes deux s'abaissèrent, mettant sur leur prunelle d'azur chatoyant la frange de soie de leurs cils, et leur étreinte se fit plus étroite.

Ce fut l'aînée Esther qui reprit :

—Elle est bien belle, n'est-ce pas ? Eblouissante de jeunesse et de grâce ! Le bonheur met à son front une auréole... J'ai eu trop de plaisir à la voir.

—La princesse Cléonice ! murmura Noémie. Pourquoi n'a-t-elle pas voulu venir avec nous ? Elle doit être bonne : J'aurais été son amie.

—Oh non, s'écria Esther avec un éloignement farouche. Sais-tu ? Je ne veux pas qu'il y ait une amie entre nous. Nécessaire-

le même jour, nos destinées sont liées, nous avons le même cœur à nous deux... Ta tendresse est à moi, à moi seule !

Noémi posa sa tête sur l'épaule de sa sœur, caresse muette d'un enfant mutin.

—Et qui voudrait de l'amitié des demoiselles de Peyl ? reprit Esther avec amertume. Nous sommes nobles et riches, pourquoï le monde nous repousse-t-il ? Les autres jeunes filles vont aux fêtes, aux bals, à la cour : nous vivons solitaires. Toujours on s'est éloigné de nous... Jamais une caresse, jamais une parole amie ! Cette princesse, nous venions à son aide. Elle a préféré l'isolement à notre compagnie, quelque danger qu'elle pût courir, et son regard, son attitude, son sourire, et jusqu'à sa piété semblaient nous dire avec un insultant dédain : "Est-ce qu'on fréquente mesdemoiselles de Peyl ?"

—Ah ! s'écria Noémi en exhalant un long soupir, tu souffres, ma sœur !...

—Non, chérie puisque je rêve.

—C'est vrai : le rêve repose de la vie...

On a tout ce qu'on voudrait, on voit tous ceux à qui l'on pense. On oublie peines et tristesses... La vie en beau ! sans une larme... L'onde unie comme un miroir avec une ceinture d'iris violets où butinent les libellules... On devrait rêver toujours : on serait heureux ?

—C'est une fée, reprit Esther, en cueillant une branche de lilas blanc qui inclinait vers elle ses thyrses d'ivoire. C'est la reine Mab, frêle et mignonne, dans son carrosse fait d'un pétale de rose, traîné par des scarabées. Elle a le sourire d'un ange et la voix d'une sirène. Si gracieuse, et pourtant si fière !

—Sœur, peut-être y a-t-il une malédiction sur nous... Te souvient-il de notre enfance ? Que de longues années sans voir notre mère...

—Et quand nous paraissions devant elle, ses voiles de deuil nous glaçaient d'effroi ! Elle arrêtait sur nous son regard, implacablement dur, elle nous baissait froidement, et c'était comme si une statue eut mis sur notre front ses lèvres de bronze.

—Jamais un mot de tendresse... Jamais un sourire d'amour. Point de ces douces confidences que la fillette murmurait le visage caché dans le sein maternel. Mais toujours cette majesté hautaine, et la solennelle tristesse qui inspire l'épouvante et...

—Achève, sœur.

—Et la répulsion, s'écria Noémi en cachant son visage entre ses mains.

—Je l'aurais tant aimée ! J'avais soif d'effusions et de caresses. Que de fois j'ai pleuré, en pensant que ce cœur nous était à jamais fermé. J'enviais nos compagnes, que leurs mères paraient, et qui étaient si heureuses !... On nous oubliait au fond d'un couvent, et quand on nous on tirait, pour quelques heures, c'était pour nous faire subir le martyre de l'indifférence.

—Te rappelles-tu Sophie ? Quand sa

mère venait, chaque jour, quels cris de joie ! quels élans ! Comme elle se jetait à son cou, avide de la voir et de lui parler ?... Alors j'aurais voulu être la sœur de Sophie !

— Et Clémence ? Quand elle fut malade, sa mère s'installa à son chevet, et ne la quitta pas d'un instant pendant vingt jours et vingt nuits.

— Et quand on nous admit à la première communion ? Toutes les mères de nos amies étaient là, doucement émuës, en riches atours... Et nous ? Seules, comme deux orphelines.

— Parfois on nous appelait au parloir. Notre père nous y attendait, debout, sombre, l'œil fixe, le visage pâle. Il nous embrassait, s'informait de nos études, emplissait notre bourse, et partait, après nous avoir donné, et comme par politesse, un baiser distraît.

— Nous étions les Abandonnées !... Dès ce temps-là, on nous délaissait.

— Puis le retour : une vaste maison vide... mon père, soucieux ; ma mère, enfermée chez elle ; des serviteurs silencieux... Personne qui troubât cette solitude. Un tombeau ! où ne devait retentir ni rires ni chansons. Adieu, jeunesse !

Le store qui fermait la fenêtre de la maison remua. Noémi leva les yeux et rougit.

— Est-ce lui ? dit Esther.

— Qui, lui ? répondit Noémi, confuse.

— Petite sœur, je n'ai pas de secrets, moi !

— En aurais-je avec toi, Esther ? Quelquefois je rêve, et c'est tout !

— Quand il passe, il nous salue. Si le visage est le miroir de l'âme, à coup sûr il est de noble race, et possède un noble cœur.

— De qui parles-tu, Esther ?

— Méchante ! J'ai entendu son nom : Raphaël.

Noémi ne répondit pas, elle s'éloigna un moment de sa sœur, pour cueillir un bouquet de géraniums aux fleurs de velours, à l'odorant feuillage. Esther, à son tour, leva les yeux vers la fenêtre : une ombre s'estompait en noir sur l'étoffe rayée.

Les deux jeunes filles silencieuses, s'assirent sur un banc de mousse, sous un grand vieux figuier.

— Ma sœur, demanda Noémi ; n'as-tu jamais souhaité assister à une de ces fêtes dont nous sommes bannies ? Ce doit être beau ! L'harmonie, les fleurs, les lumières, les femmes brillamment parées...

— Les yeux s'en réjouissent, mignonne, mais le cœur en est-il plus satisfait ? Ce que je désire, moi, c'est la paix austère et profonde, le silence éternel et le repos laborieux... J'envie les pauvres Carmélites, et leur bure grossière, et les grilles qui les séparent à jamais du monde méchant où nous vivons.

— Toi religieuse, Esther ?

— Ma sœur, j'observe autour de moi, j'écoute, et j'ai peur. Il y a sur notre famille une terrible fatalité : peut-être un grand crime qui n'est pas expié. Je vouerais ma vie à Dieu, j'userais de mes genoux les dalles de l'église si ma pénitence devait racheter une âme au Seigneur... La joie, les plaisirs, le bonheur ne sont pas notre lot, ma chérie !...

— Je demande si peu ! murmura l'enfant attristée. Une maisonnette cachée sous des arbres, un petit jardin...

— Une fille de Peyl n'épouse qu'un gentilhomme, interrompit Esther. Si la noblesse confère des privilèges, elle impose des charges. Nous ne sommes pas libres : le devoir est d'obéir. J'avais tort, tout-à-l'heure : il ne faut pas rêver !

Noémi pencha la tête : deux larmes coulèrent sur ses joues pâles. Esther jeta sur elle un doux regard de compassion :

— Oh ! s'il était riche, s'il était noble !... murmura la jeune fille.

Un cri déchirant retentit jusqu'au fond du jardin : la fenêtre de l'appartement de la comtesse s'ouvrit avec fracas ; elle apparut, échevelée, sur le balcon, et criant d'une voix aiguë :

— Au secours ! au secours ! il se meurt !..

(A continuer.)

[Pour l'Album des Familles.]

QU'EST-CE QUE L'AMOUR ?

Elle le demandait à la brise légère
Qui baisait en passant ses cheveux et les fleurs,
A l'étoile du soir dont la douce lumière
Mettait sur son front pur de célestes lueurs.
Elle le demandait aux oiseaux du bocage,
Aux mille bruits confus qui montaient vers les cieux ;
Elle interrogeait tout, tout jusqu'au blanc nuage.
Mais rien ne répondait à son cœur anxieux...
On avait tant de fois prononcé devant elle
Ce mot, qui fait sourire et pleurer tour à tour...
Aussi la pauvre enfant jeune, enthousiaste et belle
Voulait enfin savoir : ce que c'est que l'amour !
Les yeux voilés de pleurs, elle effeuillait pensive
La rose, qui devait la parer pour le bal,
Et de son pas léger éveillait sur la rive
Comme un écho sentimental.

Le mystère profond, le cher et doux mystère
Va-t-il toujours rester sans clartés pour ses yeux,
Lui faudra-t-il puiser aux sources de la terre
Pour abréver son cœur ardent et curieux ?...
Non ! voici la réponse : au loin dans la vallée
Résonne tout à coup un chant suave et doux ;
Elle entend cette voix argentine et voilée
Et tombe à deux genoux.

Que lui dit la cloche pieuse
En sonnait l'Angelus du soir,
Quelle flamme mystérieuse
Alluma-t-elle en son œil noir ?

Ah ! la touchante mélodie,
Grave et légère tour à tour,
Venait à son âme ravie
De dire enfin ce qu'est l'amour !

Elle écouta la voix étrange
Avec un frisson de bonheur,
Croyant ouïr la voix d'un ange,
D'un bel ange consolateur.

La voix disait : l'amour est une fleur divine
A corolle d'albâtre, au parfum doux et fort.
C'est dans le cœur d'un Dieu que plonge sa racine
Et ce cœur tout puissant la défend de la mort.

Enfant, ne crois jamais aux amours de la terre,
C'est la fleur sans parfum, le soleil sans chaleur ;
C'est l'ivresse d'un jour, puis vient la froide pierre
Qui recouvre à jamais notre espoir de bonheur.

L'amour, ah ! ce n'est pas quand une âme frissonne
Sous un regard ému, langoureux ou brûlant !...
Ce n'est pas le baiser qu'on reçoit ou qu'on donne,
Non, ce n'est pas l'aveu timide et palpitant.

La fleur qu'on cueille à deux dans la verte prairie
Ou le serment sacré fait au pied de l'autel ;
Ce n'est pas, ce n'est pas la molle rêverie
Au lever gracieux de la lune de miel.

L'amour, ah ! c'est bien moins encor cette folie
Qui fait boire à longs traits aux coupes du plaisir,
Qui dégrade le cœur et bien souvent le lie
si fort, qu'un saint remords ne peut plus le saisir.

Va, détourne les yeux de ce pâle fantôme,
Je connais un amour pur et sans lendemain,
Devant lequel paraît comme un fragile atôme,
Ce pauvre sentiment qu'on nomme amour humain.

Enfant, tu veux savoir ce qu'est l'amour, contemple
Cette croix teinte encor de tout le sang d'un Dieu !...
Vois donc ce feu sacré que garde au foud du temple
Cette lampe qui veille en un coin du saint lieu !...

Voilà, voilà l'amour puissant et véritable,
L'amour qui seul, survit à la nuit du tombeau ;
L'amour qui s'échappa de son Cœur adorable
Quand le soldat en fit jaillir le sang et l'eau !

Ah ! de ce Cœur divin, dans une sainte extase,
Si ton cœur peut comprendre et goûter la douceur.
Ne cherche plus, enfant, ce bonheur qui t'écrase
C'est l'inénarrable bonheur !...

Laisse la fragile couronne
Que le monde voudrait t'offrir,
Ne touche à rien de ce qu'il donne
Et sois toujours prête à souffrir.

Car l'amour, c'est le sacrifice,
C'est le cœur pour toujours blessé.
Fidèle en dépit du supplice,
L'amour, c'est tout le sang versé !...

Le dévouement qui se consume
Nuit et jour auprès d'un chevet...
Flamme céleste qui s'allume
Au pied du glorieux gibet.

L'exil amer et volontaire,
L'obscur et pénible devoir,
La larme triste et solitaire,
Versée aux pieds du Christ. le soir !

Soudain, la cloche tut son tintement sonore
Et la voix s'envola sur l'aile du zéphyr,
Rêveuse, elle écouta longtemps, longtemps encore...
Mille étoiles paraient la voûte de saphir.
La fleur du bal, gisait à ses pieds effeuillée,
L'onde du clair ruisseau murmurait doucement :
Le vent du soir bruissait à travers la feuillée,
Deux larmes de ses yeux coulèrent lentement.
Elle les essuya par un geste superbe,
Sourit, posa sa main tremblante sur son cœur,
Cueillit en souvenir quelques mignons brins d'herbe
Et dit tout bas : Merci, Seigneur ! ! !.....

Un vaisseau s'en allait vers les terres lointaines,
Où l'arbre de la Croix naguère fut planté.
Tout en un coin du pont, un groupe de mondaines
Couvrait de ses regards la Sœur de Charité.
Deux yeux bleus scintillaient sous la blanche corquette,
Sur son front de vingt ans, brillait un pur rayon.
Elle partait gaiement, comme pour une fête,
Le regard lumineux fixé sur l'horizon...
Là-bas est le travail, là-bas est la souffrance,
Le martyr peut-être et la mort à son tour ;
Qu'importe, ils ne pourront amoindrir sa constance :
Elle sait maintenant ce que c'est que l'amour ! ! !

THÉRÈSE LANDE.

Rome, Janvier 1882.

[Pour l'Album des Familles.]

LE RETOUR DU PRINTEMPS FAIT AIMER LE BON DIEU.

(La terre est pleine de chansons.)

I

J'entendis, ce matin, entrouvrant ma fenêtre,
Un oiseau commencer son refrain matinal ;
Jo me sentis heureux en le voyant paraître,
Du retour du printemps il donnait le signal.
Près de lui voltigeait sa joyeuse compagne,
Il l'avait ramené au nid de leurs amours ;
Tous les deux s'en allaient gaiement dans la campagne
Chercher leur lit de mousse où l'on s'aime toujours...
Et bientôt, pour nourrir ce gentil Rouge-Gorge,
Les laboureurs devront ensemer leurs champs.
Pour les récompenser d'un grain de mil ou d'orge
L'oiseau dès le matin fait entendre ses chants.
Ce barde leur dira, dans sa chanson joyeuse :
Le secret du bonheur que l'on cherche en tout lieu
Pour tout homme de bien, toute âme généreuse,
C'est d'aimer le bon Dieu.

II

Le soleil est plus doux à l'horizon d'opale,
La neige a disparu sous ses rayons brûlants ;
Déjà nous le voyons, dès l'aube matinale,
Nous sourire à travers nos rideaux transparents.
La joie est revenue à la nature entière,
Avec les vents du nord sont partis nos regrets,
Le ciel de la patrie a sa splendeur première,
On voudrait que ces jours ne finissent jamais.
Comme on se sent heureux de chérir l'existence !
Notre vie est si belle, et le bon Dieu si bon !
Comme ils sont oubliés tous ces jours de souffrance,
Pour ces jours de bonheur dont le Ciel nous fait don.
Pourtant avec l'hiver, reviendra la misère,
Bientôt aux jours de joie il faudra dire : Adieu —
Puisqu'il en est ainsi, que tout passe sur terre,
N'aimons que le bon Dieu.

III

L'enfant que le Seigneur a commise à ma garde
 Se tenait près de moi quand j'écrivis ces vers,
 Et pressant mon épaule, elle me dit : "regarde"
 "Comme ce vent de l'Est berce ces rameaux verts.
 " Bientôt avec l'Été nous reverrons les roses,
 " Les fleurs voudront renaître aux baisers du zéphir,
 " Mais elles passeront ainsi que toutes choses,
 " Tout ce que nous aimons, tôt ou tard doit mourir."
 Pendant que j'écoutais cette voix familière,
 L'oiseau ne chantait plus, tout prêt à s'envoler...
 L'enfant resta pensive, alors sous sa paupière,
 Emu soudain je vis une larme perler...
 Oh ! c'est qu'elle songeait, hélas ! qu'il vient une heure,
 Où les meilleurs amants doivent se dire adieu...
 Afin de nous revoir, puisqu'il faut qu'on meure,
 Aimons bien le bon Dieu.

IV

N'importe, en attendant que l'hiver reparaisse
 Jouissons du présent,
 De s'attrister d'avance il n'est rien qui nous préserve,
 Chanter vaut tout autant.
 Car c'est un chant d'amour que toute la nature
 Semble dire au Seigneur :
 On dirait qu'à travers sa riante verdure
 Elle montre son cœur.
 Que l'oiseau chante donc sa joyeuse romance
 Sous le ciel le plus beau !
 Que partout l'on respire un air plein d'espérance
 Et qu'un soleil nouveau
 Nous donne chaque jour des aurores nouvelles !
 Mais ne savons-nous pas
 Hélas ! que de tout temps les choses immortelles
 Ne sont pas d'ici-bas ?
 Cependant, sachons bien tous prendre un air de fête,
 Saluons le Ciel bleu ;
 Le retour du printemps, pour quiconque est poète,
 Fait aimer le bon Dieu.

CHARLES OUMET.

Ottawa, 19 mars 1882.

A LEON XIII.

D'un trône à peine vide héritier magnanime,
 O toi par qui le ciel vient de sécher nos pleurs,
 Léon treize, reçois l'hommage de nos cœurs :
 Comme aux jours du grand Pie, un seul qui les anime :
 L'amour du divin Cœur et du Pontife-Roi ;
 Car le Pape, à nos yeux, de quel nom qu'il se nomme,
 C'est le Christ sur la terre ; et tous les vœux qu'à Rome
 Pie a reçus de nous, vont remonter vers toi.
 Que ton règne ait du sien la durée et la gloire ;
 Mais qu'il marque autrement sa place dans l'histoire.
 Le sien eut pour berceau des palmes et des fleurs,
 Et s'éteignit, hélas ! au milieu des épines :
 Puisse ton règne, éclos parmi tant de douleurs,
 Se couronner de fleurs et sauver nos ruines !

UN MISSIONNAIRE.

A une tête de Mort.



Squelette, qu'as-tu fait de l'âme ?
 Foyer, qu'as-tu fait de ta flamme ?
 Cage muette, qu'as-tu fait
 De ton bel oiseau qui chantait ?
 Volcan, qu'as-tu fait de ta lave ?
 Qu'as-tu fait de ton maître, esclave ?

Comme une souveraine avec toute sa cour,
 Une âme t'habitait ; son cortège d'amour,
 D'espoir chantait, pleurait, et peuplait son domaine ;
 Tu n'es plus qu'un désert : le lézard sous ton front
 S'établit ; l'âme a fui : le frère moucheron
 S'introduit librement dans son château de reine.

Étais-tu femme et belle avec de longs cils noirs,
 Des fleurs dans les cheveux, souriant aux miroirs ;
 Grand seigneur, dépassant les têtes de la foule ;
 Jeune homme, et délirant pour des yeux bruns ou bleus ?
 On ne sait : tous les morts se ressemblent entre eux ;
 La vie a cent aspects, le néant n'a qu'un moule.

Débris dans les débris, crâne blanc et hideux,
 Edifice montrant ta charpente à nos yeux,
 Miroir brisé de l'âme où rien ne se reflète ;
 Le passant qui te voit sans lèvres, sans regard,
 Sans chair, demande : Où donc est l'homme ? un peu plus tard
 Il va se demander : Où donc est le squelette ?

C'est pitié ! ! ! reste-là, regarde les passants ;
 Oh ! reste, dis néant aux heureux, aux puissants.
 Celui qui t'exposa dans son joyeux domaine,
 A pensé que tes os parleraient haut et fort ;
 Il vient d'écrire avec une tête de mort
 Son traité sur l'orgueil et la misère humaine.

Ton âme a fuit là-haut, vers la cité des cieus,
 Aux mille portes d'or, aux escaliers de feux ;
 Elle est là, contemplant dans une sainte extase
 Le soleil dans sa force et Dieu dans sa splendeur.
 Toi, tu n'es que ruine et cendre : le Seigneur,
 Quand il a pris l'encens, laisse tomber le vase.

ANNAÏS SÉGALAS.

Maximes et Pensées.

Pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour
 n'en pas craindre la suite ?

BUFFON.

Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux
 mondes.

Bernardin de SAINT-PIERRE.

Voulez-vous combattre efficacement la théorie du socialiste ;
 présentez la doctrine chrétienne.

L'abbé J. S. RAYMOND.

Archeologie.

[Pour l'Album des Familles.]

LES

CATACOMBES DE ROME.

(Suite.)

III

ARCO-SOLIA — CUBICULI.



côté des loculi ordinaires, on en rencontre d'autres que leur forme a fait appeler *arco solia*, monuments arqués. Tandis que les premiers ne sont que des enfoncements pratiqués le long des galeries, ceux-ci sont de véritables tombeaux creusés dans les parois.

Les anciens appelaient *solum* les urnes de marbre ou de terre cuite où l'on ensevelissait les morts ; chez les premiers chrétiens, on désigna sous le même nom le sarcophage placé au-dessous de l'autel et qui contenait des reliques de martyr. Mais ce mot (*solum*) ne pouvait exprimer à lui seul la nature du mouvement arqué, qui n'est pas une urne isolée et mobile, mais bien un tombeau ouvert dans la roche des corridors ou des cubiculi des cimetières.

On comprend que pour creuser dans les parois des galeries un sépulcre de cette sorte, le fossoyeur devait auparavant ouvrir au-dessus, dans le flanc du rocher, une tranchée qui lui fournit la place nécessaire, soit pour se mettre à l'œuvre, soit pour introduire le cadavre ou fixer sur ce sarcophage la table de marbre qui devait le fermer. Ces espaces vides qui sont au-dessus de ces tombeaux étant toujours creusés en arc, on a donné au monument tout entier le nom d'*arco-solum*.

Ces tombeaux, plus distingués et plus coûteux, appartenaient à des chrétiens riches ou aisés qui les préparaient à leurs frais pour eux, leurs parents, quelquefois leurs amis, ce qu'ils avaient toujours soin d'indiquer sur les inscriptions afin qu'on ne crut pas que l'Eglise eût été pour rien dans ces dépenses, et qu'elle eût ainsi favorisé le luxe de quelques-uns de ses membres. Ces *arcosolia*, affectés à la sé-

pulture des simples fidèles, étaient en général distribués le long des galeries. Mais ceux qui recevaient les corps des martyrs étaient creusés aux frais de la communauté chrétienne, dans les chapelles ou basiliques souterraines dont nous parlerons ci-après. Comme leurs arcs avaient une plus grande ouverture et occupaient quelquefois tout un côté de la basilique, on pratiquait des loculi ordinaires, où les premiers chrétiens obtenaient à grands frais la sépulture, afin de reposer le plus près possible des martyrs : c'est ce qu'on a appelé être enseveli *ad sanctos, ad martyres*.

Il ne paraît pas que cette dévotion de partager presque les tombeaux des confesseurs de la foi, ait existé avant le IV^e siècle : Saint-Damase refusa cet honneur pour lui-même ; aurait-il approuvé pour d'autres ce qui lui semblait une profanation ? D'ailleurs on ne trouve pas cela dans les plus anciennes catacombes, et les peintures qui ornent ordinairement les *arcosolia*, les ouvrages en maçonnerie dont l'intérieur du monument est recouvert, prouvent assez le respect des premiers chrétiens pour ces lieux sacrés.

Ce qu'on peut remarquer ici, c'est le progrès des idées nouvelles dans les esprits jusque-là prévenus d'orgueil, et qui, d'après les coutumes de leurs ancêtres, devaient faire de leur mort le dernier épisode de la gloire humaine ; gloire non plus célébrée par de serviles adulateurs ou les apothéoses du Sénat, mais écrite sur le marbre, et transmise à la postérité par des monuments dont le temps a depuis fait des ruines. Les Patriciens, les Sénateurs, devenus serviteurs de Jésus-Christ, préférèrent le silence des catacombes aux bruits de la Voie Appia. Leur tombe est plus glorieuse auprès de celle d'un martyr inconnu qu'à l'ombre des mausolées impériaux.

Après les loculi ou tombeaux ordinaires, et les *arcosolia* ou tombeaux des riches, il nous reste à décrire un troisième genre de monument qui offre encore plus d'intérêt. ce sont les *cubiculi*, (petites chambres ;) ils sont disséminés le long des couloirs avec lesquels ils communiquent par une porte étroite, mais assez haute pour y pénétrer facilement. Ils varient beaucoup de dimensions et d'architecture ; la plupart ont des formes quadrilatérales, il y en a aussi de polygonales et même de rondes. Mais, ici, la main du fossoyeur a fait plus que de creuser dans le tuf ou la pouzzolane ; elle a revêtu de stuc et de ciment les parois des cubiculi, posé des architraves, élevé des colonnes dans les angles principaux, sculpté des chapiteaux ; façonné des voûtes et couvert de peintures symboliques ces demeures souterraines.

Les *cubiculi*, moins fréquents que les *arcosolia*, sont cependant assez nombreux ; on en compte soixante dans le cimetière de Sainte-Agnès (catacombes de Sainte-Agnès et Ostriennes). Quelques-uns re-

covaient le jour par une ouverture donnant sur la campagne ; mais la plupart n'étaient éclairés que par des lampes en métal ou de terre cuite. Plusieurs de ces luminaires ont été retrouvés à leur place primitive ou incrustés dans de petites niches, ou bien encore posés sur des consoles de marbre ou de briques. Au fond du *cubiculum*, ordinairement terminé en abside, et sur les côtés eux-mêmes, si les dimensions le permettaient, on creusait dans des *arco-solia*, que nous avons décrits, les tombes des martyrs. C'est dans le fond de ces *arco-solia*, avons-nous dit, que la coutume s'était introduite d'ouvrir des loculi ordinaires pour les chrétiens de distinction quand ils briguaient l'honneur de reposer près des martyrs. Dès le principe, les *arco-solia* restaient intacts ; on ne pratiquait des loculi que dans les parties laissées libres du *cubiculi* ; l'appartement réalisait alors toutes les conditions d'une chambre funéraire destinée à la sépulture d'une famille. Les membres, pour que la mort ne les séparât point, s'y donnaient rendez-vous près des restes précieux d'un martyr, en compagnie duquel ils attendaient le jour de la résurrection et participaient plus spécialement à ses faveurs. C'était, en effet, l'objet d'une bien légitime ambition pourvu qu'on ne tombât pas dans l'excès blâmé par Saint-Damase, c'est-à-dire qu'on se fit enterrer dans l'*arco-solum* même du martyr. Autant le paganisme mettait de zèle à réunir près des tombeaux de grands hommes ceux qui pouvaient se payer ce luxe, autant les chrétiens devaient désirer qu'on leur permit de reposer près de leurs frères, quand par leurs vertus héroïques ou leur glorieuse mort ils avaient mérité les suffrages de l'Eglise.

Tel était l'empressement pour ce genre de sépulture, que quand le *cubiculum* n'était pas assez spacieux pour recevoir tous les membres de la famille, on creusait en dehors de son enceinte un certain nombre de loculi, en ayant soin d'indiquer par une inscription qu'ils appartenaient à la sépulture collective du *cubiculum* voisin. D'autres fois, quand tout l'espace était occupé dans ces chambres funéraires, s'il survenait d'autres morts dans la même famille, on ouvrait pour eux de nouveaux loculi sans avoir égard aux peintures dont ces hypogées étaient décorés. C'est ainsi qu'ont péri les fresques les plus remarquables de quelques chambres, et notamment dans le cimetière de Pretextat, nouvellement découvert.

Il y a six *cubiculi* qui comprennent jusqu'à soixante loculi d'inégales grandeurs, rangés en dix étages et plus de cent corps, tant d'enfants que d'adultes, pouvaient y recevoir la sépulture.

Le mot *cubiculum*, pour désigner des chambres sépulchrales, est exclusivement chrétien ; les païens ne l'employaient que pour les appartements des vivants. Ce nom était d'ailleurs en harmonie avec le nom de la nécropole, qu'on appelait *cæ-*

meterium ou dortoir, et la cérémonie des funérailles qui était la déposition—*depositio*—acte de dépôt. Les premiers fidèles avaient horreur de la sépulture avec les païens; leur dépouille mortelle devaient dormir en paix au tálieu de celles de leurs frères et attendre dans ces cubicoli—chambre où l'on dort—le jour éclatant du réveil. Ainsi, en considérant le nom de ces appartements, les inscriptions qui en indiquent les propriétaires, l'usage qu'on en faisait, on se conviend qu'un plus ou moins grand nombre de ces chambres sépulchrals étaient creusées aux frais et à l'usage de certaines familles. Cependant la grande institution des cinetières avait été inspiré non par l'esprit de famille mais par le sentiment nouveau de la fraternité chrétienne de tous les fidèles dans la foi, l'espérance et la communion de l'Eglise. Mais gardons-nous de croire que la pensée d'une distinction honorifique ou d'un privilège purement humain ont inspiré l'idée des cubicoli. L'Eglise y priaît le jour des funérailles; on y renouvelait de semblables cérémonies aux anniversaires de la déposition: c'étaient ces prières que les chrétiens désiraient après leur mort pour eux, leurs familles et leurs amis. Il y avait en outre, le plus souvent, dans les arco-solia de chaque cubiculum un ou plusieurs martyrs dont on célébrait chaque année le jour glorieux, non de la mort, mais de leur naissance dans le Christ (*natalis dies*). On offrait le saint Sacrifice sur ces restes sacrés; on chantait des hymnes et des cantiques, ce qui, à certaines époques de l'année, faisait des tombeaux de ces martyrs des centres de prières ferventes et de pieux pèlerinages. On comprend alors l'importance qu'attachaient, au privilège d'être ensevelis dans ces lieux vénérés, les chrétiens assez riches pour en payer la construction et veiller sur leurs ornements.

Il est certain que même dans les temps de paix, on célébrait les anniversaires des martyrs dans les cubicoli où reposaient leurs corps. En effet, outre les témoignages historiques dont nous n'avons pas à parler ici, la seule inspection des monuments suffit pour donner un fondement solide à ce fait. A côté des arco-solia, placés au fond des chambres sépulchrals, nous trouvons quelquefois la chaire du pontife taillée dans le tuf et restée inséparable de la parois à laquelle elle avait été adossée, des supports également taillés dans la pierre où l'on déposait, soit des grands vases d'huile qu'on faisait brûler en l'honneur du martyr, soit les objets liturgiques connus alors et dont on se servait dans les cérémonies. La célébration anniversaire du sacrifice eucharistique sur les tombeaux même des martyrs faisait ainsi de tous ces cubicoli de familles comme autant de vraies chapelles, dont un sarcophage était l'autel et les tombes illustres qui l'environnaient les ornements et le décor.

IV

CRYPTES ET BASILIQUES

Dans les temps de persécution, les cubicoli prenaient un autre aspect; ils devenaient les succursales des églises souterraines qui forment dans les catacombes un quatrième genre de monument et servaient aux exercices du culte quand les circonstances critiques, où l'Eglise se trouvait souvent dans ces temps d'épreuves, empêchaient de les faire au dehors. Ces églises, d'ailleurs assez nombreuses, où les fidèles se réunissaient pour la célébration des saints mystères, la réception des sacrements et l'exercice de la psalmodia différaient assez des simples cubicoli. Elles se composent ordinairement de deux chambres, une pour chaque sexe, et qui sépare le couloir de circulation ou galerie. Elles étaient affectées aux assemblées pour les synodes proprement dits, avaient au centre un autel isolé afin de laisser libre au fond de l'abside la place de la chaire épiscopale. Nous avons nous-mêmes constaté cela plus d'une fois; notamment aux catacombes Ostiennes où l'on peut visiter la crypte dans laquelle l'apôtre Saint Pierre aurait administré le baptême et enseigné les fidèles, la chaire sur laquelle il se serait assis, et la source ou plutôt le récipient dont il aurait puisé l'eau pour baptiser.

Ces Eglises portent le nom de cryptes ou de basiliques, suivant leurs dimensions.

Les premières, qu'on pourrait confondre avec les cubicoli, n'étaient pas des sépultures de familles; elles en différaient par l'origine; elles n'étaient aux frais d'aucun particulier; par les dimensions ordinairement moins étroites, par l'usage, elles servaient à la réunion des fidèles et à la célébration des saints mystères. Elles étaient pour cela plus spacieuses, plus élevées et toujours doubles pour la séparation des deux sexes. Leur entrée est quelquefois en cintre ornée de deux pilastres avec des chapiteaux d'une certaine élégance.

Les Eglises ou basiliques (1) ont des

(1) *Basiliques*—Ce mot est d'origine païenne, il désignait sous les Romains un vaste édifice public, élevé dans le forum ou près de cette place. Il servait de lieu de réunion pour les marchands et ceux qui faisaient des affaires, aussi bien que de Cour de Justice; il répondait aussi, sous beaucoup de rapports à la fois, à un tribunal de commerce, à un hôtel-de-ville et à nos bourses modernes. On voit encore à Rome les ruines de la basilique Julienne, construite par Jules César, au pied du Capitole, à droite du forum; celles de la basilique Trajane, au forum Trajan, enfin deux arches gigantesques de la basilique Constantinienne, élevée en l'honneur de Maxence, qui n'eut pas le temps d'en faire la dédicace, et offerte à Constantin qui la consacra au vrai Dieu. On ne donna ce nom aux Eglises que lorsque ce prince, devenu chrétien, eut concédé aux évêques plusieurs autres basiliques profanes et eut élevé lui-même plusieurs temples sur leur modèle, comme Saint-Jean de Latran, Saint-Pierre, Sainte-Croix de Jérusalem.

dimensions plus considérables et présentent un intérieur analogue à l'idée des basiliques primitives. Outre l'arc triomphal, le presbytère ou chœur, la cathédra (1), la forme absidale du chovet et le canal, elles avaient encore assez d'espace pour le déploiement des cérémonies et les splendeurs d'un culte tel que pouvait être en de pareils lieux et durant de sanglantes persécutions.

On a cru longtemps que non-seulement le nom, mais aussi les types des premières églises chrétiennes avaient été empruntés aux monuments profanes. Il n'en est rien. L'étude attentive des catacombes a modifié là-dessus l'opinion des archéologues, et il est maintenant à peu près certain que les chapelles souterraines qu'on y rencontre ordinairement moitié creusées dans le roc, moitié construites avec des briques et du ciment, ont servi de modèle aux premiers édifices chrétiens. Il est facile de s'en convaincre en comparant ce que l'on trouve dans les catacombes avec la basilique de Saint-Clément de Rome qui, d'après l'archéologie, a la mieux conservé l'antique forme de nos monuments religieux. C'est dans ces égyptes sacrées que l'art chrétien, comme le symbolisme chrétien, aurait donc pris naissance. Cette observation n'est pas inutile; la foi nouvelle ne faisait pas seulement des hommes nouveaux, mais elle creusait plus profondément encore l'abîme qui la séparait du monde païen en laissant à celui-ci, dès le principe, avec ses membres tarés, ses sciences, sa littérature, ses arts, sa politique. Non que l'Eglise répudiât la culture intellectuelle, mais c'était pour la mettre en harmonie avec l'idéal divin dont elle était l'interprète, et défendre au génie de l'homme d'être sceptique dans sa pensée, servil dans l'autorité, réaliste et impur dans les lettres et les arts.

Nous l'avons dit, ces églises étaient les lieux de réunion pour nos pères persécutés. C'étaient donc là qu'ils venaient furtivement par des chemins détournés, le soir ou de grand matin, ces chrétiens de tout sexe et de toute condition dont le monde n'était pas digne, et qui s'estimaient eux-mêmes comme des voyageurs sans demeure fixe ni avenir, ne voulant de la vie que dans l'espoir d'être martyrs. C'é-

(1) *Cathedra*—Siège où dès le berceau de l'Eglise l'évêque avait coutume de s'asseoir pour présider à l'assemblée des fidèles et leur adresser la parole de Dieu, pour conférer les SS Ordres et consacrer les évêques. La plus ancienne et la plus vénérable de toutes les chaires, est celle d'où l'apôtre Saint-Pierre enseignait les premiers fidèles dans la maison du sénateur Pudens. Elle est au fond de l'abside de la basilique de Saint-Pierre, au Vatican, exposée au-dessus du trône du Saint-Pontife et soutenue par les statues colossales des quatre grands docteurs: Saint-Ambroise, Saint-Augustin, Saint-Athanaso et Saint-Chrysostôme. Cette chaire à la forme des chaires curules des Romains elle est en bois et des incrustation d'ivoire représentent les travaux d'Hercule.

taut là qu'ils priaient, ces ennemis du genre humain (1), dont une maxime fervente était de s'aimer les uns les autres, de ne faire de mal à personne, d'excuser leurs persécuteurs, d'être à l'égard de tous justes et charitables, tandis que les amis et les protecteurs de l'humanité d'alors nourrissaient de leurs vieux serviteurs les poissons de leurs viviers (2), élevaient de somptueux édifices en récompensant d'un misérable morceau de pain les sueurs de l'esclave, éclairaient avec des hommes vivants, enduits de suif et de graisse (3), en guise de torches, les allées de leurs jardins, commandaient sans contrôle, condamnaient sans raison, exécutaient sans pitié, sans miséricorde. Ils accusaient les chrétiens d'adorer, soit une tête d'âne, soit un crucifié et de se livrer ensuite à des turpitudes inouïes (4). La première accusation n'est qu'une absurdité; et d'ailleurs les païens eux-mêmes qu'adoraient-ils? S'ils n'avaient pas déifié comme les Egyptiens, les oignons, les crocodiles, n'avaient-ils pas déifié l'infidélité conjugale dans Jupiter, le vol dans Mercure, la force brutale dans Hercule, la débauche dans Vénus, l'homicide dans Saturne? Était-il plus pire l'encens offert à Néron ou brûlé dans le temple de Faustine?... Quand à l'adoration du crucifié, les chrétiens n'avaient rien à répondre; mais si pour les païens le crucifié n'était qu'un inconnu dont ils ne jugeaient la valeur que par le genre de supplice, il était pour les fidèles le fils de Dieu rédempteur du monde, revêtu de notre humanité pour nous donner des preuves sensibles de son amour, et pouvoir mourir enfin sur la croix, terme ultime de cet amour poussé jusqu'à l'abîme, puisqu'il avait dit lui-même qu'on ne pouvait aller plus loin qu'en donnant sa vie pour ceux qu'on aime. Les chrétiens venaient donc dans les catacombes pour se revoir, s'encourager, prier et recevoir les sacrements. Les vierges y étaient consacrées à Dieu, et promettaient devant le Pontife de n'avoir jamais pour époux, que Celui qui se donne lui-même le nom vis-à-vis des âmes pures et chastes. C'était la réponse à cette autre calomnie des païens, que les chrétiens, dans leurs mystères, ne tenaient compte d'aucune loi de la nature, comme si la plus belle page de l'antiquité profane, surtout dans les siècles dont nous parlons, eut été celle de ses mœurs!

C'était, enfin, dans ces mystérieux réduits que se faisaient souvent les derniers adieux; on se donnait le baiser de paix;

(1) Néron n'ayant pu faire croire que les chrétiens étaient les auteurs de l'incendie de Rome, légifima son Edit de proscription en les faisant déclarer les ennemis du genre humain.

(2) C'était une mesure économique à l'usage de Caton.

(3) Ce supplice fut appliqué la première fois par Néron.

(4) On peut voir d'autres détails dans Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, article-calomnieux.

et à chaque séparation, le rendez-vous était au ciel, puisque la réunion du lendemain devenait incertaine pour beaucoup de fidèles déjà désignés aux persécuteurs.

On ne saurait exprimer l'émotion dont l'âme est saisie quand on parcourt du regard ces lieux où l'Eglise, proscrite du milieu d'une société trop corrompue pour la comprendre et l'aimer, trop forte pour ne pas la combattre, condamnée à vivre trois siècles dans les entrailles de la terre, comme son divin fondateur y avait reposé trois jours, jetant les bases de son immortelle existence et se préparant dans les craintes et de perpétuelles alarmes à la conquête du monde.

Ainsi se vérifiait la parole du Maître, dont le tombeau avait été glorieux:

"Vous serez à cause de moi, hais du monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde." En effet, si de ces lieux où reposent les premiers héros de la foi, notre pensée remontant les siècles, va retrouver les maîtres du monde romain, se faisant élever des autels, donnant au christianisme une chasse que leur formidable puissance rendait terrible, élevant même des monuments pour attester la destruction de la foi du galiléen, on se demande ce que sont devenus ces dieux humains, où reposent leur cendre, quel historien fait leur éloge ou garde leur souvenir autrement que par le récit de leurs vices. Tandis que l'Eglise respirait à peine sous les pieds de ses tyrans qui l'écrasent, non-seulement leur échappe, quoique meurtrie, mais reparait avec Constantin sur cette terre arrosée du sang de ses martyrs, qui est le sang de ses veines et de son cœur, renverse d'un coup les faibles Césars qui l'étreignent encore, s'empare de leurs temples et plante bien haut, sur le roc, cette croix qu'à l'avenir plus un tyran ne peut atteindre et contre laquelle viennent se briser ou s'abattre, depuis quinze siècles, plus de cent querelleurs insensés, rois, conquérants, diplomates, écrivains. C'est toujours la parole du Maître: *Sed confidite ego vici mundum*: "Que le monde revienne au combat, l'arrêt de sa défaite est toujours porté.

CH. BORNEL.

Rome, février 1882.

Maximes et Pensées.

Une constante fidélité dans les petites choses est une grande et héroïque vertu.

(Saint-Bonaventure.)

* *

La réflexion est l'œil de l'âme avec lequel elle découvre la lumière et la vérité.

(Saint-Félix.)

Reproduction.

[Pour l'Album des Familles.]

BRIEF EXPOSÉ

DES

GUERISONS MERVEILLEUSES

OBTENUES PAR L'INTERCESSION DE LA

Venerable Mère Marie de l'Incarnation,

Première Supérieure des Ursulines de Québec.

Guerisons diverses.

(Suite.)

XXVII

Québec, 20 février 1867.



Aujourd'hui est venue à notre parloir madame Isaac Fullerton de Québec, rue Saint-Jean, témoignant de sa guérison comme il suit. Depuis sept semaines elle était tout à fait percluse de la main droite, ne pouvant s'en servir en aucune manière. Cette main, qui était enflée, surtout aux articulations, ne pouvait ni se fermer ni s'ouvrir, et la douleur se répandait dans tout le bras et l'épaule. De plus, elle avait souffert tout l'hiver d'un mal d'oreilles, parfois si violent, qu'elle ne savait que faire.

Avant entendu parler de l'eau du tombeau de notre vénérable Mère, elle en fit demander par sa fille, qui fréquente notre externat. Elle se procura aussi la prière: *C'est par le Cœur de mon Jésus.....*, que l'on a traduite en anglais et imprimée, et elle commença une neuvaine. Dès la première application de l'eau, elle s'aperçut que sa main s'assouplissait, et elle le fit remarquer à son mari. Vendredi, 15 février, dernier jour de la neuvaine, sa main, son bras et son épaule étaient parfaitement guéris; aucune douleur ni raideur quelconques ne restaient.

Le mal d'oreilles, malheureusement, ne s'était pas ressenti de cette guérison, et hier, mardi 19 février, madame Fullerton en souffrait cruellement. Il s'était même formé, depuis quelques jours, une tumeur

à la partie supérieure de l'oreille droite. Dans l'après-midi, son mari lui dit : Mais l'eau qui vous a guéri le bras, vous guérira tout aussi bien les oreilles; pourquoi ne pas vous en servir? En effet, madame Fullerton n'avait pas eu l'idée d'appliquer cette eau ailleurs que sur sa main. Sa première pensée fut qu'elle n'en avait plus; mais en trouvant encore quelque peu dans la fiole, elle s'en toucha l'oreille. Aussitôt elle éprouva, dans les deux oreilles et dans toute la tête, une chaleur si extraordinaire, qu'elle en fut comme hors d'elle-même. Mais cette sensation ne dura qu'un instant, et toute douleur cessa. Dieu soit loué, s'écria-t-elle, je suis guérie! je ne sens plus de mal! Son mari s'étant approché pour lui examiner l'oreille, jeta à son tour un cri de surprise et d'admiration; la tumeur même avait disparu avec la douleur.

Maintenant, ajouta madame Fullerton, je suis parfaitement guérie; je ne sens de mal ni aux bras, ni aux oreilles, ni à la tête, et je le dis avec reconnaissance: c'est la sainte Mère Marie de l'Incarnation qui m'a guérie.

XXVIII

Mademoiselle Bilodeau, institutrice à la Rivière-Noire, paroisse de Saint-Agapit, nous fit, le 29 août 1867, la déclaration suivante:

"Sur la fin de mai dernier, on amena à mon école Marie Côté, enfant de 12 ans, me demandant de la disposer à la première communion et à la confirmation. L'enfant était conduite par sa tante et marchait péniblement, ses yeux paraissaient dans un triste état. On me dit qu'il y avait déjà cinq ans qu'elle était aveugle, par suite de la petite vérole, et que depuis ce temps elle avait souffert le martyre, surtout l'hiver, où l'inflammation augmentait.

"Ne pouvant me persuader que le mal fut aussi grand, je priai sa tante de la conduire à la chapelle et de tâcher de lui faire distinguer l'autel et le tabernacle, afin qu'elle pût mieux comprendre les explications qu'elle entendrait; car on me disait qu'elle n'avait jamais vu d'église, qu'elle n'était même jamais entrée dans aucune, ses parents demeurant à plus d'une heure et demie du chef-lieu de la paroisse et n'ayant pas de voiture.

"Marie fut conduite à la chapelle, mais on me la ramena en disant qu'elle n'avait rien aperçu, pas même la grande statue blanche de la Sainte-Vierge. J'examinai alors de plus près les yeux de la petite malade. La peau au-dessus des yeux était livide et bleuâtre; en d'autres endroits, aux paupières surtout, elle était rouge et enflammée. L'œil lui-même n'offrait aucune apparence de pupille, d'iris ou de cornée; c'était un mélange de taches rouges, blanches et noires qui faisaient horreur. Les deux yeux étaient dans le même état.

"On me dit que M. le docteur Morin, qui avait examiné les yeux de l'enfant dès le commencement, avait déclaré le mal incurable; que M. le Curé de Gaspé en avait dit autant et exhorté les parents à la soumission à la volonté de Dieu. Deux Pères Trappistes, qui avaient passé par l'endroit l'été précédent, avaient également dit aux parents de se résigner, qu'un miracle seul pourrait rendre la vue à leur enfant.

"Eh! bien, dis-je alors à la petite, je connais une sainte qui peut faire ce miracle! Si tu la pries avec ferveur, elle te fera certainement voir claire pour ta première communion. Je lui donnai un peu de l'eau du tombeau de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, lui disant de s'en mettre chaque jour une goutte dans les yeux, et de dire trois *Pater*, trois *Ave*, trois *Gloria Patri*, et trois fois: Bienheureuse Mère Marie de l'Incarnation, obtenez ma guérison.

"Les premiers jours de la novaine, les souffrances de l'enfant s'accrurent tellement qu'elle ne savait que faire. Jè lui dis de ne pas se décourager, que c'était un signe que la sainte Mère agissait sur elle et allait la guérir, de redoubler de prières à proportion de l'augmentation de ses douleurs. La petite malade, que je faisais asseoir à côté de moi pour les explications du catéchisme, répétait presque sans cesse ses prières et son invocation.

"Le troisième ou quatrième jour, comme il y avait une messe extraordinaire (la Rivière-Noire n'est qu'une mission, et d'ordinaire la messe ne se dit qu'une fois le mois), la tante y conduisit la petite malade. L'enfant souffrait une douleur extrême: cependant elle répétait ses prières avec une nouvelle ardeur; elle demandait avec instance à la Mère de l'Incarnation de lui faire voir du moins la grande statue de la Sainte-Vierge.

"Tout à coup, vers la fin de la messe, quelque chose lui dit de lever les yeux. Elle les leva et aperçoit comme une forme blanche. Tout sentiment de douleur a disparu. Elle regarde, puis regarde encore. Il me semble, dit-elle, qu'on me débrouillait les yeux à mesure que je regardais la statue. C'est la Sainte-Vierge, se dit-elle. Et, toute transportée, elle se met à décrire à sa tante tout ce qu'elle aperçoit autour de la statue et sur l'autel, aussi étonnée que réjouie à la vue des objets qui se présentent à elle.

"L'enfant sort de l'église dans des sentiments de joie inexprimables. Elle est mise à l'épreuve de mille manières, mais il n'y a pas à en douter, le miracle est accompli! Elle vient seule à l'école, s'en retourne d'un pas aussi sûr que ses compagnes; elles les devance même.

"Au reste, le changement qui s'était opéré dans ses yeux disait assez le prodige. Ils étaient devenus parfaitement clairs et limpides, l'œil gauche seulement retenait à la cornée quelques traces de rougeur,

mais qui n'affectaient en rien la vision, et qui s'effacèrent d'eux-mêmes. Cette guérison avait lieu le 8 ou le 9 juin.

Mademoiselle Bilodeau, qui nous faisait, le 23 août suivant, le rapport ci-dessus, fut chargée d'un billet de M. notre aumônier pour M. le docteur Morin, à qui elle devait conduire l'enfant. Le docteur Morin demeure à Saint-Nicholas, à quatre lieues de la Rivière-Noire. Ne pouvant avoir de voiture pendant le jour, à cause des travaux des champs, elle dut faire le voyage de nuit. Le médecin reconnut aussitôt l'enfant; mais il ne comprenait rien au changement qu'il remarquait en elle. Après l'avoir examinée, il déclare qu'un miracle seul peut avoir produit ce qu'il voit. Le lendemain, il rendait le témoignage suivant:

"Saint-Nicholas,
"5 septembre 1867.

"Je, soussigné, certifie et puis certifier par serment, que j'ai examiné, il y a cinq ans, les yeux de Marie Côté, enfant d'Augustin Côté, ci-devant de Saint-Apolinaire, maintenant de la paroisse de Saint-Agapit. D'après les renseignements donnés par ses parents, j'ai constaté que la petite avait produit une opacité de la cornée des deux yeux, ou maladie qu'on appelle *Leucoma*. J'ai déclaré le cas incurable et ai, en conséquence, refusé de prescrire aucun traitement. Je certifie que j'ai examiné la même petite fille le 4 septembre 1867, et que je ne puis expliquer la guérison de ses yeux d'une manière naturelle.

"Chs. MORIN, Médecin.

Mademoiselle Bilodeau conduisit aussi l'enfant chez M. A., de Gaspé, à trois lieues de la Rivière-Noire. Sa surprise et son admiration ne furent pas moindres. Il avoua que bien des fois il avait demandé à Dieu de prendre cette pauvre petite, sentant que dans le triste état où elle était réduite, elle ne pouvait qu'être à charge à elle-même et à sa famille.

Tous ces voyages que l'enfant dut faire après le coucher du soleil et de nuit, ne l'ont nullement affectée; et l'on remarque que non-seulement elle voit parfaitement, mais qu'elle aperçoit et distingue les objets de très loin.

Plus tard, Marie Côté et sa mère ont, à leur tour, rendu le même témoignage.

XXIX

En mai 1867, madame Amable Savard, de Québec, qui depuis de longues années souffrait d'une double infirmité et se trouvait depuis trois mois réduite à un grand degré d'épuisement et de faiblesse, fut entièrement guérie et recouvra ses forces à la fin d'une novaine à notre vénérable Mère de l'Incarnation, pendant laquelle

elle avait fait usage de l'eau du tombeau.

Nous possédons plusieurs témoignages de parents et de connaissances de madame Savard, constatant ses longues infirmités et son excellent état de santé actuel. Madame Savard était encore parfaitement bien en novembre 1868.

XXX

A Saint-Agnit, dans l'été de 1867, M. Dominique Béland, âgé d'environ vingt-et-un ans, qui n'avait pas quitté le lit depuis trois ans, et prenait si peu de nourriture qu'on était étonné qu'il pût vivre, éprouva un mieux si sensible dans une neuvaine à la Mère de l'Incarnation, avec usage de l'eau miraculeuse, qu'il vint à l'église. Peu après, il était à l'ouvrage, faisant tous les travaux de la campagne; ce qu'il a continué de faire avec une persistance qui jette dans l'étonnement et l'admiration tous ceux qui l'avaient connu.

XXXI

A Saint-Pierre, Rivière-du-Sud, treize lieues de Québec, madame Gaspard Blais souffrait depuis sept mois d'une hémorragie extraordinaire, que les remèdes ne soulageaient en rien. Les deux derniers mois avaient été des plus pénibles, accompagnés de défaillances et de convulsions. La malade avait été administrée lorsque, le 24 août 1867, elle reçut de l'eau du tombeau de la sainte Mère. Dès la première application, elle sentit une réaction extraordinaire dans tout son organisme; l'hémorragie cessa pour ne plus reparaitre. Madame Blais, pour laquelle il y avait eu une consultation de médecins et que l'on jugeait sans ressources, recouvra promptement les forces et l'embonpoint, vaquant à tous les soins du ménage.

XXXII

A Saint-Thomas (quelques lieues de la station de la Rivière-Noire), M. J.-B. Paradis qui, depuis quinze ans, était sujet à une sorte d'apoplexie, perdant graduellement l'appétit et les forces, se trouvait réduit à l'extrémité, n'ayant pris aucune nourriture depuis sept jours. Pendant une première neuvaine à la Mère de l'Incarnation il se fit un si grand changement dans son état, qu'il recouvra l'appétit, pouvant se lever et se rendre à lui-même tous les services. A partir de la seconde neuvaine, faite il y a six semaines, il est parfaitement bien, n'éprouvant rien de ces attaques d'apoplexie dont il avait si longtemps souffert.

XXXIII

A Craig's Road, deux lieues de la station de la Rivière-Noire, Sara Fréchette, enfant de deux ans, souffrait extraordinairement d'un doigt depuis quinze jours.

Le doigt était noir, horrible à voir. C'était en septembre 1867. Pendant une neuvaine à la vénérable Mère, avec application de l'eau du tombeau, le mal disparut complètement.

Cette guérison ayant inspiré une grande confiance à tous ceux qui en furent témoins, M. Louis Fréchette, père de l'enfant, malade depuis de longues années d'une diarrhée qui lui occasionnait de fréquentes défaillances, se recommanda à la Mère de l'Incarnation. A partir de la neuvaine qu'il fit aussitôt après la guérison de sa petite fille, il fut lui-même complètement guéri.

Madame Fréchette, grand'mère de l'enfant, souffrait depuis vingt-et-un ans d'un grand mal d'yeux; elle demanda sa guérison à la sainte Mère. Les deux premières neuvaines ne lui procurèrent que peu de soulagement; mais elle n'en pria qu'avec plus d'ardeur, et à la troisième neuvaine, elle fut guérie.

XXXIV

Le 1er septembre 1867, M. Omer East, de la paroisse de Saint-Augustin, à cinq lieues de Québec, a déclaré à la grille du parloir des Ursulines qu'il souffrait depuis l'âge de treize ans, d'un rhumatisme inflammatoire, et qu'il en était attaqué violemment pour la quatrième fois lorsqu'il commença une neuvaine à la Mère Marie de l'Incarnation. Dès la première application de l'eau, il fut soulagé et put dormir. A chaque application de l'eau il éprouva un changement instantané. A partir de cette neuvaine, faite au commencement du mois d'août 1867, il n'a ressenti aucune douleur, pas même en s'exposant aux températures les plus humides et les plus malsaines.

A la fin de novembre suivant, M. East se sentait si radicalement guéri, qu'il est parti pour les Etats-Unis afin d'y trouver de l'ouvrage, emportant avec lui l'image de la sainte Mère, comme un talisman de bonheur, disait-il.

XXXV

Sur la fin d'octobre 1867, M. Abel Lafrance, qui souffrait d'un panaris au pouce gauche, fut complètement guéri à la troisième application d'un petit linge trempé dans l'eau miraculeuse. A chaque application le malade éprouvait un grand soulagement.

(A suivre.)

Les hommes égaux, par nature, ont un égal droit à la justice de Dieu et à celle des hommes.

L'abbé J. S. RAYMOND.

Critique.

[Pour l'Album des Familles]

PIPERIE.



Vous pensez peut-être que je vais vous parler de la pipe ou de la plante de papa Nicot. N'ayez pas peur. C'est un sujet brûlant, voyez-vous; c'est comme la politique. Tout l'un ou tout l'autre. Etes-vous l'un, l'autre vous ostracise et réciproquement. Si je défends l'usage du tabac, une société bienfaitrice de quelqu'un ou de quelque chose se déchaîne contre moi. D'ailleurs, ce pauvre tabac n'a jamais causé que je sache de perturbation sociale. Et puis le *tabac canadien*... .. Donc laissons le tabac avec ses ennemis et ses amis. Pourtant, il y a *piperie*. Même, il y a deux *piperies*: celle des mots, celle des choses. L'une et l'autre ne valent rien; c'est contre elles qu'il faudrait s'insurger.

Par exemple ce mot magique: LIBERTÉ. A-t-il été assez *pipé* ce mot-là. C'est un mot saint: la *liberté des enfants de Dieu*. Cependant, au nom de la liberté on a exercé les plus cruelles tyrannies. Liberté de la pensée n'a été que trop souvent l'occasion de fouler aux pieds, de détrôner de fin de non-recevoir, la libre expression de la pensée d'autrui. Liberté de croyance!

—Je voudrais croire à la suprématie du bien.

—Pas du tout; moi je veux être libre de croire que le mal, c'est le bien, et qu'il doit régner envers et contre tous; et malheur à vous si vous osez croire d'une autre manière que moi.

—Mais alors, vous voulez la liberté pour vous seul, et vous tyrannisez ma pensée, mes croyances. Vous coupez les ailes à ma raison.

—Que voulez-vous, c'est au nom de la liberté.

—Si je parcourais quelque peu ce domaine; vous seriez surpris de constater combien il y en a de la *piperie* de ce genre.

La *piperie* des choses. Prenez-moi un individu qui possède une instruction bien limitée; faites-le passer dix ou quinze ans de son existence dans la routine d'un emploi quelconque. Petit à petit il a gravi les échelons et le voilà arrivé assez haut. Que dit-on de lui: "Voilà un homme capable." Et sur ce, tirez le ri-

deau. Il est diplômé. Parlez-lui mathématiques, botanique, littérature, génie civil, architecture. Il est chez lui dans toutes ces branches. S'il a sous ses ordres un subordonné qui possède une instruction développée et qui a consacré ses loisirs à acquérir des connaissances spéciales, il ne se croira pas moins de plusieurs coudées le supérieur de ce pauvre subalterne auquel il ne peut pardonner de n'avoir pas fait son stage de routine. N'avons-nous pas vu une mesure d'un intérêt général dont la rédaction a été confiée à un de ces routiniers qui ne voit rien au-delà de son emploi, et qui ne connaît rien au-delà non plus. Un jour, ce sera un pauvre rimeur qui nous donnera des pièces de poésie, où la pensée poétique brille par son absence, et dont les rimes sont le résultat *laboris improbi* fait à coup de dictionnaire. Un autre jour, nous verrons un tableau dans lequel, entre de la botanique, avec des termes de nomenclature incorrects, sans mention du nom du nomenclateur. Pourquoi ? Parce que le compilateur ne sait pas la botanique ; c'est évident. Il ne sait pas non plus qu'il convient, pour ne pas dire qu'il est nécessaire, de donner le nom du nomenclateur, attendu que ces messieurs ont adopté pour une même plante, divers noms latins dans le plus grand nombre de cas et que c'est la coutume des botanistes de donner le nom du nomenclateur. Combien d'œuvres dont le mérite est revenu à des poissones qui n'y avaient aucun droit.

Tout cela c'est de la *piperie*. Les Anglais ont un mot qui est pas mal l'équivalent, c'est *snobs*. Les *snobs* sont des *pipers* ; *pipers* en société, lorsqu'ils y jouent un rôle qui n'est pas le leur ; *pipers* en talent et en mérite, lorsqu'ils s'emparent du talent d'autrui, et s'en prévalent comme s'ils en avaient eux-mêmes ; *pipers* en science, lorsqu'ils font mine d'en avoir et ne connaissent rien. Sans vouloir attaquer le journal auquel je vais faire allusion, ne pouvons-nous pas nous demander si ce n'est pas essayer à *piper* que d'expliquer une gravure représentant la procession *del santo Bambino* de manière à nous faire croire que le *santo Bambino*, ce sont les reliques d'un saint, tandis que c'est l'image en cire du Saint des saints, de l'Enfant-Jésus, laquelle est en très grande vénération à Rome, surtout pendant le temps de Noël.

Dans ces *piperies*, des mots et des choses, je suppose généralement l'intention bonne. J'ai connu de bons cœurs qui s'y laissaient aller sans presque s'en apercevoir. Mais la *piperie* n'en existe pas moins, et ce n'est pas bien. D'ailleurs l'intention n'est pas toujours bonne.

Un jour, le grand Thiers ne se figura-t-il pas que le Président de la République Française nommait les évêques, et pourquoi ? Parce que la bulle d'institution canonique comportait ces mots : "M... que le Président de la République nomi-

navit nobis." Traduction libre ou plutôt très intéressée : " nous a nommé," tandis que la traduction faite par une personne versée dans la langue latine devient ; " nous a présenté " ou " dont le nom nous a été transmis." Il y a là *piperie* des mots et *piperie* de la chose.

Ne conviendrez-vous pas avec moi que le monde n'en irait que mieux si chacun restait dans sa sphère, et si les *pipers* recevaient toujours le change de leur monnaie.

Quant aux mots *piperie*, *pipers* et les dérivés je ne vous garantis pas que vous les trouviez dans le dictionnaire de l'Académie (ne pas confondre avec l'Académie canadienne) ; mais ils ont droit de cité ; ils sont employés dans des ouvrages de polémique, publiés en France ; et puis ils désignent une institution et dans ce cas, je ne vois pas plus de mal à l'appeler comme cela que Boileau à appeler " *Chat un chat*."

Les *pipers*, on pourrait croire que j'aurais dû les appeler des *types*. J'en demande bien pardon mais ce n'est pas la même chose. Tous les *pipers* sont des *types*, c'est certain ; mais tous les *types* ne sont pas *pipers*. Voilà où se trouve la différence. Il y a bien des *types* à nature débonnaire qui n'occupent sous le soleil que l'espace nécessaire pour se mouvoir et pour vivre. Ils peuvent avoir quelque manie, mais pour tout cela, ils ne constituent pas un embarras ; ils ne nous touchent pas sur les nerfs. Mais un *piper*, c'est agaçant. Dans une vitrine de la ville, il y a eu une photographie-carte représentant un homme immense de taille, et un diminutif de petit chien. Or le tout petit chien, choqué sans doute de voir ce roi de la création si gros, si gros, et lui si petit, si petit, crie, jappe, et fait un vacarme à briser le tympan le plus solide. Le gros homme en est tout ébahi en ne voyant pas ce diminutif de la race canine se demander où donc il peut être. Si *parce magnis componere lis est*, ce petit chien est passablement l'emblème des *pipers*. Valoir peu et prendre des airs, mais des airs... vraiment l'épithète convenable est encore à créer. Je voudrais avoir les loisirs nécessaires et la plume de la Harpe pour faire les portraits des *pipers* que j'ai rencontrés le long de la route. Je serais peut-être un médisant, mais pour vrai, je ne serais pas un calomniateur.

ZACHARIE.

6 mars 1882.

Enfant chéri, sur ton berceau,
Dors du sommeil de l'innocence,
Car, c'est le rêve de l'enfance
Qui, dans la vie, est le plus beau.

F. G. MARCHAND.

Agriculture.

BRIEF

COURS D'AGRICULTURE

à l'usage des Ecoles et des Cultivateurs.

PAR LE

DR. J. M. PAQUIN, M. D.

(Suite et Fin.)

8.—Culture des Herbes.



POURQUOI la culture des herbes est-elle nécessaire ?

R. La culture des herbes, est nécessaire : 1o. pour nourrir les animaux ; 2o. pour engraisser la terre ; 3o. pour détruire les mauvaises herbes.

Pas de fourrage, pas d'animaux ; pas d'animaux, pas d'engrais ; pas d'engrais, pas de grains : est une maxime qu'on ne devrait jamais oublier.

Q. Quelles sont les principales herbes que l'on cultive ?

R. Ce sont le trèfle et le mil. Le trèfle, dont on distingue deux variétés principales, le blanc et le rouge, s'emploie principalement pour le pâturage, tandis que pour la prairie on se sert du mil, mêlé au trèfle. Un quart de mil, et trois livres de trèfle (1) suffisent ordinairement, par arpent. Le trèfle rouge engraisse plus la terre, que le trèfle blanc, mais ne fournit pas un aussi bon paccage. Les prairies se lèvent ordinairement tous les deux ou trois ans, tandis qu'un bon paccage peut servir deux années.

9.—Betail.

Q. Quels sont les principaux animaux domestiques ?

R. Ce sont les chevaux, les bêtes à cornes, les moutons, les cochons et la volaille.

Q. Dans quelle proportion doit-on élever ces animaux ?

R. On doit garder une proportion régulière.

(1) Que l'on sème après d'autres grains.

lière de tous les animaux qui peuvent prospérer sur le sol, parce qu'une espèce se nourrit souvent d'un aliment dont une autre espèce peut faire usage. C'est ainsi que les moutons peuvent vivre avec des haricots, dont nulle créature, à l'exception de l'homme, ne peut faire usage ?

Q. Qu'avez-vous à dire par rapport aux races ?

R. Les meilleures pour le pays sont généralement les races canadiennes, pourvu qu'on les soigne bien et qu'on choisisse les meilleurs individus pour la propagation. L'exception ne peut exister que pour le cochon, qu'on peut améliorer par le croisement avec la race chinoise ou de Berkshire. On pourrait aussi améliorer la toison des moutons en croisant ceux-ci avec quelques races étrangères.

Q. Quel doit être le but dans l'amélioration des races ?

R. C'est la forme plutôt que la taille. Celle-ci, d'ailleurs, s'agrandit insensiblement par une bonne nourriture. Jamais un animal à la carcasse effilée, à la poitrine étroite, aux longues extrémités et aux gros os, quelque soit d'ailleurs sa grandeur, ne vaut un animal de taille moyenne et bien proportionnée.

Q. Qu'est-il à propos de connaître dans le traitement des animaux ?

R. Il est bon de connaître leurs maladies les plus ordinaires, les causes de celles-ci et les moyens de guérison. En général, ces maladies sont causées par le mauvais soin, la mauvaise qualité ou l'insuffisance des aliments, par des bâtiments insalubres (1) et par l'excès dans le travail.

Q. Avez-vous quelques remarques à faire par rapport aux bergeries ?

R. Il faut avoir soin qu'elles soient bien aérées, parce que les moutons surtout aiment un air frais et souvent renouvelé.

Q. Y a-t-il un moyen de maîtriser un animal féroce, indomptable ou possédant quelques autres vices ?

R. Oui, c'est de lui attacher une des jambes de devant sur la cuisse (2). Comme l'animal ne peut, alors marcher que sur trois pieds, on peut en faire ce que l'on veut. En général, avec un bon traitement et de la patience on se fait plutôt obéir par les animaux que par des moyens opposés.

10.—Laiterie.

Q. Que faut-il faire pour avoir du bon beurre et du bon fromage ?

R. Il faut bien nourrir les vaches afin que le lait soit riche et abondant. Pour cela avant et après qu'elles sont vélées, il ne faut jamais manquer de leur donner non-seulement du bon foin, matin et soir, mais encore une portion de légumes au

moins une fois par jour, ou du son gras délayé, afin de leur former le pis. Le cultivateur qui ne nourrit ses vaches laitières qu'avec de la paille sèche tout l'hiver, ne peut espérer d'en retirer du profit ; car alors il les nourrit seulement pour les empêcher de mourir.

Q. Le profit des vaches laitières est-il considérable ?

R. Le produit des vaches laitières est peut-être plus considérable que celui d'aucun autre produit. Car une vache seule bien traitée peut-être le soutien d'un ménage.

Q. Voudriez-vous mentionner quelques précautions à prendre par rapport au beurre ?

R. Il faut un peu brasser la crème et la couvrir chaque fois qu'on la dépose dans le vaisseau, afin qu'il ne se forme point de mousse. Pour que le beurre se fasse facilement il faut ne laisser dans la crème que le moins de lait possible, mettre la crème dans un lieu frais pendant l'été, et modérément échauffé pendant l'hiver. Durant les chaleurs, le beurre doit se faire au moins une fois tous les deux jours. Pour lui donner de la fermeté, il faut lui faire jeter tout son lait, le battre avec soin avec une grande cueiller de bois ou de fer, et le déposer ensuite dans une laiterie fraîche.

11.—Arbres fruitiers et plantes potagères.

Q. Quels sont les principaux arbres fruitiers que l'on cultive en ce pays ?

R. Ce sont les pommiers, les poiriers, les pruniers, les cerisiers, les noyers, les noisetiers, les muriers, les framboisiers, les groseilliers, auxquels on peut ajouter la vigne.

Q. Qu'appelle-t-on pépinière ?

R. On appelle pépinière une portion de terrain où l'on élève des sauvageons et autres sujets destinés à la greffe ou à la transplantation.

Q. Quels sont les principaux soins qu'exige les arbres fruitiers ?

R. Ce sont la taille et l'ébourgeonnement.

Q. En quoi consiste la taille ?

R. Elle consiste à retrancher les branches sèches, mortes, inutiles, ou nuisibles. Elle a pour résultat de donner aux arbres une figure agréable, de les faire fructifier et de les conserver. On coupe les branches à quelques lignes du tronc ou de la branche principale, afin que la sève puisse recouvrir l'entaille.

Q. En quoi consiste l'ébourgeonnement ?

R. Il consiste à retrancher les bourgeons nuisibles ou mal placés qui s'emparaient de la sève aux dépens des fruits.

Q. Quels sont les arbres que l'on cultive surtout pour le profit qu'ils donnent ?

R. Ce sont les pommiers, dont il y a

beaucoup de variétés. On distingue les pommiers d'été, d'automne et d'hiver, selon que leurs fruits sont bons à manger en été, en automne ou en hiver.

Q. Quelle est la meilleure terre pour les pommiers ?

R. C'est la terre caillouteuse ou pierreuse ?

Q. Comment se multiplient les variétés précieuses du pommier ?

Elles se multiplient par les greffes, soit en écusson à œil dormant, soit en fente ou en couronne, sur des sujets de leur espèce.

Q. Quand l'écorce d'un pommier se sèche et s'écaille, y a-t-il un moyen de la faire reverdir ?

R. Oui, il faut d'abord la gratter et ensuite la frotter avec de la fiente de vache délayée.

Q. Quelles sont les principales plantes potagères que l'on cultive dans les jardins ?

R. Ce sont les concombres, les melons, les courges, les citrouilles, les oignons, les carottes, les choux, les fraises, l'absinthe, l'ail, l'asperge, le cerfeuil, le ciboule et ciboulette, la chicorée, l'échalotte, les fèves de marais, la moutarde, l'oseille, le persil, les raves et radis, la sariette, et quelques autres.

Q. En quel endroit est-il surtout avantageux de cultiver en grand des arbres fruitiers et des plantes potagères ?

R. C'est dans le voisinage des villes où il s'en fait un grand débit.

Q. Quelle est la manière de faire grossir les fruits ?

R. C'est de les éclaircir, parce que, lorsqu'ils sont en trop grande quantité, ils se nuisent les uns aux autres, en se débattant mutuellement le suc de la plante et l'influence du soleil qui les perfectionne, soit pour le goût et pour la beauté.

Conseils.

Il est strictement utile d'égoutter le sol où l'excès d'humidité retarde les travaux, car cet état de choses diminue le rendement et fait perdre une grande partie des engrais.

* *

En cultivant grain sur grain dans la même pièce de terre, on diminue le rendement, tout en infestant de mauvaises herbes le sol ainsi épuisé.

* *

Abandonner les instruments aratoires aux intempéries des saisons, dans les champs, près des granges, sur le bord des chemins, c'est les faire se détériorer et pourrir en très peu de temps.

* *

Négliger les clôtures et permettre ainsi au bétail de détruire les récoltes, c'est une perte des plus considérables.

(1) Ou malpropres.

(2) Avec une corde.



Wesley Lumsden

Biographies.

(Pour l'Album des Familles.)

L'hon. WILFRED LAURIER, C.R.

Député de Québec-Est.

Probus Orator nescit odium.

Le député de Québec-Est siège au premier rang à la gauche de l'Orateur. Il a pour voisin le député du comté de Shefford.

M. Laurier est un homme de talent et il a joué un rôle important, tant à la Chambre Provinciale de Québec qu'aux Communes du Canada.

Il fut élu par les comtés de Drummond et Arthabaska, aux élections générales de 1871, et siégea à la Chambre de Québec jusqu'en 1874, époque à laquelle il résigna, et brigua les suffrages de ses mêmes électeurs, pour un siège à la Chambre des Communes.

Aux élections pour le Parlement provincial il avait défait M. Hemming et il réussit de nouveau en 1874, et vint s'installer à Ottawa, où les membres du parti libéral le reçurent avec enthousiasme et où ses adversaires le traitèrent avec respect.

On a beaucoup vanté l'éloquence de M. Laurier.—Rendons-lui cette justice de dire qu'il parle élégamment et s'exprime facilement, dans un langage très pur. Je fais allusion à ses discours sérieux, car dans la chaleur de l'improvisation, il a pu arriver à M. Laurier, comme à bien d'autres, de n'être pas toujours classique, mais d'ordinaire il se sert d'expressions choisies et bien choisies.

M. Laurier n'est pas un orateur de *lustig*. Il réussit mieux en Parlement. A Québec, il a prononcé plusieurs discours vraiment remarquables, et aux Communes, où il parle presque toujours l'anglais, on l'écoute avec beaucoup d'attention.

Il est, sans contredit, l'un des membres les plus importants de la Chambre des Communes, et contribue beaucoup à relever la représentation nationale.

M. Laurier est né à Saint-Lin, comté de l'Assomption, en 1841. Il fit ses études au collège de l'Assomption, puis il vint à Montréal où il s'occupa de l'étude du Droit, sous l'honorable M. R. Laflamme, C. R. Admis au Barreau en 1865,

il pratiqua pendant quelque temps à Montréal, en société avec feu Méderic Lanctot, puis il alla se fixer à Arthabaskaville, où il réside encore aujourd'hui. Il ou la velleité d'être journaliste et il rédigea *Le Défricheur* pendant quelques temps.

En 1864, il obtint ses diplômes de bachelier en droit civil, à l'Université McGill, à Montréal.

On a souvent mentionné le nom de l'honorable M. Laurier, comme devant faire partie du Cabinet, sous le gouvernement libéral, ainsi, en 1877, on parla de lui comme devant succéder à feu l'honorable Letellier de St. Just, au Ministère de l'Agriculture. Le fait est que M. Laurier a été très populaire dans Drummond et Arthabaska, et la nouvelle de sa défaite par M. Bourbeau, a été reçue avec surprise. Je dois dire que ce vote contre M. Laurier n'était pas dirigé contre lui personnellement, mais bien contre l'administration Mackenzie, dont M. Laurier consentait à faire partie.

Battu dans son comté, M. Laurier se fit élire dans Québec-Est. L'honorable M. Isidore Thibeau donna son mandat aux mains du nouveau Ministre du Revenu de l'Intérieur. La lutte fut très vive, très animée, il y eut même quelques têtes de cassées, mais la division de Québec-Est semble être, parfois, prise d'engouement pour les candidats qui lui arrivent de l'étranger, et M. Tourangeau en out à subir les conséquences.

La nouvelle de l'élection de M. Laurier, à Québec-Est, fut accueillie avec enthousiasme par les libéraux de tout le pays—certes il méritait bien cette marque d'estime, en compensation de la défaite qu'il avait essayée chez lui.

On se rappelle le fameux discours de M. Laurier, parlant de cette élection et disant : *J'ai planté le drapeau libéral sur la citadelle de Québec, et je l'y maintiendrai.*

Comme je ne m'occupe pas de politique, je n'ai pas à me demander qui durera le plus longtemps, du drapeau libéral ou de la citadelle de Québec.

En septembre, 1877, M. Laurier prêta le serment d'office, comme Ministre du Revenu de l'Intérieur, portefeuille qu'il conserva jusqu'à la chute du gouvernement Mackenzie. Une rumeur qui a circulé pendant quelque temps tendait à faire croire que M. Laurier subirait le même sort que M. Mackenzie et qu'on le traiterait de la même manière qu'une certaine fraction du parti libéral voudrait traiter aujourd'hui Sir Richard Cartwright. Mais il n'en a rien été et M. Casgrain, le député de l'Islet, continue à suivre M. Laurier qui, de son côté, continue à conduire la phalange de l'opposition bas-canadienne.

Comme homme politique, le député de Québec-Est est un partisan dévoué au parti libéral. Il a des idées tout à fait tranchées. Il ne consentirait jamais à céder un pouce de terrain, on un mot, il

n'aime pas les compromis et il ne serait pas l'homme des coalitions.

Dans la vie intime, M. Laurier est d'un caractère affable, sympathique même. Sa conversation est presque toujours sérieuse et il lui arrive parfois d'avoir un certain air mélancolique qui lui sied parfaitement.

Le 13 mai, 1868, il épousa mademoiselle Zoé Lafontaine. Il réside à Arthabaskaville, et il est membre du club Rideau d'Ottawa.

CHARLES QUINET.

L'HON. H. G. JOLY,

Député de Lotbinière.

Primus si potest.

Le Député du comté de Lotbinière est né en France, le 5 décembre 1829. Il fit ses études à Paris, vint au Canada, s'y livra à

l'étude du droit et fut admis au Barreau de ce pays en mars 1855. L'honorable M. Joly est le fils de feu Gaspard-Pierre-Gustave Joly, *Seigneur de Lotbinière*, et de Demoiselle Julia-Christine, fille de feu l'honorable E. G. A. Chartier de Lotbinière, qui occupa le fauteuil d'Orateur de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, de 1794 à 1797, et qui fut ensuite appelé au Conseil Législatif de cette même province.

M. Joly entra au Parlement en 1861 et y siégea jusqu'en 1869, alors qu'il fut élu par acclamation représentant du comté de Lotbinière, aux Communes et à la Chambre Provinciale de Québec. Après l'abolition du double mandat, en 1874, M. Joly se retira de la Chambre des Communes et conserva son siège au Parlement de Québec.

Dès 1874, l'honorable M. Joly avait refusé d'entrer au Sénat et, en 1877, il refusait de nouveau d'entrer au Sénat et d'accepter le portefeuille de Ministre de l'Agriculture.

M. Joly est un grand spéculateur. Il n'a jamais pratiqué comme avocat. Il a consacré son temps à de grandes entreprises. Il est le roi d'un petit royaume qu'il s'est construit pour lui-même. Ce royaume est un petit Monaco, où l'on ne joue pas à la roulette mais où l'on s'occupe de faire le commerce de bois, et où on s'occupe de culture et même un peu de tout, ce qui est sérieux et utile.

M. Joly dirige l'opinion dans son comté et à quelque parti politique qu'il appartienne, ses adversaires, quels qu'ils soient,

rencontreraient toujours un jouteur redoutable dans la personnalité puissante du député de Lotbinière.

Pendant le premier parlement de la province de Québec, le gouvernement Chauveau n'eut pas à faire face à une opposition régulièrement organisée. Les membres de la Gauche s'étaient constitués en francs-tireurs. Chacun portait l'arme pour son compte et tirait sur l'ennemi à qui mieux mieux. En 1871, feu l'honorable Luc Letellier de St. Just se présenta à l'Islet, et il fut décidé de suite que cet honorable Monsieur aurait la charge de conduire le parti libéral à la victoire.

Mais M. Letellier de St. Just fut vaincu par M. Verault, et l'Opposition de Québec allait encore une fois se trouver sans chef, lorsqu'à une séance de la première session du second parlement de Québec, la Chambre fut informée que le député de Lotbinière allait prendre le premier siège à la gauche de l'Orateur.

L'honorable M. Chauveau salua courtoisement le nouveau chef de l'Opposition loyal de Sa Majesté.

M. Joly combattit vaillamment contre le gouvernement Chauveau. Il fut de même l'adversaire implacable du gouvernement Ouimet ; mais avec ces deux derniers Premier-Ministres, il demeura toujours dans les meilleurs termes d'amitié. On se mordait en riant. Le député de Lotbinière avait vu avec peine la défaite d'hommes qu'il aimait, puis, comme il est un homme au cœur généreux, ses "moyens le lui permettent du reste," il se payait le luxe d'être le chef de l'Opposition pour le plaisir de la chose.

Il votait quelquefois avec le gouvernement sur les questions d'ajournement et permettait qu'on mit le feu aux bœcs de gaz, lorsqu'arrivait la nuit.

Lorsque M. de Boucherville vint au pouvoir, M. Joly était encore chef de l'opposition.

Ces deux grands seigneurs semblaient de suite ne pas s'aimer du tout. Je ne connais réellement pas la cause de cette lutte presque acrimonieuse qui s'engagea de suite entre M. Joly et M. Angers, qui alors Procureur-Général, conduisait le débat dans la Chambre d'Assemblée. Mais je sais que le Procureur Général et le Secrétaire-Provincial, M. Chapleau, curent plus d'une fois à défendre leur chef.

Un jour de deuil arriva, et le pays en pleurs apprit la mort du regretté René-Edouard Caron, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

C'était à la veille de l'ouverture d'une session du Parlement Provincial. Sir Antoine Aimé Dorion, juge en chef de la Cour du Banc de la Reine, fut chargé de descendre à Québec et ouvrit cette session du Parlement.

Les libéraux étaient au pouvoir à Ottawa. L'honorable M. Mackenzie était Premier-Ministre.

L'honorable M. Luc Letellier de Saint-

Just accepta le poste de lieutenant-gouverneur de Québec, et peu de temps après son arrivée à Sponcer Wood, pour le plus grand bien du pays sans doute, il congédiait le gouvernement de Boucherville et appelait auprès de lui le député de Lotbinière.

Soyons juste, et disons que dans cette circonstance l'honorable M. Joly a fait preuve de beaucoup d'énergie, et que nul autre que lui aurait aussi bien réussi sous les circonstances.

Il n'est pas un homme qui ait amené le parti conservateur de la province de Québec aussi près de sa perte.

Je n'ai pas à apprécier les faits, je les constate, et nul n'oseraient démentir l'assertion que je viens de faire.

Le Premier-Ministre du lieutenant-gouverneur rencontra deux adversaires sérieux dans MM. Chapleau et Lorranger, et ceux qui ont suivi ces séances orageuses n'oublieront jamais ce déploiement d'éloquence, qui faisait regretter que tant d'hommes de talents ne pouvaient pas arriver à s'entendre pour le plus grand bien et la prospérité du pays.

M. Joly vient d'être ré-élu par acclamation. Il est une de ces figures que tous les partis aiment à voir dans la Chambre d'Assemblée.

Comme orateur M. Joly est très agréable à entendre. Il cause avec élégance, on l'écoute avec plaisir. Il ne descend jamais au trivial s'il ne s'élève jamais au sublime.

Il se paie même parfois le petit mot pour rire, et comme il parle avec perfection l'anglais et le français il peut, quand il le veut, exercer son talent de plaire en se faisant écouter.

M. Joly appartient à la religion protestante, mais il est estimé de tous, pour sa grande libéralité, et catholiques comme protestants s'accordent à dire que s'il ne réussit pas toujours à accomplir ce motto : *Primus si potest*, il a réussi à ce qu'on dise de lui : *Main ouverte, cœur d'or*.

CHARLES OUIMET.

PENSEES.

Les joies de la patrie ne sont pas pour l'exil.

Il faut, cependant, que chaque homme ait sa patrie, et s'il ne la trouve pas où il est né, il a le droit d'en choisir une ailleurs.

L'or faux n'aime pas qu'on le touche.

(Proverbe allemand.)

L'à ne devient tiède à mesure que l'on flatte son propre corps.—(St. Bernard.)

Sciences.

DEUX CAS

DE LA

Transfusion du Sang.



RACES aux études savantes des facultés médicales et des médecins les plus illustres de la France, nous pouvons constater deux nouveaux cas fort importants de transfusion de sang qui viennent de se produire.

I

L'état de M. Siefred, maire de la ville du Havre, était désespéré, la maladie était parvenue au terme fatal, et déjà des dépêches étaient expédiées aux plus proches parents à Paris, en Italie, au Caire.

L'un des médecins qui le soignaient résolut de tenter la transfusion du sang. Un interne des hôpitaux s'offrit.

Une certaine quantité de son sang fut injectée dans les veines du malade, chez lequel se manifesta presque immédiatement un retour à la vie.

La nuit s'acheva dans une incertitude cruelle ; au jour, il fallut bien se rendre à l'évidence : l'injection avait prolongé la vie du malade ; mais la faiblesse avait repris le dessus : la vie, une fois encore ne tenait plus qu'à un souffle. On résolut de tenter encore une fois la transfusion du sang ; le jardinier de la maison fut choisi pour cette nouvelle opération ; on pratiqua sur lui une saignée abondante qui fournit un sang que l'on injecta dans les veines du mourant.

Bientôt celui-ci renaissait à la vie, et cette fois avec une promptitude telle que les médecins purent donner l'assurance que l'opération avait complètement réussi et que le malade était hors de danger.

Malgré une fièvre légère, cette amélioration ne s'est pas démentie depuis. Le malade a pu prendre des aliments. Tout permet d'espérer une convalescence rapide.

II

Une marchande de la Halle, à Paris, se mourait au milieu d'hémorragies déterminées par ses couches.

Le pouls de la malade ne battait plus, la mort était imminente.

On songea à lui infuser du sang. Sa sœur et son mari s'offrirent ; mais le docteur Roussel, qui devait opérer, crut devoir chercher ailleurs.

On lui rapporte que, dans la rue même, un industriel occupa un grand nombre de vigoureux ouvriers. Il va les trouver, leur expose le cas ; une mère de famille à sauver, l'aumône de sang à faire ; la piqure est sans danger. Plusieurs s'offrirent ; Adrien R., trente ans, petit, robuste, est élu, et suit le médecin.

Chez la mourante, parallèlement au bras gauche de celle-ci, allongé au bord du lit, Adrien R., qui s'est assis, étend le sien. Une bande à saigner en fait gonfler la veine médiane. Celle de la malade est tellement exsangue qu'elle en est invisible ; il faut soulever un pli de la peau, l'inciser au bistouri pour voir la veine apparaître, bleuâtre et très étroite.

Les deux vaisseaux sont mis en communication ensemble. Le sang vivant et complet passe directement de l'un dans l'autre. Il passe par dix grammes à la fois. A la dixième systole, la malade respire plus profondément et plus vite. Interrogée, elle répond n'éprouver aucun malaise, mais sentir une chaleur qui lui monte du bras dans la poitrine. A la dix-septième ondée (la voyant un peu agitée), on s'arrête.

Cent soixante-dix grammes de sang avaient passé dans les veines de Mme M. Cela a pris cinq minutes. R. son bras pansé au moyen d'une simple bande de toile, retourne à son travail, heureux du service rendu, dont il peut avant de partir mesurer toute l'importance : la mourante de tout à l'heure a maintenant la face colorée, les lèvres rouges, les yeux brillants ; elle parle avec vivacité, se sent forte, bien vivante, heureuse. Elle n'a éprouvé qu'une grande chaleur, qui l'a saisie dans la poitrine et tout le corps.

Le médecin prévient les assistants que la transfusion est ordinairement suivie d'un frisson d'autant plus violent que l'opérée a été plus affaiblie ; il dure souvent de quinze à vingt minutes ; une période de chaleur et de sueur lui succède, et le tout se termine par un sommeil profond et réparateur. Quoique avertis, ils ne laissent pas de s'effrayer, quand apparaît ce terrible frisson, qui ne témoigne que d'une chose : le rétablissement de l'équilibre du système vaso-moteur, quand le sang nouveau se distribue par tout le corps. Mais les éredons entassés sur le lit, les bouteilles d'eau chaude et une abondance de thé chaud amènent dans le temps prédit la fin de cette crise.

L'opération avait eu lieu à cinq heures, l'opérée est calme et bien vivante. Le sommeil ne tarde pas à venir. Le lendemain, elle reçoit des visites, parle haut, mange six fois.

Elle est gaie, vive ; la face est d'une pâleur chaude, sous laquelle on voit circuler le sang. Elle parle vivement, à voix

bien timbrée, heureuse de vivre, remerciant son sauveur. Pouls plein à 85 ; respiration, 32 ; température, normale, peau douce. Aucune douleur, à peine un peu d'engourdissement à la main du bras opéré.

De la Pensée.

Chez l'homme ardent, aux conceptions vives, prolifiques, fongueuses, emportées, la pensée consume le corps : et en s'emportant sur l'esprit comme sur une cire ductile et malléable, elle suspend ou galvanise, éperonne ou porte à leur paroxysme les fonctions de son être matériel.

* * *

La pensée, c'est l'asservissement perpétuel et tyrannique des parties animales par les parties spirituelles : elle se traduit dans l'organisme physique comme un liquide analogue au mercure, dont les molécules homogènes tentent incessamment de se faire jour à travers les interstices poreux du vase qui le renferme.

* * *

La pensée, c'est le travail de l'humanité en progrès ;

C'est la révélation de cette puissance immatérielle que nous sommes convenus de nommer AME :

L'âme est la réverbération d'une puissance suprême et impalpable qui la dirige, puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause, "*Non datur effectus sine causa* :

Cette puissance suprême nous l'avons appelée DIEU ;

Donc, la pensée, révélation de l'âme, réverbération de Dieu, est la preuve la plus évidente, la plus irrécusable de l'existence d'un Être souverain qui gouverne toute la création.

H. E. C.

Le monde est un miroir qui reflète à tout chacun sa propre image.

* * *

L'égoïsme est un vice qui rétrécit le cœur, engendre la mollesse, et détruit les plus nobles instincts : le courage qui fait affronter les obstacles, et l'esprit de sacrifice si nécessaire dans la société.

* * *

La femme qui se fait un mérite de sa beauté, annonce elle-même qu'elle n'en a pas de plus grand.—(Mgr Landriot.)

* * *

A tout âge, dans tous les pays, et à tous les étages de la société, on aime l'encens de la flatterie : seulement les uns veulent la myrrhe et l'oliban ; les autres, moins délicats, se contentent de la fumée de n'importe quelle résine.—(Léon Paul Faber.)

Collaboration.

[Pour l'Album des Familles.]

CREMAZIE.



raconte qu'un jour le bon Lafontaine, qui n'était pas un dévôt, fut amené par un ami aux cérémonies si saisissantes de la Semaine Sainte, et que là Lafontaine entendit un passage de Baruch. Or, le fabuliste parut, pendant toute la cérémonie, plongé dans une espèce de somnolence quasi irrévérteuse. Et pourtant, son âme avait été placée sous le charme de ces belles pages de l'Écriture Sainte que l'Église nous déroule pendant les offices de la Grande Semaine, et ce, à tel point que, au sortir de l'église, quand on demanda au fabuliste ce qu'il pensait de la cérémonie, celui-ci se contenta de dire : *Avez-vous lu Baruch ?* Et pendant un certain temps, Lafontaine demandait à tous ses amis : *Avez-vous lu Baruch ?*

Si *parva magnis componere lis est*, c'est-à-dire s'il est permis de rapprocher un poète d'un écrivain inspiré de Dieu, je dirais volontiers à tout amateur de littérature : *Avez-vous lu Crémazie ?*

Il n'y a pas longtemps, une voix sympathique faisait tressaillir de joie un auditoire d'élite dans l'enceinte de l'Institut-Canadien d'Outaouais, en rappelant à notre souvenir un noble cœur qui s'est éteint sur d'autres rives, pour avoir été trop confiant et trop généreux. Je l'ai remercié du fond de mon cœur, ce littéraire qui a tracé de si charmants tableaux, d'avoir exprimé cette belle pensée qui perd de son éclat en passant par ma plume : *S'il y a eu un moment d'erreur, tant de gloire et tant d'amour de la patrie sont plus qu'une compensation.*

Et dans cette causerie intime avec vous, chers lecteurs, je me laisse aller à un regret pour les lettres canadiennes, c'est que Crémazie n'ait pas donné une épopée à son pays. Le sujet était tout trouvé : "La découverte du Canada par les Français et les luttes de leurs descendants, soit contre les sauvages, soit contre une race conquérante qui nous a écrasés pour un moment par le nombre, mais qui n'a jamais écrasé et qui n'écrasera jamais, si nous le voulons bien, NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS."

Crémazie aurait été à son aise dans le genre épique, parce qu'il aurait eu pour lui un beau sujet, un noble cœur, une belle intelligence et l'amour de la patrie.

La *Chanson de Roland* aurait été surpassée, et comme la *Henriade* n'est pas reconnue comme une épopée digne de ce nom, il en serait résulté, spectacle sublime, qu'un enfant d'une ancienne colonie de la France aurait donné à l'ancienne mère-patrie une épopée, seule œuvre qui lui manque pour qu'elle puisse dire qu'elle a réussi dans tous les genres de poésie,

Néanmoins, si cette œuvre capitale n'a pu être produite, recueillons les œuvres de Crémazie et conservons-les avec un soin religieux. Elles en valent la peine assurément. Elles ont un double prix aux yeux de ceux qui, comme moi, ont eu l'avantage de l'avoir connu. Je me rappelle encore, comme si c'était hier, le jour où j'entraais dans son magasin de livres, rue de la Fabrique, à Québec, vieille cité bénie, digne d'abriter dans ses murs un des plus nobles de ses enfants, pour acheter quelques livres classiques dont nous avions besoin pour nos études. Il était là, la plume sur l'oreille, le regard pensif, la tête recouverte d'un humble béret en soie noire, nous accueillant d'une manière affable; nous demandant à quelle classe du Séminaire nous étions rendus. Vous connaissez la chanson de Béranger qui parle du grand homme, Napoléon Ier. Une bonne vieille grand'maman raconte à ses petits enfants diverses circonstances de la vie du grand guerrier où il lui a été donné à elle de le voir, etc. Et les petits-enfants de s'écrier: "Il vous a parlé, grand'mère!... Il était là grand'mère!" Béranger savait faire des chansons. Je voudrais bien pouvoir en faire. Crémazie serait mon sujet, et dans mon refrain il y aurait quelque chose comme ceci: "Je l'ai vu, le grand poète," ou bien: "Il m'a parlé, le grand poète."

L'autre jour, en repassant les quelques livres de ma petite bibliothèque, j'ai mis la main sur la *Prime du Foyer Canadien*, deuxième année, 1864. Comme vous le savez tous, c'est un recueil de littérature canadienne. Or, à tout seigneur tout honneur, Crémazie prend pour lui les cent vingt-deux premières pages. Je connaissais le *Drapeau de Carillon*; qui ne l'a entendu en Canada? Mais ce noble chant n'est qu'une partie du "Drapeau de Carillon," de ce petit poème charmant autant que mélancolique, fruit de la vibration d'une de nos fibres nationales sur un luth harmonieux.

"Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère.
Nos aïeux défendaient son nom victorieux,
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère?"
.....
"Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire."
.....

Le Canadien qui, à Carillon, avait porté le Drapeau des *lys d'or* vivait encore, et ses vieux compagnons d'armes venaient à son foyer raconter ensemble les combats

auxquels ils avaient pris part. Malgré la gloire dont ils s'étaient couverts, leur âme navrée se tournait vers la *France adorée*, et ils se demandaient si cette mère-patrie, à la gloire de laquelle ils avaient consacré leur vie, les laisserait dans l'oubli. Et le vieux Canadien eut un rêve magnifique. Il irait jusqu'à Versailles avec son cher Drapeau. En le voyant, le roi de France ne pourrait résister à une prière si touchante, et il enverrait au Canada des troupes valeureuses pour reconquérir la colonie perdue.

Et voilà le vieux soldat qui traverse l'océan; il va jusqu'aux portes de Versailles, mais

"Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi,
"Le pauvre Canadien perdit toute espérance."

Il revient au pays, garde pour lui seul l'amertume de son espoir trompé; il n'ose pas dire à ses compagnons le triste résultat de ses démarches; mais par une froide journée de décembre, il se rend à Carillon, fixe son étendard dans le *sol glacé*, et après avoir pleuré,

"..... À l'écho sonore envoyant ses accents,
"Sa voix jeta le cri de son âme éplorée:
"O Carillon, je te revois encore."

"A quelques jours de là, passant sur la colline,
"A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
"Des paysans trouvaient un cadavre glacé,
"Couvert d'un drapeau blanc....."

A l'occasion du 22 janvier 1852, Crémazie écrivait entre autres ces deux strophes que je transcris à cause de la fête de ce jour:

"Salut, nobles enfans de la verte Hibernie,
"O race de martyrs dans le sang rajeunie!
"Sur ces bords plus heureux, nous vous tendons
[la main.
"Sous les mêmes drapeaux, nous combattrons
[ensemble,
"Et sous ce ciel plus pur où la foi nous ras-
[semble,
"Vous n'aurez plus à craindre un pouvoir in-
[humain.

"Et la harpe d'Erin d'érable couronnée,
"De drapeaux canadiens toujours environnée,
"Frémissant sous les doigts d'un poète inspiré
"Dira dans l'avenir, sur un rythme sonore,
"Ces mots que Dieu bénit et que tout homme
"PATRIE ET LIBERTÉ!" [adore

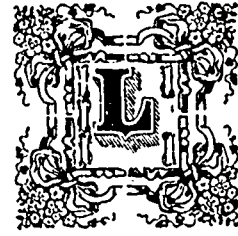
Charles Nodier veut que l'on raconte les histoires du peuple pour qu'elles ne soient pas oubliées, lisons notre poète canadien, car il a parlé admirablement du peuple canadien-français. Et, d'ailleurs, il y a tant de si beaux passages dans ses œuvres.

F. X. R. SAUCIER.

17 mars 1882.

Monographies.

JOLIETTE.



A ville de Joliette, hardiment jetée à l'intérieur, à vingt milles du St. Laurent, et coquettement située dans une course de la rivière Assomption

qui, à cet endroit, se précipite à travers le roc en cascades pittoresques et bouillonnantes, cette ville intéresse le touriste par son aspect d'ampleur et d'opulence.

Aidé par un pouvoir d'eau remarquable, le commerce de bois y a pris beaucoup d'extension, et les moulins à scier, les manufactures et établissements d'industrie de toutes sortes, le nombre de magasins et la richesse du nouveau marché montrent l'activité et la vie qui animent et fécondent cette ville d'avenir.

Dans la ville de Joliette, chaque famille, pour ainsi dire, a son jardin, son petit potager. Les bonnes mères de famille y cultivent les légumes et se préparent à avoir, plus tard, sur leur table des *primeurs*: concombres, melons, radis, laitue, etc., etc. Elles prennent plaisir à ce genre d'occupations qui leur permet de voir grandir les graines qu'elles ont semées, et qui doit leur apporter une si bonne et si abondante récolte. L'espoir augmente chaque jour, et l'on a hâte que tous ces beaux fruits fassent les délices de la table.

Quand le temps de la moisson sera arrivé, on éprouvera deux espèces de satisfaction: celle de se nourrir du travail de ses mains et celle de faire une économie réelle et parfois considérable. Il n'y a pas d'occupation qui donne plus de jouissances que la culture de la terre.

Les jeunes filles cultivent les fleurs. Toutes rivalisent et s'efforcent d'avoir les plus beaux parterres, les plus belles fleurs. Les parfums qui s'en exhalent sont comme l'émanation des belles qualités qui ornent leur esprit et leur cœur: douceur, amabilité, etc.

Ce qui se fait à la ville pourrait se faire à la campagne. Malheureusement, on néglige un peu trop généralement l'horticulture, ou la culture d'un jardin de grandeur raisonnable. Beaucoup de personnes croient que c'est dispendieux et difficile de faire un jardin. Pour un certain nombre, c'est une impossibilité. L'expérience prouve, pourtant, chaque jour, que la chose est simple et que toutes les femmes, même les moins poétiques, s'il y en a, peuvent réussir à un haut degré, dans l'horticulture ou le jardinage.

Depuis quelques années, il y a amélioration sous ce rapport, et je constate, avec plaisir, que l'on aime de plus en plus à s'occuper du jardinage. Dans les campagnes très éloignées des centres, on est parfois enchanté de rencontrer un parterre embaumé, véritable oasis au milieu des terres accidentées, rocheuses, et à moitié défrichées seulement.

Il y a quelques années, les vendeurs apportaient sur le marché de Joliette beaucoup de fruits nouveaux : oignons, raves, radis, choux d'été, concombres, melons, etc. Aujourd'hui, grâce à cette industrie qui s'est popularisée dans nos campagnes, nous recevons ces fruits et ces légumes des bonnes ménagères de nos campagnes qui, à toutes leurs autres qualités, ont joint celle de jardinière supérieure. Beaucoup d'obstacles ont été surmontés, sans doute; mais c'est surtout l'apathie qui tuait les meilleures résolutions.

Heureusement, le scandale opère dans le bien comme dans le mal, et une fois qu'un joli jardin existe dans un canton, l'on y en admire un grand nombre.

Je pose comme axiôme en agriculture : "il ne saurait y avoir de belles fermes, de terres bien cultivées, s'il n'y a dans le coin de la métairie, un jardin rempli de plantes et de fruits utiles et émaillé de quelques fleurs. L'horticulture, même sur la plus petite échelle, est le commencement de la bonne agriculture."

AGRICOLA.

LAPRAIRIE.



Le village de Laprairie est agréablement situé sur la rive sud du Saint-Laurent, à neuf milles en amont de Montréal. Les environs de cette localité forment un délicieux panorama. En

face, s'étend une belle grande baie que sillonnent plusieurs bateaux à vapeur; à quelque distance, les fameux rapides de Lachine blanchissent d'écume les ondes du grand fleuve; puis les gros arbres au vert feuillage de l'île des Sœurs tranchent sur le vert moins foncé de l'île de Montréal, qui découpe l'horizon, et au pied de laquelle on aperçoit la métropole commerciale du Canada; à droite, le gigantesque pont Victoria, embrassant les deux rives du Saint-Laurent, complète ce charmant tableau.

Laprairie fut fondé en 1670. On y construisit, vers cette époque, un fort de pierre d'environ vingt-cinq pieds sur trente, pour mettre les premiers colons à l'abri des incursions des Iroquois. Cette construction, après avoir défendu les ravages

de plus de deux siècles, est demeurée intacte; seulement le maçon en a fait disparaître les meurtrières, et les a remplacées par des croisées, ce qui dérouta l'étranger sur sa destination primitive. Ce vieux fort est aujourd'hui transformé en maison d'habitation.

Laprairie est le chef-lieu du comté du même nom; sa population est d'environ 2,500 âmes. Ce village, situé à l'extrémité d'une grande et riche paroisse, et entouré d'une des campagnes les plus fertiles du Canada, serait sans doute aujourd'hui une ville florissante, si les communications par terre avec les autres centres eussent été plus faciles. Cette lacune qui a été vivement sentie, est aujourd'hui toute comblée, puisqu'un chemin de fer traverse cette région, passant à la porte du village de Laprairie, qui bénéficie considérablement de cette amélioration et a su rattraper à la vapeur le temps perdu.

L'ALBUM DES FAMILLES. CANADA.

Ottawa, 1er AVRIL 1882.

L'Institut des Beaux-Arts.

Quiconque visite l'Institut National des Beaux-Arts de Montréal, établie par le savant et zélé M. Chabert, ne peut s'empêcher d'admirer les richesses de toutes sortes que possède cette institution. Comme le constate avec empressement le *Courrier de Montréal*, le programme de l'enseignement est complet et les modèles de dessin, de sculpture, d'architecture, les instrument de physique et de chimie sont en nombre suffisant. Mais toutes ces richesses ne sont rien, elles ne peuvent pas nous être profitables, si l'on ne fait aucun cas des œuvres de l'art et si l'on ne veut pas seconder les efforts de ceux qui se dévouent à l'avancement, au progrès artistique de notre pays.

Si l'on savait tous les sacrifices que M. Chabert s'est imposés, toutes les misères qu'il a eues, si on savait, en un mot, tout ce qu'il a fait, pour tirer l'école de ses ruines, l'encouragement que mérite l'œuvre toute nationale qu'il a fondée ne manquerait pas à ce monsieur.

Le gouvernement de Québec a promis une allocation pour l'entretien de l'école. Mais cette allocation ne saurait être suffisante, pour subvenir à tous ses besoins, et l'honorable M. Chapleau a exprimé le désir qu'une société des Beaux-Arts soit formée à Montréal, pour venir en aide à ceux dont le zèle et le dévouement ont doté cette ville d'une si belle institution.

Aux Abonnés.

Nous avons adressé des comptes à tous ceux qui doivent l'abonnement de l'année courante, ainsi qu'à ceux qui sont arriérés avec nous, dans l'espoir que tous s'empresseront de solder cette dette de justice et d'honneur.

Au lieu de publier douze portraits durant l'année, comme le comportait notre Circulaire aux Abonnés, nous avons résolu de publier vingt-quatre Portraits, avec une Prime, ayant lieu de croire que cette addition volontaire des dépenses nous mériterait plus de faveur de la part des abonnés. C'est ce que nous verrons bientôt.

Un assez grand nombre de nouveaux abonnés, il est vrai, sont venus s'inscrire dans nos livres, mais ce n'est pas trois ou quatre cents que nous attendions, c'est au moins un millier!

Que chaque abonné actuel se donne donc la mission d'intéresser un ami ou un voisin à s'abonner à l'*Album des Familles*, et nous leur adresserons immédiatement les livraisons parues de l'*Album*, ainsi que les Portraits, qui sont en ce moment au nombre de 10, savoir :

- Le Marquis de LORNE, gouverneur-général
- La Princesse LOUISE.
- L'hon. M. BLANCHET, orateur des Communes.
- Sir Hector LANGEVIN, Ministre des Travaux publics.
- L'hon. M. ROBITAILLE, lieutenant-gouverneur de Québec.
- L'hon. M. CHAPLEAU, Premier Ministre de Québec.
- L'hon. M. MOUSSEAU, Ministre de l'Intérieur.
- L'hon. M. CARON, Ministre de la Milice.
- L'hon. M. JOLY, chef du parti libéral, à Québec.
- L'hon. M. LAURIER, ancien ministre fédéral.

Ainsi, chaque mois fournit deux nouveaux Portraits, pris dans les sphères politiques, littéraires, industrielles et commerciales, avec des Biographies expressément préparées pour l'*Album*.

Longfellow.

Le poète Longfellow est mort le 24 mars, à sa résidence de Boston. Il était malade depuis plusieurs jours.

Longfellow était né à Portland en 1807. Il était, par conséquent, âgé de 75 ans. Après avoir puisé son éducation au collège Bowdoin, il avait commencé à étudier le droit sous son père, qui était avocat. Mais il y renonça bientôt, et rentra au collège comme professeur de langues étrangères. En 1835, après un voyage de quelques années en Europe, il devint professeur de belles-lettres à l'Université Harvard. C'est là qu'il acquit d'abord sa célébrité comme poète. Il fut honoré par

la suite des titres d'Oxford et de Cambridge. Ses poésies sont très répandues en Europe comme en Amérique. Il a toujours joni d'une grande vogue, et laisse un des plus grands noms de la littérature contemporaine. Il a été l'un des poètes les plus féconds du siècle.

Cette mort causera des regrets universels. Quand à nous, ne saurions oublier son chant immortel d'*Evangéline* qui a si bien peint la touchante odyssée des malheureux Acadiens.

Aux Agents.

Nous prions nos Agents de nous transmettre au plus tôt les argents perçus, afin de connaître ceux qui ont payés, car nous sommes décidés à n'adresser l'*Album* qu'aux abonnées qui se sont acquittées avec nous. Les conditions d'abonnement étant de payer à l'avance, nous voulons que cette condition soit remplie, tant dans l'intérêt de la publication que dans celui des abonnés payants.

Notre Agent-Voyageur.

M. Joseph Laflamme est autorisé dès ce jour à solliciter des abonnements pour l'*Album des familles*, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, et de donner quittance pour les sommes qui lui seront payées par les souscripteurs.

LE DIRECTEUR

CHRONIQUE.

L'APOSTOLAT DANS LA FAMILLE.

I

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

Perfectionner la vie privée, l'animer, l'embellir, la sanctifier, c'est là une grande et noble carrière qui incombe aux parents chrétiens.

Nous lisons quelque part que les femmes sont institutrices nées, car, tant qu'elles ont immédiatement entre leurs mains la moralité des enfants, ces futurs souverains de la terre, l'exemple qu'elles peuvent donner, le charme qu'elles peuvent répandre sur la destinée des autres âges, leur fournissent des moyens d'amélioration de tous les moments.

C'est là, en effet, le véritable caractère de la vocation de la femme, au sein de la famille.

Sous le toit domestique se forment ces opinions et ces mœurs qui soutiennent les institutions ou qui en préparent la chute. Tout ce qui, dans l'organisation politique, ne se fonde pas sur les vrais intérêts de la famille, dépérit bientôt ou ne produit que du mal. Et comme ils le sont d'autant

plus que l'attention des hommes s'est portée ailleurs, comme dans l'ordre matériel, c'est aux femmes que sont dévolus les soins de santé et les soins de la conservation des fortunes, et que, dans l'ordre spirituel, ce sont elles qui communiquent et raniment les sentiments. Vie de l'âme, mobiles éternels des actions, il leur est assigné un rôle, obscur peut-être, mais immense, dans les vicissitudes de la destinée qui se déploient sous nos yeux.

* * *

Voici la chaleureuse exhortation qu'adressait aux familles de son diocèse le vénérable archevêque d'Orégon, Mgr François-Norbert Blanchet, dans sa lettre pastorale d'adieu de l'an dernier, au moment où son grand âge le forçait d'abandonner le lourd fardeau de l'administration de ses vastes et lointaines missions, laquelle exhortation est applicable à toutes les contrées, à toutes les familles.

« Souvenez-vous, parents chrétiens—dit la pastorale—que si Dieu a béni votre union en vous donnant des enfants, c'est afin que vous les éleviez pour le ciel dans la véritable église du Christ. Nous vous adressons donc des conseils affectueux et des exhortations solennelles. Gardez avec soin ces petits enfants du Christ : « Laissez aller ces petits enfants au Seigneur, car c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des Cieux (*Matthieu, X, 14*). » Souvenez-vous que vous êtes les dépositaires de son autorité, et que vous devez enseigner sa loi et être des modèles de vertu. Vous devez veiller avec une vigilance jalouse sur la foi et la morale de vos enfants et inculquer dans leurs jeunes cœurs les principes des vertus et de la perfection chrétienne.

Donnez à vos enfants une éducation chrétienne, c'est-à-dire, une éducation basée sur les principes religieux accompagnés par la pratique de la religion, et toujours subordonnée à l'influence religieuse. Ne vous laissez pas tromper par les fausses théories qui veulent l'instruction de la jeunesse sans religion et, conséquemment, sans aucun frein pour contrôler la violence des passions mauvaises.

N'écoutez pas ceux qui disent que la religion peut être séparée de l'éducation. Écoutez notre voix ; élevez vos enfants comme vous-mêmes avez été élevés par vos pieux parents ; faites de la religion, la fondation du bonheur que vous désirez pour ceux que vous aimez si tendrement ; envoyez-les aux écoles catholiques ; faites tous les sacrifices qui seront nécessaires dans ce but. En appuyant fortement sur ces devoirs qui vous incombent, nous agissons d'après les conseils contenus dans l'Encyclique du Souverain Pontife, datée du 21 novembre 1851, demandant à tous les évêques du monde catholique de s'occuper de l'éduca-

tion de la jeunesse. Sachez donc, chers parents, que le bonheur ou le malheur de vos enfants, dans cette vie ou dans l'autre, est entre vos mains. Il n'est que trop vrai que, malgré votre sollicitude, votre enfant peut s'écarter du chemin de la vertu, mais même dans ce cas, vous avez raison d'espérer que le souvenir des jours heureux de son innocence, et l'esprit de foi dont vous aurez imprégné son âme aura, tôt ou tard l'effet de ramener l'enfant prodigue à son père. Mais ce qui est beaucoup plus certain, c'est que, à moins que vous ne vous efforciez de faire de lui un vaillant chrétien, il ne sera sauvé que par une espèce de miracle.

II

DE L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Il faut inculquer aux enfants, dès leurs plus tendre enfance, la nécessité de l'obéissance immédiate.

Les parents doivent être fermes et doux tout à la fois. Il faut que les enfants soient toujours persuadés que vous pensez et que vous voulez ce que vous dites. Faites peu de promesses et n'engagez pas votre action ou liberté ; mais, aussi, ne promettez jamais ce que vous n'êtes pas très certain de pouvoir donner.

Lorsque vous avez commandé une chose à vos enfants, montrez-leur comment ils doivent la faire et assurez-vous qu'elle a été faite. Réprimez toutes les fautes, punissez-en quelques-unes. Punissez toujours une désobéissance volontaire. Mais lorsque vous punissez, soyez juste, soyez calme, soyez ferme. Que la punition soit toujours en proportion de la faute et de nature à la corriger.

S'il arrive à des parents de s'irriter, il faut dissimuler cette colère et ne montrer jamais aux enfants que vous perdez votre empire sur vous-même. Sinon différez la pénitence. Lorsqu'un enfant est pétulant ou coléreux, attendez qu'il se soit calmé et montrez-lui ensuite avec douceur combien sa conduite a été déraisonnable. Remarquez, une fois pour toutes, qu'une punition légère mais opportune est plus efficace qu'une plus forte donnée à contre-temps, quoique avec justice.

Ne donnez jamais aux enfants une chose quelconque parce qu'ils ont pleuré pour l'avoir. Ne tolérez pas les faux rapports et les médisances. Inculquez-leur l'esprit de piété et habituez-les à la prière dès qu'ils commencent à parler. Les premières impressions sont les plus fortes, et les hommes font ordinairement toute leur vie ce qu'on leur a fait faire pendant leur enfance.

Apprenez-leur à ne pas se taquiner ni se quereller entre eux ; à s'obliger et s'aimer mutuellement ; à ne pas se dénoncer les uns les autres. Puis, devenant plus âgés, ne négligez rien, pas une occasion, pour leur former le cœur à toutes les vertus morales, telles que la bonté, la chari-

té, la bienveillance, l'indulgence, et le resto.

En suivant une telle conduite, la mère de famille verra bientôt s'établir entre elle et ses enfants ces doux épanchements de l'âme, cette tendresse maternelle qui, comme Marie, pressant sur son cœur virginal l'enfant divin auquel elle a donné naissance, et qu'elle comble de caresses à la fois pleines d'affection et de respect.

Oui, mères chrétiennes,—comme l'exprime si chaleureusement le *Propagateur Catholique*,—vous avez raison de choyer vos petits enfants; car leurs âmes, régénérées par le baptême, plaisent au cœur de Celui qui, ayant voulu être enfant comme eux, disait plus tard à la foule avide de l'entendre: "Laissez venir à moi les petits enfants et ne les brusquez pas; c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux."

Choyez vos enfants; ayez pour eux les plus délicates attentions; mais en même temps respectez ces jolies et tendres fleurs qui pourraient si facilement se dessécher et périr. Respectez vos enfants: ils sont les bien-aimés de Jésus, qui vous les confie afin que vous les éleviez pour lui, pour sa gloire, et pour leur bonheur.

Voulez-vous les voir toujours purs, toujours simples, toujours innocents? Placez-les sous l'égide tutélaire de leur auguste modèle et maître, apprenez-leur à le connaître et à le chérir, faites-leur prononcer, bégayer son nom avec amour, conduisez-les à la crèche, aux fêtes de Noël, et enseignez-leur la pratique de la douceur et de la charité.

III

DÉFAUTS A CORRIGER.

Quand les enfants ont grandi, filles et garçons, la surveillance des parents devient plus pressante.

Le père doit surveiller attentivement les pas et démarches de ses garçons, et s'efforcer de les retenir à la maison, les intéresser dans la famille, afin qu'ils ne soient pas exposés à se corrompre avec de mauvais amis, ou s'adonner à l'ivrognerie, qui est la mère de tous les vices.

Quant aux filles, c'est à la mère à les surveiller plus particulièrement, et ne jamais les perdre de vue, s'il est possible. Le spectacle des théâtres et des bals sont les causes les plus générales des désastres qui se produisent contre l'honneur des familles, dans les grands centres de population.

Cette liberté d'action laissée aux jeunes filles les entraîne comme malgré elle, d'abord, à la vie mondaine, et cela finit par en faire des caractères équivoques.

Qu'est-ce que c'est qu'une fille mondaine?

La fille mondaine,—dit le *Travailleur* de Worcester,—se distingue par son amour de la toilette, son envie de plaire au grand nombre, son goût prononcé pour les parties de plaisir, les tours de prome-

nade, les visites, les soirées publiques, les théâtres, les bals, etc., toutes choses dont elle fait ses plus grands délices.

Elle ne fréquente pas l'église, ou si elle y va, c'est pour voir et être vue. Elle sait mieux danser, turlutter, etc., que prier Dieu et faire le ménage. C'est bien d'elle qu'on peut dire avec vérité qu'elle "s'habille, babille et se déshabille." C'est là, en effet, sa principale occupation. Plus elle peut avoir de courtisans, plus elle en est glorieuse. Elle n'aimera pas un jeune homme rangé, économe, tranquille, religieux, parce qu'elle craindrait qu'une fois marié il ne la retint trop à la maison et ne contrariât ses fantaisies. C'est un caractère léger comme le sien qu'il lui faut.

Bien qu'elle s'efforce d'être toute polie et aimable ailleurs, en famille elle a une humeur massacrante; elle est bourrue, impertinente, insoumise et souvent grossière à ses parents, qu'elle ne se fait nullement scrupule de contrister.

Elle aime la médisance, parle mal des filles qui se conduisent mieux qu'elle et en veut au curé s'il prêche contre la vanité, les bals, etc.

Si elle se marie avant de s'être repentie et corrigée, il y a dix risques contre une chance qu'elle était méchante fille.

Les garçons qui aimeraient à avoir une femme querelleuse, chipotière, gaspilleuse, insouciante des devoirs de mère, peuvent choisir avec confiance une fille taillée sur un modèle à peu près comme celui décrit ci-dessus.

Maintenant passons à l'autre défaut, la coquetterie.

Qu'est-ce que la coquette?

C'est un désir déréglé de plaire aux créatures. Je dis *déréglé*, car il y a un désir légitime de plaire aux hommes; il suffit d'avoir une intention pure et de ne point excéder la mesure. On peut même dire que la femme est faite pour plaire comme elle est faite pour se dévouer, et c'est pour l'aider à s'acquitter de cette double mission que Dieu lui a donné beaucoup de grâce avec beaucoup de cœur. Mais chercher à plaire dans le sens chrétien du mot, ce n'est pas chercher à briller.

Chercher à plaire, c'est s'occuper des autres; chercher à briller, c'est de s'occuper de soi.

Briller, c'est de se faire des envieux; plaire, c'est se faire des amis.

Briller, c'est mettre la grâce au service de l'égoïsme; plaire, c'est faire de la grâce la servante de charité.

La coquetterie ne cherchant qu'à briller fait donc d'une vertu un vice, d'un talent naturel un art perfidieux.

Prions pour que ce triste tableau ne soit pas le partage du plus grand nombre.

IV

L'HYGIÈNE DES ÂMES.

La santé publique, comme chacun sait, est un des points qui attirent en première ligne la sollicitude des gouvernements.

Non-seulement en temps de contagion et d'épidémie, mais encore en temps ordinaire, les pouvoirs civils ne négligent rien pour rechercher et constater les causes et les effets du mal physique, des affections morbides, pour appliquer les remèdes préventifs et curatifs. C'est un devoir. La qualité des aliments, la salubrité des habitations, le débit et l'usage des substances dangereuses, la sûreté des chemins, et tant d'autres occurrences dans lesquelles se trouvent ou peut apparaître un danger, tout cela préoccupe sans cesse les gouvernements, les législatures, les corps municipaux, en un mot tout ce qu'en ce monde a une partie quelconque d'autorité.

Loin de nous plaindre de cette action, de cette vigilance continuelle, nous voudrions la voir plus étendue, plus intelligente encore. On fait peu de choses, on ne fait rien quand on pourvoit uniquement aux nécessités du corps. Et l'âme, qui donc en prendra soin? Aux âmes il faut la vérité, la vertu, les bons conseils, les bons exemples. Les âmes contractent des maladies infiniment plus redoutables que celles qu'on traite dans les hôpitaux. Où sont les infirmeries des âmes?

Au nom d'un prétendu progrès, les âmes sont ainsi délaissées, c'est-à-dire sacrifiées. L'Eglise catholique seule fait état de s'en occuper, et, en effet, elle s'en occupe activement. Mais pour obtenir le résultat désiré, il est nécessaire que la presse, à quelque foi religieuse qu'elle appartienne, lui aide dans sa mission morale.

Le but de cet article est d'attirer l'attention des autorités civiles, des corps municipaux, sur un devoir qui leur incombe pour le redressement des abus, pour la sauvegarde de la morale publique outragée.

Parmi les objets susceptibles d'offenser la morale, se trouvent des peintures et des statues, que des marchands sans pudeur ne craignent pas d'étaler au regard public dans leurs vitrines. La nudité la plus révoltante s'y trouve, on dirait vraiment que ces vendeurs sans scrupule se complaisent à saper petit à petit les mœurs candides de la population, et surtout de la jeunesse, si facile aux impressions de cette nature.

N'oublions pas que, protestants comme catholiques, nous sommes tous tenus aux mêmes règles de la morale.

Prévenir le danger, circonscrivre le mal quand il apparaît, tel est le rôle que doit tenir les conseils municipaux des villes, surtout en donnant avis aux gardiens de la moralité publique, la police, à faire disparaître ces obstacles.

Nous signalerons, en passant, les vitrines de certains brocanteurs de la rue Sussex et de la rue Sparks, de cette ville, où se trouvent étalés ces sortes de marchandises si peu conformes à la décence publique. Nous attirons donc l'attention du Maire et des membres Canadiens-Français du Conseil-de-Ville, sur la matière.

ŒUVRES MUSICOALES

DE

L'abbé E. A. Giely.

Œuvres en volumes.

- Harmonies Religieuses, chants variés pour les saluts du Saint-Sacrement, sur les paroles de la liturgie romaine, formant 53 chants particuliers, avec accompagnement d'orgue..... \$1.50
- Amour au Sacré-Cœur, chants variés au Sacré-Cœur et au Saint-Sacrement, accompagnement d'orgue, 5e édition.. 2.50
- Guirlande à Marie, Chants à la Sainte-Vierge, formant un mois de Mario complet, un volume splendidelement illustré..... 1.25
- Une Couronne à notre Mère, autres chants solennels à la Sainte-Vierge, avec accompagnement d'orgue..... 1.00
- Echos de la messe, dans les sanctuaires de Marie, chants solennels à la Sainte-Vierge pour son mois et ses fêtes, avec accompagnement d'orgue, 3e édition..... 2.00
- Sept cantiques à Notre-Dame des sept douleurs, avec accompagnement d'orgue 0.50
- Soupirs de l'exil, chants au Saint-Sacrement et à la Sainte-Vierge, cl. œus et solos sans accompagnement..... 0.50
- Fleurs de Mars, chants à Saint-Joseph pour son mois et ses fêtes, avec accompagnement d'orgue, 2e édit augmentée. 1.50
- Fleurs de Juin, chants au Sacré-Cœur et au Saint-Sacrement, faisant suite à l'Amour au Sacré-Cœur, avec accompagnement d'orgue, sup édit. illustrée. 1.25
- Lyre des petits enfants, gracieux et naïves mélodies à l'usage du 1er âge, 1 beau volume gr. in-80, 3e et splend édit. 1.00

Œuvres détachées.

- Messe Musicale, à 3 voix, avec acc. d'orgue \$0 75
- Gloria in excelsis, cantique solennel pour Noël, solo et chœur à 3 voix, avec acc. d'org. superbe édition illustrée..... 0.25
- L'Enfant de la Crèche, gracieux Noël, solo, duo, trio etc., édition populaire avec vignette..... 0.20
- Jésus, réveille-toi! Prière de circonstance, solo et chœur avec accompagnement d'orgue..... 0.35
- Cantique aux SS. Patrons, solo et chœurs avec accompagnement..... 0.35
- Antienne des SS. Docteurs, chœur et solo avec accompagnement..... 0.25
- Triomphe, roi des Cœurs, chant solennel au Sacré-Cœur, solo et chœur avec accompagnement d'orgue..... 0.35
- Cantate solennelle au Sacré-Cœur, pour le jour de sa fête, chœurs, solos et duos variés, acc d'org. (7 parties distinctes) 0.75
- Gloire à Marie, cantate solennelle à N. D. de Lourdes, chœurs, solos et duos, accompagn. d'org. superbe édit. illustrée (12 p)..... 0.50
- L'Eglise du Sacré-Cœur, cantique à 3 voix avec solo et accompagnement..... 0.35
- A la Vierge Immaculée, chant solennel pour le 8 décembre, grand chœur, solo et duo avec accompagnement d'orgue,.. 0.40
- Les deux Couronnes, cantate solennelle à Saint-Joseph, superbe édition avec beau frontispice (16 pages in-4).... 0.50
- Consoler le Cœur de Jésus, solo, duo, trio, avec accompagnement..... 0.35

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles.
P. O. Boîte 1012, Ottawa.

Nos Agents.

Les personnes dont les noms suivent sont constituées Agents de l'Album des Familles, pour leurs localités respectives, savoir :

PROVINCE DE QUEBEC.

VILLES.

Québec... Etienne Légaré, 378 rue St. Joseph, St. Roch
Montréal... Ignace St. Amour, 344 rue Amherst
Trois-Rivières... P. L. Hubert, notaire.

COMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Ando St Jean	Chicoutimi	Didior Houdo,
Arthabaskaville.	Arthabaska	Aimé Dion,
Beauharnais	Beauharnais	J. A. Lapointe,
Berthier	Berthier	Amateur Demers,
Chicoutimi	Chicoutimi	Alf. Godin,
Fraserville	Témiscouata	V. Chamberland,
Joliette	Joliette	Albert Gervais,
Kamouraska	Kamouraska	P. C. Dupuy,
L'Acadie	Saint-Jean	Jos. H. Roy, fils,
L'Assomption	Assomption	J. S. Rivet,
Laprairie	Laprairie	Roy, Mess. Baillargé,
Lotbinière	Lotbinière	Maximo Lemay,
Louiseville	Maskinongé	T. T. Rivard,
N. D. de Lévis	Lévis	A. G. Routhier,
Rimouski	Rimouski	A. G. Dion,
Sault au Recollet	Hochelega	Cyp. Corbell,
Sherbrooke	Sherbrooke	M. Richer, libraire,
Sorel	Richelieu	J. O. Dauphinais,
S. A. Lapocatière	Kamouraska	Gen. Lévesque,
S. Colomb, Sillery	Québec	Félix L'anglais,
St. Donat	Rimouski	Clovis Morneau,
St. Hyacinthe	St. Hyacinthe	M. Lusier,
St. Jérôme	Terrebonne	Chas. Morandville,
St. Jean	Assomption	J. B. Forest dit Morin
St. Maurice	Champlain	P. N. Dupont, notaire
St. Nicholas	Lévis	L. Fréchette, jr.,
St. Romuald	Lévis	Joseph Fortin,
Sto. Rose	Laval	P. O. Grenier,
Sto. Scholastique	Doux-Montag.	P. Jérôme,
Sto. Thérèse	Terrebonne	C. E. Germain,
St. Vinot de Paull	Laval	Octave Forget,
Terrebonne	Terrebonne	Jean Bourguignon.
Ville de St. Jean	St. Jean	

MANITOBA.

St. Boniface..... }
Winnipeg..... } - - - - - Adj. Gauvreau.

ETATS-UNIS.

Localités.	Etats.	Agents.
Aurora	Illinois	Louis Raymond,
Biddford	Maine	L. N. Chartier,
Burlington	Vermont	Israël Couture,
Central Falls	Rhode Island	Z. Choquette,
Chicago	Illinois	Ph. Baillargeon,
Chicopee Falls	Massachusetts	167 Blue Island Av.,
Détroit	Michigan	W. St. Amour,
Fall River	Massachusetts	Ed. Rasicot,
Holyoke	Massachusetts	H. R. Benoit,
Indian Grohard	Massachusetts	Jos. Bengie,
Lake Linden	Michigan	D. L. Augé,
Lawrence	Massachusetts	Dr Jos. Desmarais,
Lewiston	Maine	126 Lowell Str.,
Lowell	Massachusetts	Isaac N. Leclero,
Mantono	Illinois	J. S. Lapierre,
North Adams	Massachusetts	L. A. Towner,
Northampton	Massachusetts	A. N. Gélinaud,
Putnam	Connecticut	Dr L. B. Niquette,
St. Albans	Vermont	Hector Duvert,
Troy	New-York	Dr O. Thihault,
Worcester	Massachusetts	F. P. Larose,
Woonsocket	Rhode Island	P. J. Martin,
		C. Tétrault.

PARIS (FRANCE).

M. A. Sauton, libraire, 41 rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE).

MM. Henry F. Gollig et Cie, 44 Strand.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires,

publiés hors texte avec toute la précision et la fidélité possibles.

Deux portraits par mois, avec Autographes et Biographies.

Le prix de l'abonnement est comme suit :
Pour le Canada et les Etats-Unis... \$2 00
Pour la France et l'Angleterre... 3 00 (15 fr)
payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats-Unis, nous avons résolu de publier sur la Couverture de l'Album des Familles et Feuilles supplémentaires, les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonnes.			
	1/2 de colonne	1/3 de colonne	2/3 de colonne	1 colonne
Première insertion.	\$ 1.00	\$ 2.00	\$ 3.00	\$ 4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$ 3.00	\$ 5.00	\$ 8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00

	Par fraction de pages.			
	1/2 page	1/3 page	2/3 page	1 page
Première insertion.	\$ 3.00	\$ 6.00	\$ 9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	\$ 8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette belle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc., doit être adressé à

M. LE DIRECTEUR,
de l'Album des Familles, Ottawa,
P. O. Boîte 1012.

Publié par ALFRED FOREST, Propriétaire.

Bulletin des Annonces.

FETE NATIONALE DES CANADIENS-FRANCAIS
Celebree a Quebec en 1880.

*Histoire—Statistiques—Documents—Messe—Pro-
cession—Banquet—Convention.*

PAR M. H. J. B. CHOUINARD
Sec.-Gén. de la Convention.

Cet ouvrage est prêt à être livré à ceux qui
y ont souscrit ou qui y souscriront avant le 1er
Septembre prochain, aux conditions suivantes :
Le volume sera envoyé, franc de port broché
ou relié ;

Broché..... \$1 00
Relié en percaline..... 1 25
Demi-reliure (bibliothèque) 1 50

à toutes les personnes qui en enverront le prix
à l'adresse suivante :

H. J. B. CHOUINARD,
Boîte 264, Bureau de Poste, Québec.

Ces conditions sont offertes aux souscripteurs
seulement. A partir du 1er Septembre 1881,
le prix de l'ouvrage broché sera strictement
d'une piastre et cinquante centins (\$1.50).
Québec, 19 juillet 1881.

Le meilleur Journal! Essayez-le!
Il est magnifiquement illustré.

36e Année.

" LE SCIENTIFIC AMERICAN "

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand
journal hebdomadaire, de première classe, conte-
nant seize pages, imprimé avec soin et abon-
damment illustré de splendides Gravures,
représentant les inventions les plus récentes
dans les arts et les sciences. Il contient aussi
des informations récentes sur l'Agriculture,
l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la
médecine, et les Sciences Sociales, l'Histoire
Naturelle, la Géologie et l'Astronomie. On
trouvera dans le Scientific American les écrits les
plus précieux et les plus pratiques venant
d'écrivains distingués dans toutes les branches
de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois,
y compris le postage. Pour une seule copie,
10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs
de Papiers nouveaux. On peut payer par ordre
postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs,
37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le
Scientific American MM.
Munn et Cie, se font sollicitateurs de Patentes
américaines et étrangères. Par 36 années de
travail, ils ont fondé l'établissement le plus
considérable du monde. Les patentes obtenues
aux meilleurs conditions. Un avis spécial an-
nonçant l'objet patenté par l'entremise de cette
Agence est publié dans le Scientific American,
avec le nom et la résidence du propriétaire de
la patente. Vu l'immense circulation du journal,
l'attention publique est attirée par l'utilité
de l'objet patenté et en facilite la vente ou
l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une
invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune
dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir
une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous
envoyons aussi sans charge le manuel relatif
aux lois de patentes, aux patentes, au Caveat,
aux marques commerciales, à leur goût et la
manière de se les procurer, avec les informations
nécessaires pour obtenir les avances sur inven-
tions. Adressez-vous soit pour le journal soit
pour matières relatives aux patentes à

MUNN & CIE.,

37 Park Row, New York.

LE FAMEUX

Telephone MUSICAL EDISON.

Vous pouvez rire, parler, chanter et jouer des
airs avec cet instrument à une grande distance.
Les enfants qui peuvent lire des chiffres peu-
vent jouer des airs immédiatement. Le ton
vaut celui d'une flûte ou d'une clarinette. Il
n'est pas nécessaire de connaître la musique
pour jouer un air. Pour permettre l'exécution
immédiatement sur cet instrument sans la plus
légère connaissance de la musique instrumen-
tale, nous avons préparé une série d'airs embras-
sant tous les airs populaires, imprimés en sim-
ples chiffres sur cartes, pour convenir à l'instru-
ment à une distance convenable de l'embou-
chure, en sorte que l'air peut être facilement lu,
et par le moyen desquels toute personne sans
aucune instruction musicale peut exécuter sur
cet instrument et jouer des airs à première vue.
Des personnes qui ont quelques notions de
musique peuvent jouer des centaines d'airs sans
aucune carte quelconque. Le Téléphone Musi-
cal est reconnu comme l'un des plus nou-
velles inventions du siècle. (N. Y. Herald) Le
Téléphone Musical est plus merveilleux que le
Téléphone Parlant attendu qu'il fait tout ce
qu'il fera outre le mérite qu'il a d'enseigner à
des personnes qui ne comprennent pas les notes
à jouer des airs. (N. Y. Sun.) Prix \$2.50. Prix
par la malle franc de port et enregistré \$3.
Aucun instrument ne sera envoyé par la malle
sans être enregistré. Envoyez l'argent par un
mandat sur la poste ou par lettre enregistrée.

AVIS SPECIAL.—Le Téléphone Musical ne
peut être acheté que des manufacturiers, la
COMPAGNIE EDISON, ou de leurs maisons
succursales dans tous les Etats-Unis.

En une heure nous pouvons
jouer sur le Piano, l'Orgue ou le
Melodeon avec la Musique ins-
tantine d'Edison.

Cette musique est parfaitement compréhen-
sible pour un enfant qui sait lire les chiffres de
1 à 100. Il n'est pas besoin de professeur.
Tous les airs sont populaires. On se sert de
milliers de nos compositions. On y trouve
toujours satisfaction et amusement. Des in-
structions complètes avec sept morceaux de
musique sont envoyés par la malle pour
UNE PIASTRE. Envoyez des timbres pour le
catalogue des airs. Pour les personnes de la
campagne qui sont éloignées des professeurs
c'est une source de confort inépuisable. On
demande des Agents.

Pour un \$1.00 nous vous enverrons par la
malle LA REVUE DE EDISON, avec les instruc-
tions, ou pour \$3 nous vous enverrons LA
REVUE EDISON, pendant une année et un des
Téléphone Musical de Edison enregistré par la
malle. Quand vous enverrez votre commande
veuillez mentionner le journal dans lequel vous
avez vu cette annonce.

Cie. de Musique Edison

215 et 217 rue Walnut, Phil. Pa.

BUREAUX SUCCURSAUX.—280, rue West
Baltimore, Baltimore Md.; 308 N. 6e rue Saint-
Louis, Mo.; 25 Sixième Avenue Pittsburg, Pa.;
357 rue Washington, Boston, Mass.; 8 S. Rue
Que n, Lancaster Pa.; Cor. 9e et Walnut,
Camden, N. J.

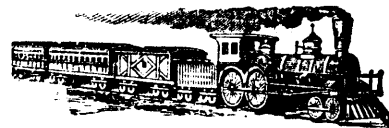
Ottawa, 1er décembre 1881.

Russell House

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOUIN, Prop.

Situé au centre des affaires et tout près
des édifices du Parlement, cet hotel est le
rendez-vous de tous les hommes d'affaires
et continue à tenir son rang parmi les
premiers hôtels du pays.



CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

CHANGEMENTS D'HEURES

A PARTIR DE

Lundi, 2 janvier 1882.

Les trains partiront aux heures suivantes :

EXPRESS.	MALLE.	MIXTE.
5.00 pm. 9.50 pm. 4.55 pm. 9.45 pm.	8.30 am. 1.2 pm. 8.10 am. 1.00 pm.	8.30 pm. 7.55 am. 1.00 pm. 9.45 am.
10.00 pm. 6.30 am.	3.00 pm. 9.50 am. 10.00 am. 4.50 pm.	6.40 pm. 8.00 am. 5.30 am. 7.30 am.
		6.00 pm. 7.45 pm. 6.45 am. 9.00 am.
		5.15 pm. 7.40 pm. 6.20 am. 8.50 am.
		D'Hochelega pour Ottawa..... Arrivant à Ottawa..... D'Ottawa pour Hochelega..... Arrivant à Hochelega..... D'Hochelega pour Québec..... Arrivant à Québec..... De Québec pour Hochelega..... Arrivant à Hochelega..... D'Hochelega pour St. Jérôme..... Arrivant à St. Jérôme..... De St. Jérôme pour Hochelega..... Arrivant à Hochelega..... D'Hochelega pour Joliette..... Arrivant à Joliette..... De Joliette pour Hochelega..... Arrivant à Hochelega.....

Service local entre Aylmer, Hull et
Ottawa.

Les trains quittent la Gare du Mile-End,
à dix minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passagers il y a
des magnifiques Chars-Palais et des Char-
dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à Ottawa ou revenant cor-
respondent avec ceux de Québec, aller et re-
tour.

Les Trains du Dimanche partent de Mon-
tréal et de Québec à 4 heures p. m.

Les Trains voyagent sur le temps de Mon-
tréal.

A Ottawa, pour billets et renseignements
s'adresser à E. E. Lauzon, Agent Local, au
bureau pour la vente des Billets, rue Elgin,
Ottawa.

Bureau Général 13 Place d'Armes.

BUREAU DES BILLETS :

13 Place d'Armes. } MONTREAL.
202 Rue St-Jacques. }

A QUEBEC :—VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS'

L. A. SENEÇAL,

Surint. Gén.

LE CHEMIN DE LA CROIX A L'USAGE DES FAMILLES

Feuille de 21 pouces sur 28, renfermant les 14 STATIONS de la Voie Douleoureuse, que l'on peut encadrer separatement, si on le desire.—PRIX : 50 CENTINS.—S'adresser au Directeur de l'Album des Familles, P.O. Boite 1012, Ottawa.

LE PAIEMENT DEVRA ACCOMPAGNER LA DEMANDE.

AVIS IMPORTANT.

UNE GRANDE CHANCE POUR TOUS DE FAIRE DE L'ARGENT.

N'ayant plus d'Agents (excepté pour les villes de Québec, Montréal et Trois-Rivieres, le Directeur de l'Album des Familles recevra avec empressement les

LISTES DE NOUVEAUX ABONNES

que les amis de l'Album jugeront à propos de former, soit aux Etats Unis soit au Canada, pour répandre davantage cette Publication littéraire au sein des nombreux groupes franco-canadiens de ce pays ou de l'étranger.

Pour activer l'esprit d'initiative des zélateurs, il leur sera accordé une Prime de 25 CENTINS pour chaque abonné obtenu, et qui aura payé à l'avance ou paiera dans les trente jours qui suivront la réception de l'Album, le prix de l'abonnement annuel. Cette commission sera de suite retenue par celui qui nous transmettra une telle liste d'abonnés avec l'argent, ou recevra gratuitement l'Album des Familles pendant une année, à son choix, pourvu que le nombre des abonnés soit d'au moins une dizaine.

Une autre commission de 10 par cent sera également accordée aux Zélateurs pour les Annonces qu'il nous transmettront pour insérer sur le Couvert de l'Album, suivant le tarif inséré à la dernière page de cette Publication.

Nous espérons donc que dans chaque paroisse il se trouvera une personne disposée à nous aider ainsi pour étendre partout la circulation de l'Album des Familles.

S'adresser franco à

M. le Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boite 1012, Ottawa.

LES MARCHANDS ET AUTRES
trouveront un grand
avantage en publiant
leurs annonces dans
L'ALBUM DES FAMILLES.

J.W. ORR NEW YORK.

EN VENTE

L'ALBUM DES FAMILLES

POUR LES ANNEES 1880 et 1881.

Prix : \$3.00 pour les deux Volumes.

S'adresser au Directeur de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O. Boite 1012, Ottawa.